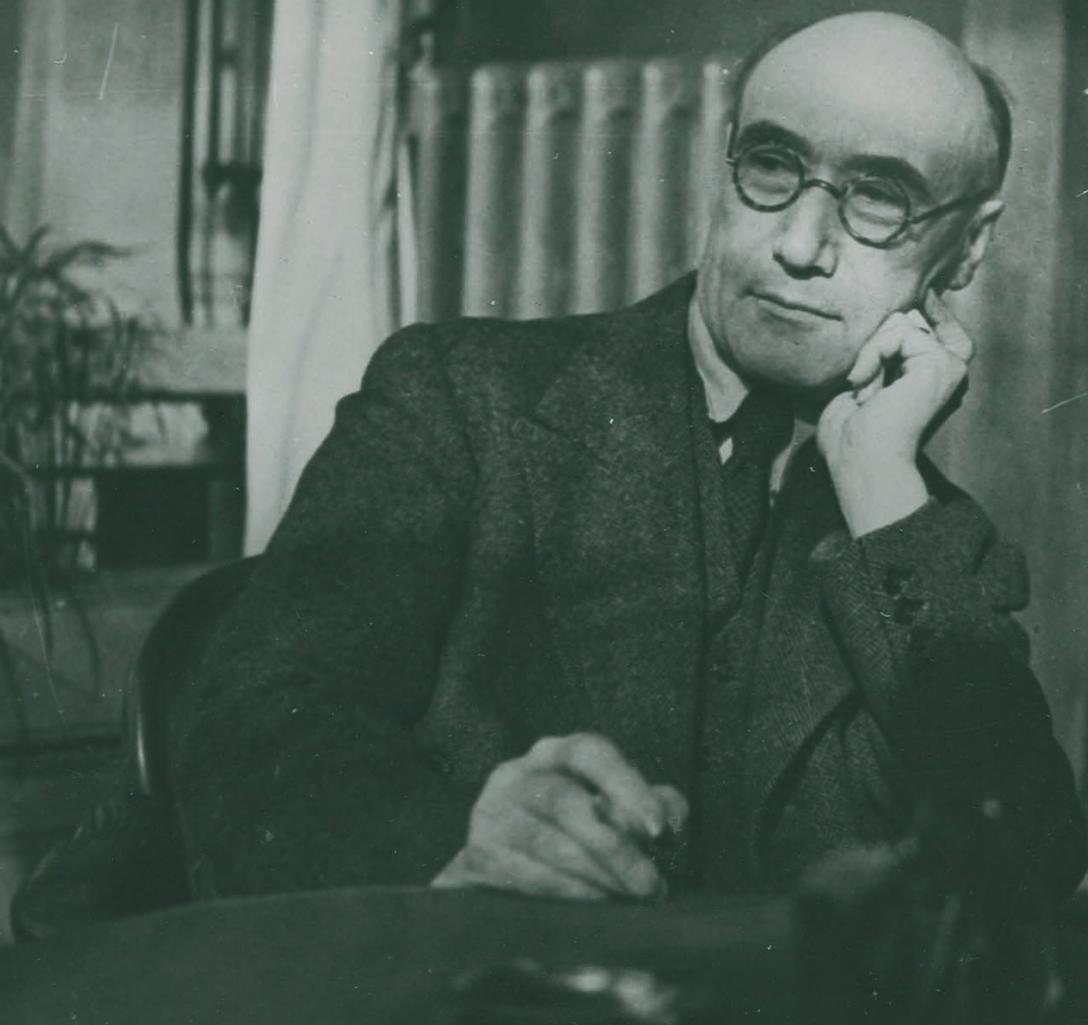


Catalogue 83

Automne 2020

Les Gide de M. Clarac

Une collection d'éditions originales
et de documents autographes
présentée par Thomas Bedoiseau,
avocat au barreau de Paris



Librairie Vignes

Librairie Vignes

57, rue Saint-Jacques

75005 Paris

Tel : 01 43 25 32 59

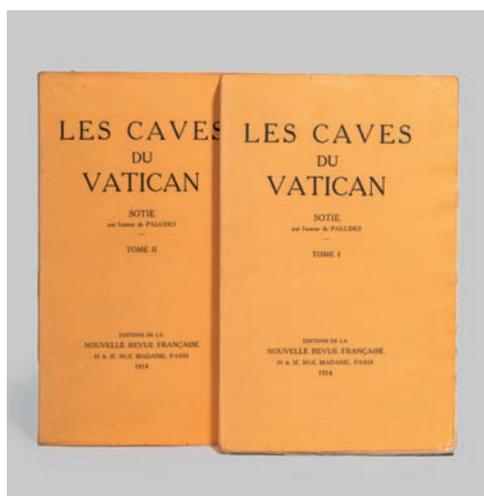
contact@librairievignes.com

Retrouvez aussi 25 000 livres en vente sur notre site

www.librairievignes.com



CHAMBRE NATIONALE DES EXPERTS SPÉCIALISÉS
EN OBJETS D'ART ET DE COLLECTION



n° 34



n° 73 & 74

Nous sommes toujours acheteurs aux meilleures conditions
de livres précieux à l'unité et de bibliothèques littéraires.
Conditions de vente conformes aux usages de la librairie ancienne et
moderne et pour l'étranger aux règlements en matière de paiement.

Coordonnées bancaires :

Henri Vignes Livres Anciens - La Banque postale (Bordeaux)

20041 01016 1488238S037 91

IBAN : FR40 2004 1010 1614 8823 8S03 791

BIC : PSSTFRPPTOU

S.A.R.L. au capital de 10 000 € - R.C.S. Paris B 384 988 101

couverture © Archives André Gide de la Fondation Catherine Gide - Photographies de François Benedetti

Les Gide de M. Clarac

**Une collection d'éditions originales
et de documents autographes
présentée par Thomas Bedoiseau,
avocat au barreau de Paris**

Il est pour le moins paradoxal de collectionner les œuvres d'un écrivain qui, dans *Les Nourritures terrestres*, apostrophe son lecteur d'un « à présent jette mon livre. Emancipe-t-en », qui, avant de partir au Congo, vend sa bibliothèque et ses propres manuscrits, et prétend ne rien comprendre à la bibliophilie... Assidu connaisseur de Gide, Henri Clarac sait bien qu'il ne faut pas prendre au pied de la lettre tout ce qu'il écrit, et particulièrement ne pas croire à son détachement à l'égard du livre en tant qu'objet.

Car Gide a toujours pris un soin extrême à la forme et à l'élégance de ses parutions. Le résultat, sur soixante ans de publications, est spectaculaire : que l'on songe au *Voyage d'Urien* illustré par Maurice Denis, au format carré de *Paludes*, à la collection bleue encadrée de filets romantiques inaugurée au Mercure, à la collection blanche de Gallimard, à la couverture ocre des *Caves du Vatican*, au monumental *Voyage au Congo* illuminé par les photographies en noir et blanc de Marc Allégret, au trèfle à quatre feuilles marquant les premières **éditions** originales de Gide...

Le Gide qui confie au pilon les premiers exemplaires des *Cahiers d'André Walter* ou d'*Isabelle* est un perfectionniste amoureux des livres, qui ne cessa de surveiller les impressions chez Verbeke. Que ce soit sur le fond ou sur la forme, Gide cherche à innover, s'amuser, faire œuvre personnelle. La beauté de ses livres éclate dans cette bibliothèque, constituée avec le plus grand soin.

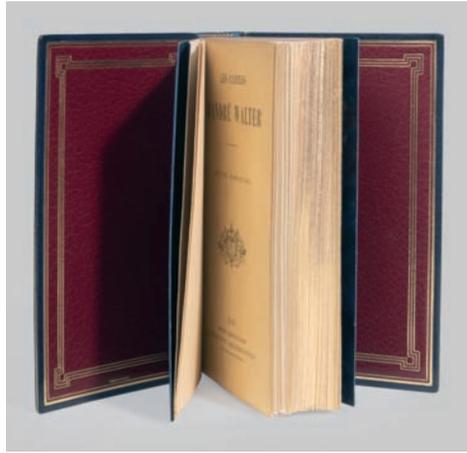
Encore aujourd'hui l'œuvre de Gide résiste et s'impose comme une aventure humaine d'une inépuisable richesse. L'intelligence, la curiosité, la facétie, la générosité animent de bout en bout une création intellectuelle et artistique en renouvellement permanent. Les exégèses sur Gide sont suffisamment nombreuses pour qu'il ne faille en rajouter : il appartient à chacun de se faire son idée en le lisant, idéalement avec les éditions originales en main.

Dans ses *Réflexions sur quelques points de littérature*, Gide énonce ce postulat au sujet de tout artiste : « Il faut qu'il ait une philosophie, une esthétique, une morale *particulères* ; toute son œuvre ne tend qu'à le montrer. Et c'est ce qui fait son style. J'ai trouvé aussi, et c'est très important – qu'il lui faut une *plaisanterie particulière* – un *drôle* à lui. » Ce catalogue entreprend précisément de mettre en lumière la fantaisie de Gide dont l'œuvre entière résonne aussi comme un hymne à la joie.

Pour le simple avocat parisien que je suis, la rédaction de ce catalogue fut une occasion unique de partager ma passion pour une œuvre et une personnalité que je fréquente assidûment depuis 35 ans et qui m'ont nourri. Que soit chaleureusement remercié Henri Vignes pour sa confiance et la joie intense qu'il me donna en acceptant de me confier la présentation de cette incomparable bibliothèque. Merci à Julie Féraud dont le compagnonnage durant ces mois de rédaction fut précieux. Merci à Frank Lestringant, auteur de « la plus irremplaçable » des biographies de Gide. Merci à Pierre Masson pour sa communicative ferveur et ses multiples et passionnants travaux, et à tous les animateurs de l'AAAG et de la Fondation Catherine Gide.

Thomas Bedoiseau,
avocat au barreau de Paris

Les livres sont classés par ordre de parution ; nous avons indiqué la date d'achèvement d'impression et pour chacun nous renvoyons aux indications de tirage fournies jusqu'en 1949 par Naville. Les références des citations renvoient à la pagination des éditions originales.



n° 1

1. ***Les Cahiers d'André Walter. Œuvre posthume.*** Paris, *Librairie Académique Didier - Perrin et Cie*, [27 février] 1891, in-12, plein maroquin à gros grain bleu nuit, dos à nerfs, bordures intérieures de même maroquin, doublures de maroquin à gros grain grenat encadrées d'un double filet doré puis d'un triple filet doré aux angles en pointe, gardes de soie moirée bleu nuit, doubles gardes de papier marbré, filets dorés sur les coupes, coiffes guillochées, tranches dorées, couvertures et dos conservés, étui bordé (Semet & Plumelle), IV + 279 pp. **9 000 €**

Édition originale avec un avertissement liminaire de l'auteur, mais signé P.C. soit Pierre Chrysis, pseudonyme de Pierre Louÿs, qui ne sera pas repris dans les éditions ultérieures [Naville 3]. Un des 3 ou 4 exemplaires connus avec le prénom Madelène. Parfaite reliure signée portant l'ex-libris Robert Moureau.

Saisir ces *Cahiers*, c'est d'abord connaître l'émotion de tenir entre ses mains un livre imprimé il y a plus d'un siècle, à l'état neuf, comme sorti de presse : son éclat abolit le temps et nous rend un instant contemporain d'un écrivain qui en 1891, à 22 ans, entame son œuvre.

L'exemplaire ici proposé est l'un des rarissimes où Gide a donné à son héroïne son véritable prénom, « Madelène » et non pas « Emmanuèle », manifestant ainsi la dimension personnelle de ce livre où art et intimité se mêlent. Henri Clarac a d'ailleurs relevé dans ses notes : « *A la page 11 où l'héroïne est citée pour la première fois, il n'y a pas d'astérisque à la droite du prénom ni de note en bas de page indiquant qu'il s'agit d'un pseudonyme* ». Le récit est bien inspiré de la vie de Gide, où il puisera inlassablement. L'authenticité affleure sous la fiction.

Ambitieux, Gide avait prévu une édition de luxe à la Librairie de l'Art Indépendant et une édition plus « commune » à la Librairie Académique Didier-Perrin et Cie, qui parut d'abord, et constitue donc l'originale. Consterné par le nombre de coquilles, Gide, inaugurant sa politique d'extrême vigilance en matière d'impression, décida de condamner cette « petite édition » au pilon : il raconte, dans *Si le grain ne meurt* (tome II, p. 203), « je l'y portai moi-même, l'ayant été cueillir dans sa presque totalité chez le brocheur (moins, je pense soixante-dix exemplaires environ, employés au service de presse) et fus fort réjoui de recevoir quelque argent en échange. » Et d'ajouter, avec un rien de coquetterie et de feint détachement : « Mais tout ceci n'a d'intérêt que pour les bibliophiles »... auxquels il n'aura cessé de songer !

Ce livre, dira-t-il, était alimenté « de toutes mes interrogations, de tous mes débats intérieurs, de tous mes troubles, de toutes mes perplexités ; de mon amour, surtout, qui formait proprement l'axe du livre... », ajoutant : « une autre résolution que j'avais prise, c'était celle d'épouser ma cousine. Mon livre ne m'apparaissait plus, par moments, que comme une longue déclaration, une profession d'amour ; je la rêvais si noble, si pathétique, si péremptoire, qu'à la suite de sa publication nos parents ne pussent plus s'opposer à notre mariage, ni Emmanuèle me refuser sa main » (*idem*, t. II, p. 192).

Le sens psychologique de Gide est totalement pris en défaut car Madeleine l'éconduit et déplore le procédé dans son *Journal* : « tout est à nous là-dedans. Tu n'avais pas le droit de les écrire. Et ce premier essai - si plein de promesses au point de vue de l'Art - est une faute devant la conscience » [cité par Jean Delay dans *La jeunesse d'André Gide*, tome II, p. 30]. L'on songe à Nietzsche : le Poète n'a pas la pudeur de ses sentiments, il les exploite. Il faut aussi admettre que ces cahiers posthumes étaient de nature à effrayer Madeleine : on y voit André Walter, qui compose un roman intitulé *Allain*, sombrer progressivement dans la folie après que sa mère l'a dissuadé d'épouser sa propre cousine, laquelle convole avec un autre.

Avec ces *Cahiers*, Gide fait une entrée remarquable dans le monde des lettres suscitant une trentaine d'articles et de multiples encouragements d'auteurs de renom (Barrès, Mallarmé) qui distinguent et saluent ce jeune et prometteur talent. Henri de Régnier lui consacre dans « La Wallonie » un article des plus élogieux, qui affermit leur amitié naissante. En Belgique, Verhaeren salue l'œuvre sur l'invitation d'une certaine Maria Van Rysselbergue : la Petite Dame dès la première heure avait été sensible au « son inconnu » de cet auteur pour qui, clin d'œil de l'histoire, elle rédigera à son tour des cahiers posthumes.

Les *Cahiers d'André Walter* ne laissent guère supposer ou deviner l'œuvre ironique, de combat et d'émancipation en devenir, qui sera marquée par *Les Nourritures Terrestres*, *Paludes*, *Corydon*, *Les Faux-Monnayeurs*, *le Retour de l'U.R.S.S.*... Mais ils sont ainsi parfaitement à leur place pour inaugurer une vie où Gide sera, selon son expression, touché par les extrêmes.



2. ***La Conque***. Paris, 15 mars 1891 - mai 1892, 11 livraisons au format in-8 reliées en un volume à la bradel, plein parchemin crème, plats et dos lisse encadrés d'un filet doré, doublures de papier blanc bordées et encadrées d'un filet doré, gardes de soie or encadrées d'un filet blanc, tranches dorées sur témoins, couvertures conservées + 1 numéro spécimen demi-parchemin crème à la bradel, gardes de papier or encadrées d'un filet blanc, dos lisse, tête dorée, non rogné, couvertures conservées, les deux volumes réunis dans un double étui bordé (E. & A. Maylander). **7 500 €**

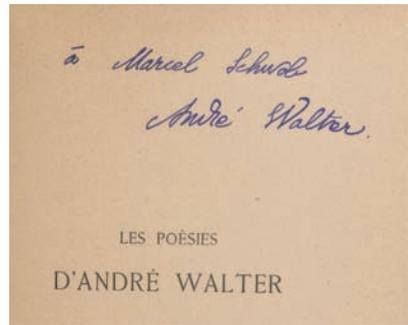
Collection complète. Un des 20 exemplaires de tête sur Japon non mis dans le commerce, dont seule la première livraison est numérotée de la main de Pierre Louÿs (« Japon » n° « sept »). Il est bien complet des suppléments aux premier et dernier numéros et du numéro spécimen imprimé sur vergé de Hollande et relié à part. Exemplaire parfaitement établi par Maylander avec l'ex-libris gravé d'André Schück.

Revue emblématique de la période symboliste, *La Conque* est dirigée par Pierre Louÿs pour former une « anthologie des plus jeunes poètes ». On y découvre les premiers vers de Léon Blum, André Gide, Pierre Louÿs, Paul Valéry, alors âgés de 19 à 22 ans. Sous une élégante couverture glacée jaune imprimée en bistre qui porte en exergue cet alexandrin d'Henri de Régnier, « Où je souffle un appel à quelque dieu qui passe », chaque numéro s'ouvre sur un poème d'un maître de la génération précédente : Leconte de l'Isle, Swinburne, Mallarmé, Verlaine... La douzième livraison, annoncée, n'est jamais parue car Félicien Rops ne termina pas le frontispice qui lui était destiné.

André Gide publie dix pièces, « Nuit d'Idumée » (n° 2, avril 1891), « La Promenade » (n°10, décembre 1891) et huit « Poésies » signées André Walter (n°11, mai 1892).

3. ***Les Poésies d'André Walter. Œuvre posthume***. Paris, *Librairie de l'Art Indépendant*, 14 avril 1892, in-8 carré, demi-marochin à gros grain ébène à coins, dos à fins nerfs, plats de papier marbré, doublures et gardes de papier peigné, tête dorée, non rogné, couvertures bleutées et dos muet conservés (Bellevallée), 40 pp. **2 000 €**

Édition originale [Naville 14]. Exemplaire sur vélin teinté non justifié, enrichi d'un envoi autographe à l'encre violette « à Marcel Schwob / André Walter ». Aîné de deux ans seulement de Gide, Schwob est à l'époque déjà intégré dans le milieu littéraire et journalistique. Il fréquente Claudel, Valéry et Wilde dont il a corrigé les épreuves de *Salomé*.

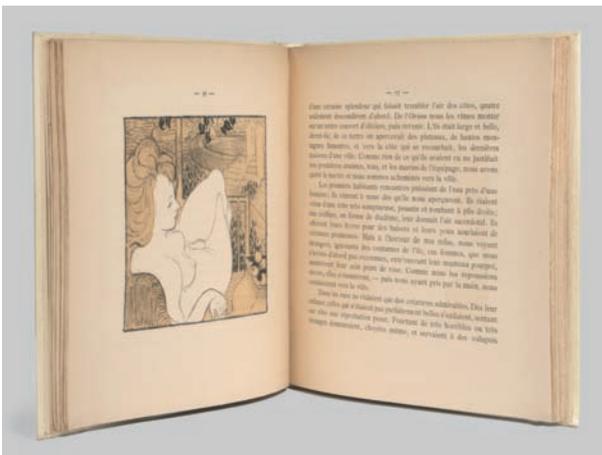


Prétendant éconduit et poète vexé, Gide transcrit les dialogues directs de deux âmes qui ne savent plus être heureuses. Il compose ces poésies « presque toutes en moins de huit jours, peu de temps après la publication des *Cahiers*, ce qui explique leur titre et cette attribution à un André Walter imaginaire, encore que celui-ci fût déjà mort en moi », explique-t-il dans une préface de 1930.

Autant les *Cahiers* étaient déclamatoires, dramatiques et graves, autant les *Poésies* sont marquées par la désinvolture... Jamais plus Gide ne sera aussi familier que dans ces poésies où il fait clairement payer à Madeleine son refus de l'épouser. La réaction de celle-ci sera sans appel : « Lu les *Poésies d'A.W.* Bien ennuyeux et mauvais. Je t'assure que tu n'as pas été long à descendre du piédestal - oh, très petit piédestal - sur lequel t'avaient juché les *Cahiers* et le *Narcisse*. Sérieusement j'ai été désappointée. Pourquoi as-tu écrits cela ? » [cité par Jean Delay dans *La jeunesse d'André Gide*, tome II, p. 112].

La conclusion du poème final confirme la saveur toute grinçante de ce recueil : « Tu m'as dit : "Je crois que nous vivons dans le rêve d'un autre Et c'est pour cela que nous sommes si soumis". Ça ne peut pas durer toujours comme ça. "Je crois que ce que nous avons de mieux à faire Ce serait de tâcher de nous rendormir." » !!

4. **Le Voyage d'Urien.** Paris, *Librairie de l'Art indépendant*, 25 mai 1893, in-8 carré, vélin ivoire à la bradel, dos lisse avec nom de l'auteur en tête, nom de l'illustrateur en pied et titre en long, doublures et gardes de papier crème, non rogné, couvertures et dos sur papier-feutre japon conservés, étui bordé (Georges Cretté), 105 pp. **9 000 €**



Édition originale [Naville 20]. Un des 300 exemplaires numérotés sur vergé, truffé d'une lettre autographe signée d'André Gide (Douarnenez, « 31 août » [1892], 2 p. in-8) adressée à Jules Bois : « Je regrette de n'avoir pu entendre les Noces de Sathan. J'étais en Bretagne lorsque me parvint votre lettre ; merci de votre attention. J'achève pour cet hiver un roman fait d'imaginaires paysages : Voyage sur l'Océan Pathétique - que doit illustrer

Maurice Denis ». Il évoque d'autres travaux en cours : un drame, « *Proserpine, et des essais de biographie et d'esthétique sur divers musiciens (Bach et Schumann), hommes de lettres (Flaubert et Baudelaire), religieux (Savonarole et Luther)* ».

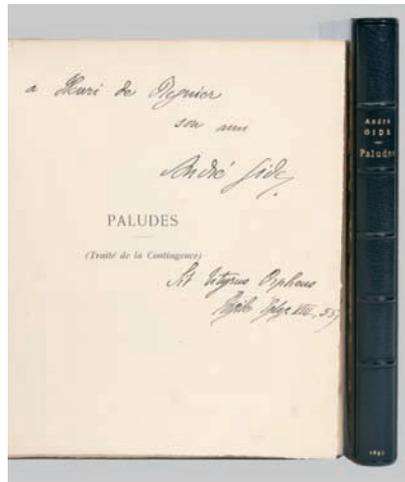
Grâce aux *Cahiers d'André Walter* et à l'entregent de Pierre Louÿs, André Gide devient un familier de la rue de Rome. Dans une lettre datée du 26 janvier 1891 à Paul-Ambroise Valéry, il revendique son appartenance à l'école symboliste. Du haut de ses 22 ans, avec un rien d'orgueil, il distribue les rôles au sein du mouvement : « Donc Mallarmé pour la poésie, Maeterlinck pour le drame - et quoique auprès d'eux deux, je me sente bien un peu gringalet, j'ajoute Moi pour le roman ».

Le Voyage d'Urien est précisément le roman que Gide ambitionne en réaction à l'école naturaliste. Dans sa note inédite de renseignement bibliographique de 1919 (voir n° 29), il confirme que le *Voyage* « peut être considéré comme le roman type de l'école symboliste ; les paysages qu'il décrit sont considérés comme le moyen d'expression du héros ».

Gide a pris un soin extrême à la composition de ce livre paru en mai 1893 à compte d'auteur, dans une édition de luxe qui lui coûta la somme colossale de 1.196,90 francs-or. C'est durant l'été 1892 que Gide a approché Maurice Denis pour lui proposer de participer à son projet, qu'il lui décrit en ces termes dans une lettre du 8 août 1892 : « Dans la Ière partie, les paysages somptueux et défendus font naître en eux le sentiment de résistance (...) Dans la seconde, les campagnes mornes et transitoires n'ont aucune prise sur eux et eux aucune prise sur elles (...) Dans la première partie, la volupté et tous les désirs - dans la seconde l'ennui, et le désintéret du voyage parmi des landes sans caractère. Dans la troisième partie enfin, au milieu des glaces et avec un seul but, l'action enfin possible rend possible aussi leur noblesse ». Enrichi de 30 lithographies ocre, vert amande ou pistache selon les étapes du récit, le *Voyage* devient un chef-d'œuvre de l'illustration symboliste. De manière significative, Gide et Denis sont présentés comme co-auteurs, prélude d'une longue amitié. Le livre dédié par Gide à Denis renvoie à « ce voyage vraiment fait ensemble ».

Dans ce livre dont le titre est un calembour (*du rien*), Gide excelle à inventer des prénoms précieux pour ses marins : Cabilor, Agloval, Paride, Lambègue, Ydier, Nathanaël, Alfasar... Ce récit initiatique regorge d'allusions sexuelles, de désirs ou d'effroi, que ne laisse pas présager la liste très pudique et puritaine des travaux que Gide énumère à Jules Bois dans la lettre autographe jointe à notre exemplaire... En réalité Gide est en plein tourment sensuel. La beauté nue des marins est omniprésente. Gide multiplie les fantasmes : ainsi les compagnons sont retenus prisonniers par une reine amoureuse des voyageurs, Haïatalnefus : « captivité délicieuse, plus perfide que les dures geôles. Ces femmes voulaient nos caresses, et nous gardaient pour leurs baisers » (p. 38). Seuls parmi les matelots un groupe de douze apôtres résistent, exaltant le désir de la reine... A un autre moment « Angaire s'écria qu'il ne comprenait pas qu'on osât se mettre à deux pour faire ces saloperies indispensables » (p. 25). L'on ne peut que s'inquiéter à nouveau de l'attitude de Madeleine à la lecture d'un tel récit... Et précisément on croise aussi la « chère Ellis », image de la « fiancée » de Gide, qui « mange(a)it une salade d'escarole en lisant les *Prolégomènes à toute métaphysique future* ». Une fois embarquée elle lit le *Traité de la contingence* que le narrateur lui arrache pour le jeter à l'eau : « ne sais-tu pas, m'écrirais-je, Ellis malheureuse, que le livre est la tentation ? Et nous sommes partis pour des actions glorieuses... - Glorieuses ? fit Ellis en regardant la morne plaine. - Oh ! je sais qu'il n'y paraît pas » (p. 60).

L'esprit de *Paludes* est proche, et le *Voyage* peut décidément relever du genre de la sottie cher à Gide. Pour reprendre et adapter la jolie formule de Germaine Brée, *Urien* est la matérialisation mi-burlesque mi-mélancolique de l'âme de Gide, qui tout en s'imposant comme un acteur du symbolisme, cherche encore, malgré ses interrogations personnelles, à séduire Madeleine. Le *Voyage d'Urien*, riche des figurations éthérées de Denis (qui n'ont jamais été reproduites), reste une œuvre incomparable, qui réjouit l'œil et l'esprit.



5. **Paludes.** Paris, *Librairie de l'Art Indépendant*, 5 mai 1895, in-8 carré, broché, couverture rempliée en papier feutre japon, chemise demi-marroquin noir à coins avec plats de papier caillouté, étui bordé (A. Devauchelle), 100 pp. **3 500 €**

Édition originale [Naville 25]. Un des 12 exemplaires sur vélin d'Arches numérotés à la main et parafés A. W. (André Walter), avec un envoi autographe signé « *A Henri de Régnier / son ami / André Gide* », suivi de la citation « *Sit Tityrus Orpheus / Virgile (Eglog. VIII, 55)* ».

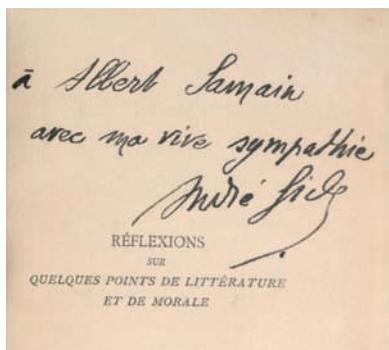
Cette dédicace remonte au temps fort de l'amitié des deux écrivains qui s'étaient rencontrés lors du banquet en l'honneur de Jean Moréas présidé par Mallarmé le 2 février 1891. Dans *Si le grain ne meurt*, Gide dresse un portrait caressant et griffant à la fois de ce poète déjà reconnu et célébré - de cinq ans son aîné - et admet qu'il ne pouvait alors rien souhaiter davantage qu'une soirée aux côtés de Régnier, lequel soutenait dans ses articles les premiers essais de Gide.



Régnier est d'ailleurs associé à la rédaction de *Paludes*. Avant même son impression, il écrit à Gide en novembre 1894 sa fébrile impatience à le lire : « Je raffole de *Paludes* et depuis que je sais le manuscrit à Paris je voudrais en lire tout ce que je ne connais pas. Jurez-moi de me prêter deux jours les premières épreuves. On peut mourir et je ne le voudrais pas sans avoir lu *Paludes*. » Le poète s'était sans doute reconnu dans le personnage d'Hermogène, l'un des amis du narrateur. Car *Paludes* est précisément la satire exquise de ce monde des salons littéraires parisiens fréquenté par les deux amis, mais qui « sentait furieusement le factice et le renfermé ».

Valéry Larbaud saluera « la désinvolture, l'aisance distinguée, l'élégance dans le laisser-aller » de ce chef-d'œuvre de fantaisie et d'invention : « A ces qualités s'ajoute une espèce de malice, ou de taquinerie, à laquelle André Gide ne devait jamais complètement renoncer dans la suite, et qui est une des caractéristiques de son style. Cette malice, plus abondante ou plus visible dans *Paludes* que dans aucun autre livre de Gide, se manifeste tantôt par la recherche, pour le plaisir de les franchir, des obstacles que présente la syntaxe, tantôt par une manière aisée et naturelle d'être difficile et de paraître artificiel, tantôt enfin par des caprices déroutants. » (*NRF*, 1^{er} juillet 1921).

6. **Réflexions sur quelques points de littérature et de morale.** Paris, *Mercur de France*, 30 avril 1897, in-16, demi-marroquin à gros grain havane à coins, dos à nerfs, plats de papier marbré, tête dorée, non rogné, couvertures et dos conservés (Huser), 61 pp. **1 200 €**



Édition originale parue sans nom d'auteur [Naville 31]. Tirage limité à 112 exemplaires, celui-ci sur vergé enrichi d'un envoi autographe signé de l'auteur « à Albert Samain, avec ma vive sympathie ». Le poète symboliste Samain (1858-1900) participa à la création du *Mercur de France* et y collabora régulièrement. La chaleur de l'envoi semble faire écho à la lettre très louangeuse que Samain adressa à Gide aux sujets des *Nourritures*, lettre que Gide fera publier en tête de la réédition de 1927 et qu'il joindra à son exemplaire personnel lors de la vente de sa bibliothèque en 1925.

Réunies à la demande de Gabriel Trarieux, directeur de la revue *L'Art et la vie*, où elles parurent en septembre 1896 sous le titre « Réflexions sur quelques points de la morale chrétienne », ces notes sont l'expression de la permanente « inquiétude » religieuse et morale de Gide. Extraites pour un certain nombre de son *Journal*, Gide les considérait comme suffisamment significatives pour les faire éditer sous la forme de ce volume, paru à petit nombre au *Mercur de France* en avril 1897.

De fait, ces réflexions constituent une introduction ou un complément méconnu aux *Nourritures terrestres* qui paraîtront quelques jours plus tard, toujours au *Mercur*. Elles illustrent l'évolution de Gide qui penche déjà vers ce livre longtemps projeté du « christianisme contre le Christ ».

Gide multiplie aphorismes et propos mystérieux. On y découvre aussi ce postulat sur l'artiste : « Il faut qu'il ait une philosophie, une esthétique, une morale *particulières* ; toute son œuvre ne tend qu'à le montrer. Et c'est ce qui fait son style. J'ai trouvé aussi, et c'est très important - qu'il lui faut une *plaisanterie particulière* - un *drôle* à lui. » (p. 35).

7. **Les Nourritures terrestres.** Paris, *Mercur de France*, 1897, in-12, demi-marroquin anthracite à coins, dos à nerfs, tête dorée, couvertures conservées (Devauchelle), 210 pp. **1 000 €**

Édition originale [Naville 34]. Exemplaire sur papier ordinaire, complet du catalogue de l'éditeur et enrichi d'un envoi autographe signé de l'auteur au poète et peintre florentin Roberto Pio Gatteschi (1872-1958) daté « *Florence Mai 97* ». Dos passé avec petite griffure. Par exception, cet exemplaire ne provient pas de la bibliothèque d'Henri Clarac qui possédait l'un des 12 exemplaires sur Hollande, conservé par sa famille.

Le titre emblématique de Gide incarne une rupture brutale avec ses livres précédents d'inspiration symboliste. Cette œuvre ardente et singulière paraît dans sa vingt-huitième année, au terme de quatre années particulièrement denses, marquées par la maladie, l'émancipation sensuelle et morale à l'occasion de ses voyages en Afrique du Nord, la mort de sa mère, le mariage avec Madeleine. A André Walter succède Ménékal, ardent promoteur de l'intensité de la vie et de la volupté.

Composées de huit livres, eux-mêmes nourris des journaux et récits de Gide, les *Nourritures* sont une sorte de poème philosophique et lyrique.

« Je vous ai vus, grands champs baignés de la blancheur de l'aube ; lacs bleus, je me suis baigné dans vos flots - et que chaque caresse de l'air riant m'ait fait sourire, voilà ce que je ne me lasserai pas de redire - Nathanaël ; je t'enseignerai la ferveur. » (p. 21). - « Je tombai malade ; je voyageai, je rencontrai Ménalque [Wilde], et ma convalescence délicieuse me fut comme une palingénésie. Je renaquis avec un être neuf, sous un ciel neuf et au milieu de choses complètement renouvelées. » (p. 29)

Gide y prône déjà la vertu du « petit nombre des élus » contre l'assentiment du plus grand nombre. Dans cette hymne à la joie, qui fait l'apologie de l'amour et du plaisir, un seul cri violent émerge, le fameux : « Familles je vous hais ! Foyers clos, portes refermées, possessions jalouses du bonheur. » Gide, qui a fait sa révolution personnelle pour suivre sa propre voie, dénonce dans les familles bourgeoises l'embrigadement, la recherche de la sécurité dans l'uniformité.

Le livre fut un notoire insuccès, avec 164 exemplaires vendus la première année. Le premier tirage de 1650 exemplaires ne fut épuisé qu'en 1915... Adrienne Monnier rapporte que le secrétaire du Mercure, Paul Léautaud, visant la case de l'oncle Gide où s'amoncelaient les volumes, interpellait ses visiteurs : « Vous ne voulez pas emporter quelques *Nourritures* ? Il y en a là qui se perdent. » Ce n'est qu'après la guerre, qu'elles devinrent pour la jeunesse une leçon d'indépendance et d'énergie. Elles conservent aujourd'hui une ferveur communicative sans égale, dont la lecture dans la rare et fragile édition originale accroît encore la saveur.

8. ***Le Prométhée mal enchaîné***. Paris, *Mercure de France*, 5 juin 1899, petit in-12, plein maroquin à gros grain fauve, dos à nerfs, bordure intérieure, doublures de maroquin à gros grain miel avec filet doré en encadrement, gardes de soie moirée fauve, double filet doré sur les coupes, coiffes guillochées, tranches dorées sur témoins, couvertures conservées, chemise demi-marocain à gros grain fauve à fines bandes, étui bordé (Huser), 199 pp. **2 000 €**

Édition originale [Naville 35]. Un des 12 exemplaires numérotés sur Hollande (seul tirage en grand papier), avec un envoi autographe signé « à Francis Vielé-Griffin son ami André Gide », auquel l'intéressé répond par lettre le 17 juillet 1899 : « Quelles largesses ! Je reçois à la fois *Prométhée* et *Philoctète* [voir n° suivant], et vous voulez que je trouve des mots pour vous louer et vous remercier ? »

L'écrivain et critique franco-américain Francis Vielé-Griffin (1863-1937) fut le premier à saluer les *Cahiers d'André Walter*. Son amitié avec Gide est consacrée par le peintre Théo Van Rysselberghe qui les représente côte à côte dans sa célèbre toile de 1903, *Une lecture* (de Verhaeren), conservée au Musée des Beaux-Arts de Gand.

Dans sa note bibliographique de 1920 (voir n° 29), Gide présente le *Prométhée* comme « un petit roman ironique et fantaisiste où dominés par Zeus le banquier, évoluent le philanthrope Prométhée, Coclès le Borgne, celui qui a été lésé, et Damoclès le profiteur, passant tour à tour de la fiction antique à la réalité moderne ». Qualifiée parfois de « sottie », dans la veine de *Paludes* et des *Caves*, l'œuvre est aussi déroutante que charmante. Son ambiguïté est annoncée dès la couverture par une citation de Victor Hugo qui disparaîtra des éditions suivantes : « Aigle, vautour ou colombe ». Gide y traite de questions morales avec un sens comique digne des Monty Python. Comme le résume joliment Léon Blum, « la plaisanterie philosophique chez M. Gide dégage une joie presque rabelaisienne, tant elle est large, riche et dense » [*La Revue Blanche*, 1^{er} septembre 1899]. Première célébration de l'acte gratuit par l'intermédiaire de Dieu (qui d'une main donne un billet et de l'autre assène un soufflet), parodie des écritures saintes, éloge du dévouement puis de l'émancipation, le *Prométhée* n'a pas fini, encore aujourd'hui, de déchaîner (sou) rires et débats.

9. *Philoctète - Le Traité du Narcisse - La Tentative amoureuse - El Hadj*. Paris, *Mercure de France*, 1899, in-8, demi-marouquin à gros grain bleu canard à coins, dos à nerfs, plats de papier marbré bleu et or, tête dorée, non rogné, couvertures et dos conservés (Semet & Plumelle), 176 pp. **1 000 €**

Édition originale de « Philoctète » et de « El Hadj ». « Le Traité du Narcisse » et « La Tentative amoureuse » avaient déjà paru antérieurement, en 1891 et 1893 [Naville 37]. Un des 300 exemplaires numérotés sur vergé d'Arches (seul tirage après un exemplaire unique sur Japon), celui-ci enrichi d'un envoi autographe signé de l'auteur au journaliste Henri Mazel (1864-1947), directeur de 1891 à 1895 de la revue *L'Ermitage* à laquelle collabora André Gide. Ex-libris du bibliophile suisse Albert Natural à la devise « Rerum natura creatrix ». Cette édition porte pour la première fois, en quatrième de couverture, le trèfle à quatre feuilles qui personnalise les parutions de Gide au *Mercure de France*.

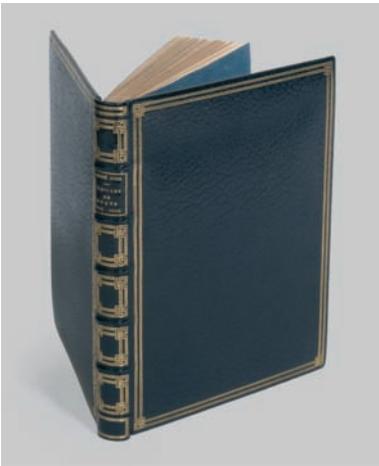
C'est dans le contexte de l'affaire Dreyfus que Gide achève à l'été 1898 *Philoctète*, courte pièce à 3 personnages et en 5 actes. Après l'acquittement d'Esterhazy et le « J'accuse » de Zola du 13 janvier 1898, l'écrivain rejoint finalement le camp des dreyfusards en adhérant à la protestation des intellectuels qui réclament la révision complète du procès. Gide use d'un conte de Sophocle pour transposer les débats moraux qui déchirent le pays. Dans sa note bibliographique (n° 29), il annonce : « Paru en 1899 *Philoctète* ou le traité des trois morales où chacun des trois personnages, *Philoctète*, *Ulysse* et *Néoptolème*, incarne et expose les trois formes de dévouement altruiste, patriotique ou mystique ».

Alors qu'il naviguait vers Troie, *Philoctète*, vaillant compagnon d'*Ulysse*, est blessé par un perfide serpent. Ses cris menaçant de désespérer l'équipage, il est débarqué sur une île déserte. La pièce débute alors qu'*Ulysse*, accompagné de *Néoptolème*, fils d'*Achille*, revient sur l'île pour récupérer l'arc et les flèches d'*Hercule*, qui avaient été laissés à *Philoctète*. Si le pur *Néoptolème* répugne à la ruse pour voler l'arme nécessaire à la victoire des Grecs, *Ulysse* réplique : « la patrie n'est-elle pas plus qu'un seul ? Et souffrirais-tu de sauver un seul homme s'il te fallait pour le sauver perdre la Grèce ? » (p. 19) Cet échange fait directement écho aux débats de l'époque : l'innocence de Dreyfus doit-elle être sacrifiée pour la réputation et l'unité de l'armée et du pays ?

Le livre gagne ainsi son sous-titre de « traité des trois morales » : celle patriotique d'*Ulysse*, pour qui la défense de l'Etat justifie de tous les moyens, celle mystique de *Néoptolème* confrontée aux compromissions de la vie, celle du dévouement altruiste de *Philoctète*, qui sublime le conflit entre *Ulysse* et *Néoptolème* ; il boit en toute connaissance de cause le narcotique qu'on lui tend, et se laisse dérober les armes. « De tous les dévouements, le plus fou c'est celui pour les autres, car alors on leur devient supérieur. » (p. 61)

Dans ce volume figure également l'édition originale d'*El Hadj*, paru dans la revue du *Centaure* en septembre 1897, parfaite expression du Gide symboliste.

10. *Feuilles de route. 1895-1896*. S.l.n.d. [Bruxelles, *Imprimerie N. Vandersypen*, 1899], in-16, plein marouquin à gros grain bleu nuit, dos à fins nerfs avec caissons encadrés d'une frise à la grecque composée d'un double jeu de filets dorés, plats également encadré d'une même frise à la grecque, très fine bordure intérieure de même marouquin bleu nuit, doublures de marouquin à gros grain ocre avec encadrement doré, gardes de soie moirée bleu, double filet doré sur les coupes, coiffes guillochées, tranches dorées, couvertures et dos muet conservés (Huser), 74 pp. **1 000 €**



Édition originale tirée à petit nombre [Naville 40]. Une note d'Henri Clarac sur son exemplaire de la bibliographie de Naville révèle l'existence d'un exemplaire dédié à Mme Henri de Régnier le 16 septembre 1897, ce qui daterait cette édition de 1897 et non 1899... Exemplaire sur vergé conservé dans une élégante reliure de Huser, avec l'ex-libris du librairie et imprimeur Raoul Simonson (1896-1965), premier bibliographe d'André Gide.

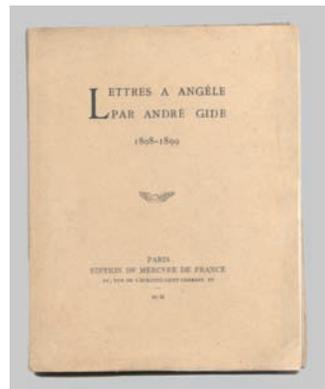
Dans sa propre notice bibliographique de 1919 (voir n° 29), Gide énonce que ces *Feuilles* de 1899 sont de courtes pages extraites de carnets de voyage en Algérie et en Italie où l'auteur raconte en particulier sa rencontre avec d'Annunzio : « il est petit ; de loin, sa figure paraîtrait ordinaire ou

déjà connue, tant, sur lui rien n'est pour montrer au dehors ni littérature ni génie » (p. 10). Ses commentaires sur les œuvres de la Renaissance sont tantôt sévères tantôt enthousiastes. Sa description très attentive du David de Donatello cache mal un émoi qui a de quoi surprendre pour un jeune marié en voyage de noces...

Ces pages recèlent aussi des moments plus intimes. Ainsi : « Obsessions d'Orient, du désert, de son ardeur, et de son vide, de l'ombre des jardins de palmes, des vêtements blancs et larges - obsessions où les sens s'affolent, les nerfs s'exaspèrent, et qui m'ont, au début de chaque nuit, fait croire le sommeil impossible. »

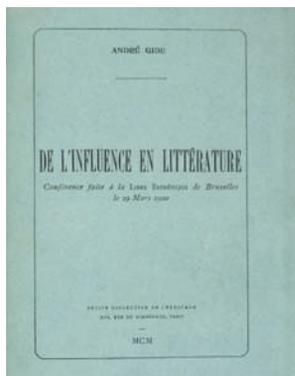
11. *Lettres à Angèle. 1898-1899.* Paris, *Mercur de France*, 1900, in-16, broché, 176 pp., index. **600 €**

Édition originale [Naville 41] tirée seulement à 300 exemplaires sur Hollande (non justifiés), celui-ci enrichi d'un envoi autographe signé de l'auteur « à Paul-Louis Garnier, bien cordialement ». Paul-Louis Garnier (1879-1916) était secrétaire de rédaction de la revue mensuelle *La Cité de l'Art*.



Dans ce volume Gide a remanié et réduit à douze les treize lettres qui avaient paru dans la revue *L'Ermitage* entre juillet 1898 et novembre 1900. Avec coquetterie, il précise limiter le tirage de ces « courts essais de critique » au motif qu'ils doivent avoir perdu tout intérêt d'actualité... Mais il prendra soin de les republier dans *Prétextes* dès 1903 et de les insérer dans ses œuvres complètes, preuve de l'intérêt qu'il leur porte. De fait, l'artifice qui consiste à recourir à une interlocutrice fictive pour commenter les dernières parutions littéraires, donne à ces critiques des accents de conversation vivante, qui rendent ces lettres aussi savoureuses que spirituelles : une pique à Mirbeau « [Ses articles] sont stupides. Certainement c'est parce qu'il a du génie ; mais c'est fâcheux qu'il n'ait pas plus de talent » (première lettre, p. 9), la perte de Mallarmé, « comment parlerais-je aujourd'hui de rien d'autre ? La figure si belle qui disparaît vit presque encore » (huitième lettre, p. 101), l'admiration pour Nietzsche : « Oui, Nietzsche démolit, il sape, mais ce n'est point en découragé, c'est en féroce ; c'est noblement, glorieusement, surhumainement, comme un conquérant neuf violente des choses vieilles » (douzième lettre, p. 158). Avec ses critiques, Gide mesure l'influence des autres et surtout construit la sienne.

12. ***De l'influence en littérature. Conférence faite à la Libre Esthétique de Bruxelles le 29 mars 1900.*** Paris, *Petite Collection de L'Ermitage*, 1900, in-8, demi-marroquin à gros grain noir, dos à fins nerfs, tête dorée, non rogné, couvertures et dos conservés, étui bordé (P.-L. Martin), 38 pp. **900 €**



Édition originale [Naville 42] tirée à 150 exemplaires tous numérotés sur Hollande van Gelder, celui-ci enrichi d'un spirituel envoi autographe signé à « *Madame Rachilde avec prière de ne pas lire et tous les hommages de André Gide* ». L'exemplaire provient de la bibliothèque de Michel Bolloré consacrée à Gide et dispersée en 1954 ; le catalogue de vente énonçait malicieusement : « La prière fut exaucée, l'exemplaire est non coupé » (il était alors broché). Épouse du fondateur et directeur du *Mercur de France* Alfred Vallette, M^{me} Rachilde (1860-1943) publiait des critiques dans la revue de son mari, ce qui rend pour le moins cocasse la dédicace de Gide. Elle avait émis une note enthousiaste sur le *Prométhée* paru en 1899.

Gide n'a pas pratiqué que des interviews imaginaires. Il a aussi donné nombre de conférences en France ou à l'étranger pour exposer ses convictions et asseoir son autorité d'intellectuel. Précisément cette conférence, à l'invitation d'Octave Maus, traite de l'influence en littérature. Pour lui, toute influence est en soi profitable dès lors qu'elle n'est pas subie passivement. Il s'agit de construire sa propre personnalité en se nourrissant des exemples fournis par autrui. La peur de l'influence ne vaut ainsi que pour les esprits fragiles. L'âme forte, au contraire, décèle sa propre voie dans la confrontation et la découverte des sentiers des autres. Gide exprime aussi cette volonté de rassembler des amitiés et talents qui le guida dans sa vie et ses projets : « souvent une grande idée n'a pas assez d'un seul grand homme pour l'exprimer, pour l'exagérer tout entière » (p. 31).

13. ***Le Roi Candaule. Drame en trois actes.*** Paris, *Éditions de la Revue Blanche*, [mars] 1901, in-8, broché, VII + 108 pp. **100 €**

Édition originale [Naville 44], ornée du trèfle vert à quatre feuilles propre aux éditions originales de Gide. Imprimé en mars 1901, le livre détaille d'ores et déjà la distribution de la pièce dont la première (et unique représentation !) aura lieu le 9 mai 1901 avec Lugné-Poe dans le rôle-titre.

Le Roi Candaule est une œuvre déroutante qui illustre les ambitions et les échecs de Gide au théâtre. Il y recompose à sa manière un récit d'Hérodote consacré au roi de Lysias pour en tirer une pièce à la fois philosophique et vaudevillesque sur les thèmes du bonheur, de l'amitié et du partage. Candaule possède le pouvoir, la richesse et la plus belle des femmes. Est-il pour autant heureux ? « Mon bonheur semble puiser sa force et sa violence en autrui » ; « c'est surtout lorsque vous profitez de ma richesse que je la sens ». « Généreux jusqu'au vice », selon la formule de Nietzsche, il offre au pauvre Gygès, non seulement des vêtements et des bijoux, mais aussi d'admirer en secret la reine nue, grâce à une bague qui rend invisible. Gygès va même jusqu'à la posséder. Pour le plus grand désarroi de Candaule, sa femme lui déclare le lendemain qu'elle n'eut jamais de nuit d'amour plus belle avec lui... Sitôt que Nyssia apprend qu'elle a été abusée et trompée, elle ordonne à Gygès de tuer Candaule... Alors que son « amant » résiste, exaspéré elle s'exclame : « Oh mais il faut pourtant que l'un de vous soit jaloux » (p. 103). Gygès finit par s'exécuter en s'excusant auprès de son ami Candaule, et lui succède sur le trône. Alternant farce et réflexions morales, cette pièce aussi déconcertante que savoureuse illustre le rapport ambigu de Gide à la richesse.

14. *Les Limites de l'art. Conférence.* Paris, *Petite collection de L'Ermitage*, 1901, plaquette in-8, brochée, 27 pp. **300 €**

Édition originale tirée à 150 exemplaires numérotés sur Hollande van Gelder, « plus quelques exemplaires sans numéro » [Naville 45] comme celui-ci.

Gide avait été convié à donner une conférence à l'occasion de l'exposition des artistes indépendants qui s'ouvrait en avril 1901, mais il dut y renoncer, accaparé par la représentation du *Roi Candaule*, la rédaction de *L'Immoraliste* et de ses souvenirs sur Oscar Wilde. Gide promit à son ami Édouard Ducoté le texte de sa conférence. Il s'escrime avec grande peine, comme il le confie à Henri Ghéon le 2 août 1901 : « elle (la conférence) dévore tout mon loisir ; elle m'irrite, elle m'exaspère, j'ai peur de n'y dire que des c...ries. » Tout aussi insatisfait qu'il le prétend, il publie la conférence dans la revue *L'Ermitage* en août 1901, puis dans la « Petite collection », et la reprend enfin dans *Prétextes*, preuve de l'importance qu'il attache à ce texte. Et pour cause, Gide y exprime avec passion ses convictions et pose, comme un portrait en creux, sa définition de l'art comme de l'artiste.

15. *L'Immoraliste.* Paris, *Mercure de France*, 20 mai 1902, in-12, plein maroquin à gros grain chocolat, dos à quatre nerfs, fine bordure intérieure, doublures de maroquin à gros grain fauve avec filet doré en encadrement, gardes de soie moirée chocolat, doubles gardes de papier marbré, tranches dorées, couvertures et dos conservés (Marius Michel), 257 pp. **1 200 €**

Édition originale tirée à 300 exemplaires sur vergé d'Arches, non justifiés [Naville 46]. En parfaite condition, dans une belle reliure janséniste de l'époque.

Œuvre charnière à plus d'un titre, *L'Immoraliste* inaugure la série des éditions originales sous couverture bleue nuit aux filets romantiques, inspirée du *Faust* paru en 1828 dans la traduction de Nerval. Gide affectionnera cette identité bibliophile, la conservant jusqu'à la publication de *Thésée* en 1946. Surtout derrière cette forme soignée et classique, Gide offre un « livre neuf et redoutable, où pour la première fois un écrivain n'excuse pas son héros d'être immoral » (Edmond Jaloux dans une lettre enthousiaste écrite à Gide le 1^{er} août 1902).

Le narrateur Michel était destiné à mener, aux côtés d'une épouse vertueuse, une carrière universitaire lui assurant confort et honorabilité. Mais à l'occasion de son voyage de noces où il manque de mourir, Michel est en proie à une révolution intérieure : il s'affranchit de la morale ordinaire, de la respectabilité, au profit d'un individualisme farouche doublé d'un goût pour le vice... Poussé par Ménélaque (inspiré de Wilde), l'immoraliste recherche l'intensité de la vie, loin de l'existence réglée des honnêtes gens qui craignent la désapprobation. Conçu concomitamment aux *Nourritures Terrestres*, *L'Immoraliste* va bien au-delà de son évangile sensuel et poursuit l'interrogation du *Prométhée* sur l'usage de la liberté.

Le livre eut peu d'échos à sa publication, et provoqua de multiples malentendus. Les nombreux emprunts de Gide à sa vie et notamment le ressort des voyages convainquirent beaucoup de son identification à Michel.

Dans la seconde édition, parue sous couverture jaune en novembre, Gide ajoute une préface de quatre pages pour s'expliquer : « je n'ai voulu faire en ce livre non plus acte d'accusation qu'apologie, et me suis gardé de juger (...) je n'ai cherché de rien prouver, mais de bien peindre, et d'éclairer bien ma peinture. »

L'Immoraliste est une étape dans sa réflexion et la revendication de son affranchissement : il lui faudra encore attendre *Si le grain* pour dire « je » et s'exclamer : « Michel c'est moi ».

16. *Saül. Drame en cinq actes*. Paris, *Mercure de France*, 1903, petit in-12, plein maroquin à gros grain vert sapin, dos lisse, bordure intérieure de même maroquin encadrée d'un quadruple filet doré, double filet doré sur les coupes, coiffes guillochées, tête dorée, couverture bleu conservée, non rogné, étui bordé (M. Albinhac), 206 pp. **700 €**



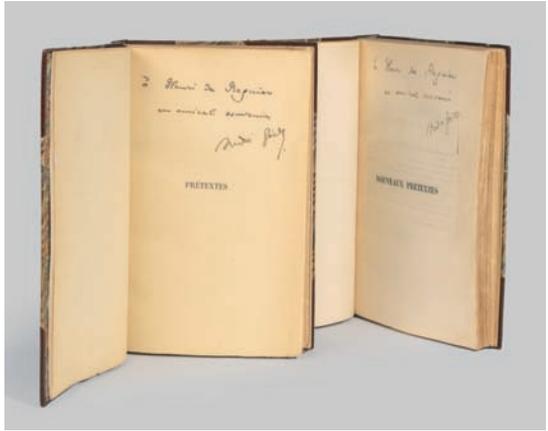
Édition originale [Naville 48]. Tirage unique à 120 exemplaires sur vergé d'Arches non justifiés, celui-ci enrichi d'un envoi autographe signé à Gabriel Frizeau, daté « *Bordeaux, avril 1905* », au moment où Gide, en voyage dans le Sud-Ouest, rencontre ce viticulteur et collectionneur, ancien camarade de classe de Francis Jammes. Comme ce dernier, Frizeau venait de se convertir au catholicisme sous l'influence de Claudel dont les drames mystiques et l'ardeur avaient eu raison de ses doutes. Ex-libris Exbrayat. Dos légèrement passé sur cette bonne reliure janséniste.

Poursuivant sa réinterprétation des Saintes Écritures, Gide relit le Premier Livre de Samuel où Saül, premier roi d'Israël, reçoit la prophétie que son fils Jonathan ne lui succèdera pas. La Bible dit qu'après avoir tué Goliath de sa fronde, David revint victorieux « et Jonathan fit alliance avec David, car il l'aimait comme son âme ». Mais Gide noue le drame autour d'une seconde passion sensuelle que Saül, pris de jalousie, éprouverait à son tour pour David. Abandonné de Dieu et assailli par ses démons, le vieux roi offre alors au jeune homme sa couronne. A la fin de l'acte III, au son de la harpe du berger, il met à nu son âme brûlante « qui s'élance - de mes lèvres - vers toi - David - délicieux » (p. 144).

Aventure au long cours, la pièce parut d'abord en fragment dans *La Revue Blanche* en 1898. A Paul Valéry qui s'étonnait du rôle assigné à David, Gide répond le 22 octobre 1898 : « David n'est là que pour figurer le drame intime qu'est tout vice : accueillir, aimer ce qui vous nuit. » La pièce ne sera finalement créée qu'en 1922 au Vieux-Colombier avec Jacques Copeau dans le rôle-titre. Maria Van Rysselberghe a rapporté la réplique de Léautaud aux commentaires d'un « grincheux » présent dans la salle : « Il faut vraiment ne pas avoir deux sous de vice, pour ne pas admirer cela. Et puis, savez-vous ce que c'est de ne pas avoir deux sous de vice ? Et bien c'est être idiot » (*Cahiers de la Petite Dame*, tome I, p. 133). À Mauriac lui reprochant son interprétation tendancieuse de la Bible, Gide répondra dans une lettre éclairante le 1^{er} juillet 1922 : « 1° Je ne pense pas que l'histoire de Saül se puisse expliquer autrement (...) 2° Je tiens les livres saints, tout comme la mythologie grecque (et plus encore) d'une ressource inépuisable, infinie, et appelés à s'enrichir sans cesse de chaque interprétation qu'une nouvelle orientation des esprits nous propose. » Gide, qui était si soucieux qu'on ne le mésinterprète, pouvait aller loin en besogne quand il s'agissait des autres !

17. *Prétextes. Réflexions critiques sur quelques pointes de littérature et de morale. - Nouveaux prétextes. Réflexions sur quelques points de littérature et de morale*. Paris, *Mercure de France*, 1903-1911, 2 vol. in-12, demi-marroquin à gros grain havane à coins, dos à nerfs, plats de papier marbré, têtes dorées, non rognés, couvertures et dos conservés, 308 et 329 pp. **1 800 €**

Éditions originales, sauf pour « De l'influence en Littérature », « Les Limites de l'Art » et « Lettres à Angèle » dans la première série [Naville 51] et pour « Deux conférences » dans la seconde [Naville 63]. Chaque volume est enrichi d'un envoi autographe signé à Henri de Régner « *en amical souvenir* ». Complet in fine de l'extrait du catalogue du Mercure de France dans le premier volume (4 p. roses) et du catalogue dépliant des Éditions de La NRF pour l'année 1911 dans le second (6 pp. in-32). Belles reliures uniformes.



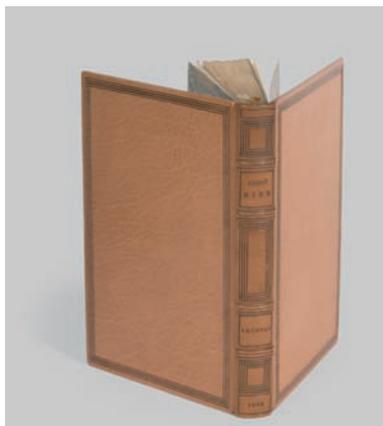
Recueils de conférences, chroniques, notices ou extraits de journal intime, ces *Prétextes* sont autant d'essais littéraires spirituels et facétieux. Gide s'est imposé dans cette activité de commentateur comme le « contemporain capital ». Rassembler en volumes ses articles de critique, c'est leur donner le statut d'œuvre à part entière, les faire échapper au simple journalisme - à savoir, selon sa propre définition, ce dont on parle aujourd'hui et dont on ne parlera plus demain.

Les deux envois rigoureusement identiques de Gide à Régner méritent qu'on s'y attarde. Pourquoi Gide évoque-t-il au passé une amitié qui avait pourtant tellement compté jusqu'alors ? Régner fut ainsi le dédicataire du *Voyage d'Urien*, ce qui n'est pas rien. Gide fut à l'origine de leur rupture en critiquant le premier roman de son ami, *La Double Maîtresse*, dans un article acerbe repris dans la première série de *Prétextes* (pages 201-208). Il y déplore le caractère artificiel d'un livre où il trouve « plus de goût que d'intelligence, plus d'esprit que d'émotion, plus de débauche que de sensualité profonde ». En filigrane il accuse Régner d'avoir écrit un vulgaire roman de gare licencieux.

L'affront public émanant d'un ami qu'il a soutenu dès ses débuts est impardonnable pour Régner. Gide va tâcher de faire amende honorable en donnant en 1909 à *La Nouvelle Revue française* un article élogieux sur *Couleur du temps* de Régner, article qui est repris dans les *Nouveaux Prétextes* (pages 297-300, voir aussi le manuscrit original de cet article n° 22). Au-delà de leur relation personnelle, Gide veut préserver les chances d'une collaboration de Régner avec *La Nouvelle Revue française* naissante et ne pas se faire un ennemi d'un intellectuel aussi influent que Régner. De fait, en recevant ce second volume, Régner adresse un billet de remerciement à Gide : « Votre livre m'arrive à l'instant. Je l'ouvre et j'y trouve une page charmante que je relis la première égoïstement. Je garde les autres pour ma première soirée de liberté »... La messe est dite ; la civilité a définitivement pris le pas sur l'amitié. Cette lettre est la dernière connue de Régner à Gide.

Les deux écrivains n'auront plus que des relations protocolaires, dans la nostalgie de leurs premières années... Ultime avatar des « titillements gidiens » : au moment de vendre sa bibliothèque en 1925, l'écrivain laisse partir les 47 livres que Régner lui avait adressés, et parmi ceux-ci son exemplaire de *La Double Maîtresse* auquel il joint deux fragments de son article... pour mieux remuer le couteau dans la plaie !

18. *Amyntas (Mopsus - Feuilles de route - De Biskra à Touggourt - Le Renoncement au voyage)*. Paris, *Mercur de France*, 1906, petit in-12, plein maroquin à gros grain crème, dos à quatre nerfs soulignés d'un filet à froid, caissons encadrés d'un quadruple filet à froid, plats également encadrés d'un quadruple filet à froid, bordure intérieure de même maroquin crème encadrée d'un quadruple filet à froid, filet à froid sur les coupes, coiffes guillochées, tête dorée, non rogné, couvertures bleu et dos conservés, étui bordé (F. Saulnier), 291 pp. **450 €**



Édition originale sauf pour *Feuilles de route* [Naville 54]. Tirage unique à 350 exemplaires sur vergé d'Arches non justifiés. Dos très légèrement passé, sinon bel exemplaire dans une reliure signée de Saulnier.

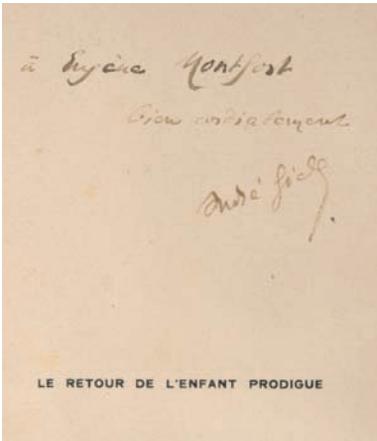
Parfaite expression de la prose poétique de Gide, *Amyntas* rassemble quatre carnets de voyage en Afrique du Nord (Algérie, Tunisie, Sahara) et en Italie entre 1895 et 1903. Le titre est tiré d'un vers de Virgile, déjà utilisé en exergue du livre VII des *Nourritures terrestres* : « Quid tum si fuscas Amyntas » (« Qu'importe qu'Amyntas soit basané ») ; dans *Si le grain* Gide précisera le sens de cette formule « l'étrange me sollicite autant que le coutumier me rebute » (*Souvenirs*

et voyages, Pléiade, p. 283). Défiant l'enracinement prôné par Barrès, Gide loue le voyage qui vivifie. Ses récits sont autant d'instantanés poétiques qui en exaltent les vertus : « c'est toi, forêt aromatique, que ce matin, et pour y respirer jusqu'au soir, j'ai choisie. O marche énorme ! fatigue heureuse de la chair » (p. 197). Se détachant de la pure culture livresque, le dépaysement donne un nouvel élan à sa vie et à ses sens : « Je veux m'étendre nu sur la grève ; le sable est chaud, souple, léger. - Ah ! le soleil me cuit, me pénètre ; j'éclate, je fonds, je m'évapore, me subtilise dans l'azur. Ah ! délicieuse brûlure ! » (p. 17). De retour à Cuverville, la nostalgie du Sahara le saisit : « Camarade ! dans l'automne de Normandie, je rêve au printemps du désert. » (p. 290)

Cependant le regard de Gide va bientôt changer. Déjà, en tête du « Renoncement au voyage », il évoque un projet de livre sur l'Afrique qui ne serait plus un simple récit de sensations mais une étude abordant les questions d'économie et de géographie. C'est dans l'entre-deux-guerres, gagné par des préoccupations politiques et sociales, qu'il mettra à exécution ce projet avec le *Voyage au Congo* ou le *Retour d'U.R.S.S.*

19. *Le Retour de l'enfant prodigue*. Paris, *Vers et Prose*, 1907, plaquette in-8, demi-marroquin bleu nuit à coins, dos à nerfs, plats de papier marbré bleu, tête dorée, non rogné, couvertures conservées (Huser), 24 pp. **1 500 €**

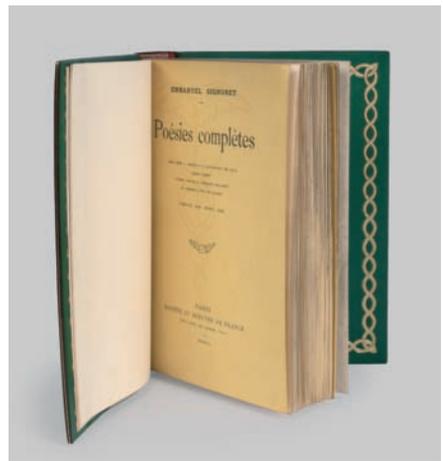
Édition originale formée par le tirage à part, sous couverture anonyme et à seulement quelques exemplaires sur vergé, du texte de Gide paru dans le tome IX de *Vers et Prose* [Naville 55, 13 exemplaires recensés selon Pascal de Sadeleer, Bibliothèque littéraire Robert Moureau & Micheline de Bellefroid, n°804]. Exemplaire enrichi d'un envoi autographe à la plume épaisse signé à Eugène Montfort, animateur de la revue *Les Marges* et correspondant de Gide depuis une dizaine d'années. Montfort est notamment connu pour avoir été l'éphémère directeur du premier numéro de *La NRF*, avant d'être écarté par Gide...



Alors qu'il subit les assauts répétés de Claudel et Jammes pour se convertir, Gide détourne la parabole du Fils prodigue pour clamer son idéal de liberté et d'émancipation. Il imagine quatre discussions du fils revenu, successivement avec le père qui réprimande plein de bienveillance, l'austère frère aîné soucieux de l'ordre établi, sa tendre mère et enfin avec un frère puîné, qu'il crée pour la circonstance et qui bien entendu aspire à partir à sa suite, à quitter le « foyer clos, possession jalouse du bonheur » selon l'expression des *Nourritures*. Loin d'être repentant, le prodigue a la nostalgie de son dénuement où il se sentait près du père ; de même « c'est dans l'aridité du désert qu'[il] a le mieux aimé [sa] soif ».

Ce traité, adaptation ironique et typiquement gidienne des écritures saintes, va connaître une diffusion exceptionnelle, avec de multiples éditions, mises en scène et traductions : Gide en fait l'œuvre phare de ses traités et l'intègre dans la publication de son théâtre. Il est présent in extenso dans ses *Morceaux choisis* parus en 1930 (voir n° 39).

20. SIGNORET (Emmanuel). *Poésies complètes (Vers dorés, Daphné, La souffrance des eaux, Douze poèmes, Tombeau dressé à Stéphane Mallarmé, Le premier livre des élégies). Préface par André Gide.* Paris, *Mercure de France*, 29 février 1908, in-12, plein maroquin chocolat à gros grains, dos à quatre nerfs, doublures de box vert encadré d'une frise formée d'un entrelacs de deux filets dorés et mosaïquée de box crème, gardes de box crème orné de la même frise, filet doré sur les coupes, coiffes guillochées, tranches dorées sur témoins, couvertures conservées, non rogné, étui bordé (E. & A. Maylander), 313 pp., 2 pages de fac-similé.



1 200 €

Première édition collective avec la préface de Gide en originale [Naville p. 129]. Un des 7 exemplaires numérotés sur Hollande, seul tirage en grand papier. Parfaite reliure doublée de Maylander.

Gide restera à jamais l'un des plus fervents soutiens de Signoret, cet astre de la bohème poétique des années 1890, un brin mégalomane, auquel il consacre en septembre 1898 sa troisième « Lettre à Angèle ». Monté à Paris, ce poète d'origine provençale devait mourir à Cannes le 20 décembre 1900 à l'âge de vingt-huit ans, « étouffé par la misère et la nuit ». Gide lui rend ici un vibrant hommage : « huit ans ont passé. Le temps vient peut-être aujourd'hui de reconnaître son génie », qualificatif dont il n'use pas à la légère... Il vante la seconde partie du « Tombeau de Mallarmé » comme un « poème d'une telle perfection que, dans toute la langue française, je doute si j'en connais un plus beau ». Trente ans plus tard, l'*Anthologie de la poésie française* comprendra d'ailleurs une large sélection des poèmes de Signoret. Soulignons enfin qu'avec discrétion, comme après le décès de Mallarmé, Gide se préoccupa de la sécurité financière de sa veuve et de ses enfants laissés dans le dénuement.

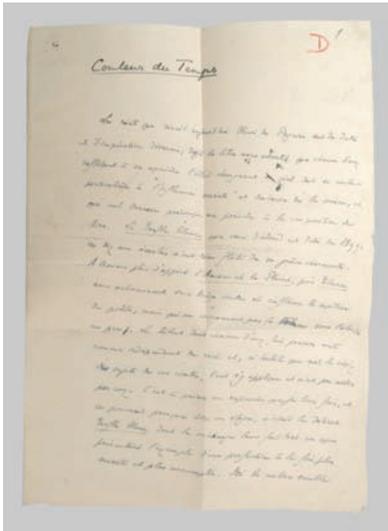
21. **Dostoïevsky d'après sa correspondance. Extrait de La Grande Revue (numéro du 25 mai 1908).** Paris, Jean et Berger, 1908, plaquette in-8, bradel de papier marbré marron, dos lisse avec pièce de titre en long de maroquin havane, non rogné, couvertures conservées (Honnellaître), 27 pp. **250 €**

Édition originale constituée par le tirage à part de cet article à quelques exemplaires sur papier ordinaire [Naville 56], bien complet du double feuillet de *La Grande Revue* présentant les sommaires pour 1907 et 1908.

Gide n'a que vingt ans en 1890 lorsqu'il « tombe » dans Dostoïevski, auquel il restera toujours fidèle. En janvier 1908 la publication en français de sa correspondance révèle le labeur obstiné du romancier russe et ses perpétuels ennuis financiers. Pour Gide c'est l'occasion de payer sa dette envers cette figure tutélaire et de se poser en fin connaisseur de son œuvre à travers cette brève analyse toute en nuance, qu'il approfondira en 1921 lors d'une conférence prononcée au Vieux-Colombier pour le centenaire de sa naissance.

Ajoutons qu'il n'y a rien d'innocent chez Gide. Dans la huitième lettre à Angèle, il dénonçait le nationalisme littéraire qui proscriit la lecture ou traduction d'œuvres étrangères « sous prétexte que ce qui s'y trouvait de non-français, de toxique, était fait pour intoxiquer la France ». Tout au contraire, sa vie durant, Gide n'a eu de cesse de découvrir et soutenir des talents étrangers, travaillant en particulier à l'essor d'une communauté intellectuelle européenne (voir n° 43).

22. **RÉGNIER (Henri de). Couleur du temps (Le Trèfle blanc - L'Amour et le plaisir - Tiburce et ses amis - Contes pour les treize).** Paris, Mercure de France, 2 décembre 1908, in-12, bradel demi-maroquin à gros grain marron bronze à coins, dos lisse orné d'un fleuron doré, tête dorée, non rogné, couvertures et dos conservés (Stroobants), 282 pp. **3 500 €**



Première édition collective, en partie originale. Un des trois exemplaires de tête numérotés sur Chine. Précieux exemplaire truffé d'un manuscrit autographe signé d'André Gide intitulé « Couleur du temps » (4 p. in-4). Il s'agit de l'article, très favorable, paru dans *La Nouvelle Revue française* du 1^{er} mai 1909. L'exemplaire est également truffé d'une page de faux-titre de l'édition courante comportant un envoi autographe signé d'Henri de Régnier à Louis Barthou dont on retrouve l'ex-libris gravé sur le contreplat de la reliure avec ceux de Raoul Simonson et de Charles Hayoit.

Ce livre est un recueil de récits et contes dont le plus ancien date de 1899. Depuis le compte rendu assassin de Gide en 1900 sur *La double Maîtresse* de Régnier, la rupture est consommée entre les deux écrivains. Mais l'article de Gide

conservé dans cet exemplaire prouve qu'il cherche encore à faire amende honorable envers son ami des premières années et à ménager un confrère influent dans le cadre du lancement de *La NRF*. Son éloge n'en demeure pas moins emprunté ; Morand disait : « je n'aime pas la verdure au désert ; ça sent l'effort. » On n'échappe pas ici à un sentiment d'exercice de contrition, où l'éloge est retenu, seule la raison invitant à des compliments qui ne naissent pas d'un élan du cœur.

23. **La Nouvelle Revue française. N° 1.** Paris, 15 novembre 1908, in-8, bradel de papier grège, non rogné, couvertures et dos conservés, 88 pp. **750 €**

Rare numéro inaugural de *La NRF*, placé sous la direction d'Eugène Montfort, avec des textes de Charles-Louis Philippe, Jean Schlumberger, André Ruyters, ainsi qu'une note critique de Léon Bocquet, « Contre Mallarmé », qui déplut tellement à Gide qu'il fit paraître un second numéro 1 en février 1909 ! (sur la genèse de ce numéro et les polémiques qu'il déclencha, voir l'ouvrage d'Alban Cerisier, *Une histoire de La NRF*, p. 81-124).

Dans une lettre à Jammes du 27 janvier 1909, Gide résuma le raté de ce premier numéro, auquel il avait refusé de collaborer : « tu m'as dit un jour en riant : « il suffit que tu t'occupes d'une revue pour qu'elle meure » - ou je ne sais quoi d'approchant. Et en effet il s'est trouvé que j'ai tué, au mois avant-dernier, la Nouvelle Revue française, parce que son 1^{er} n° (qu'on t'aura sans doute envoyé) me déplaisait. Prétextant de l'indécence d'un article contre Mallarmé et du médiocre snobisme d'un article sur d'Annunzio, articles tous deux passés sans l'assentiment du comité de direction, le-dit comité s'est soulevé en masse et a débarqué Montfort. » Gide conclut en exposant que la rupture s'est déroulée en bonne intelligence, étant rappelé qu'un an avant il lui dédiaçait « bien cordialement » *Le Retour de l'Enfant prodigue* (voir n° 19).



24. **La Nouvelle Revue française. N° 1.** Paris, 1^{er} février 1909, in-8, broché, 110 pp. **250 €**

Second « premier » numéro, après celui de novembre 1908 sous la direction d'Eugène Montfort. L'équipe de Gide a pris les commandes, suite à la polémique autour de la note critique de Léon Bocquet, « Contre Mallarmé ». Textes de Jean Schlumberger, Lucien Jean, Jean Croué, Michel Arnauld et Gide avec la première partie de *La Porte étroite*, outre 3 notes sur Mallarmé, Jules Romains et Valéry Larbaud ; Bulletin d'abonnement joint.

Dans sa lettre au Faune d'Orthez du 27 janvier 1909, Gide racontait comme suit la renaissance de *La NRF* : « Comment elle s'était formée, bien que contre mon gré du reste, c'est ce qu'il serait trop long de t'expliquer. (...) Sache seulement qu'après avoir résolu de mourir, la Revue s'est reformée d'elle-même, très homogène cette fois, encouragée par un extraordinaire mouvement de sympathie, venant tout autant de l'étranger que de Paris (...) *La Nouvelle Revue française* va s'élancer dans la carrière le 1^{er} février 1909. Cette fois ce n'est point moi qui ferai mourir la Revue ; c'est plutôt elle qui... si quelques amis (me permets-tu de te compter parmi ceux-ci ?) ne m'aident très sérieusement ». Gide est bien le patron officieux de la revue nouvelle même s'il se refuse à apparaître dans l'ours. Maria Van Rysselberghe salua avec enthousiasme et perspicacité ce premier numéro lu à Rome : « J'ai pris à le lire un plaisir si abondant que je ne sais comment l'exprimer (...) Quelle belle unité il résulte de vous dans cet ensemble où chacun vraiment semble apporter un zèle et une foi qui réconfortent. Cette revue me semble un événement moral, et dans votre vie cette responsabilité consentie va vous faire le plus grand bien. Est-ce pour cela que son apparition m'agite et me réjouit comme une aventure personnelle ? » (Correspondance Gide - Maria Van Rysselberghe, p. 273).

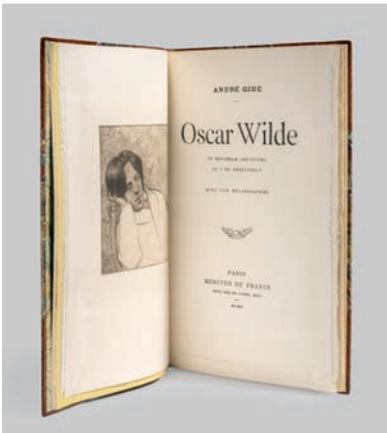
25. **La Porte étroite.** Paris, *Mercure de France*, 12 juin 1909, in-12, plein maroquin à gros grain chocolat, dos à quatre nerfs, fine bordure intérieure, doublures de maroquin à gros grain fauve avec filet doré en encadrement, gardes de soie moirée chocolat, doubles gardes de papier marbré, tranches dorées, couvertures et dos conservés (Marius Michel), 273 pp. **1 200 €**

Édition originale tirée à 300 exemplaires sur vergé d'Arches non justifiés [Naville 57], celui-ci enrichi d'un envoi autographe signé de l'auteur à l'acteur et metteur en scène Jean Croué, dans une agréable reliure janséniste de Marius Michel.

C'est avec *La Porte étroite* que Gide inaugure ses publications dans *La Nouvelle Revue française*. L'œuvre paraît en effet in extenso dans les trois premiers numéros de cette revue qu'il vient de relancer après le faux départ de novembre 1908 et la brouille avec Eugène Montfort. Circonstance heureuse pour *La NRF*, *La Porte étroite* va constituer le premier succès de librairie de Gide et faire l'objet d'une critique unanime (hormis dans le milieu protestant) à louer la grâce, l'humanité, la délicatesse de ce récit. Albert Thibaudet va jusqu'à évoquer « peut-être le plus beau roman de vie antérieure qui soit dans notre langue ».

Le titre de ce récit, choisi dans l'Évangile, est explicité dans l'exergue imprimé sur la couverture même de l'édition originale : « efforcez-vous d'entrer par la porte étroite ». Conçu comme un pendant de *L'Immoraliste*, le livre est étroitement inspiré de la vie personnelle d'André et Madeleine, et transpose certains épisodes de leur histoire dans leur cadre normand : deux cousins s'aiment d'amour tendre, amour délié par un excès mortel de puritanisme vertueux. L'austérité du thème n'entache en rien la beauté de l'œuvre. Cette quête d'une perfection éloignée des réalités terrestres, Gide en laisse la signification ambiguë ; encore une fois il s'agit pour lui de peindre, d'inquiéter sans trancher.

26. **Oscar Wilde. In Memoriam (Souvenirs). Le « De Profundis ».** Paris, *Mercure de France*, 10 février 1910, in-12, demi-maroquin à gros grain lavallière à coins, dos à nerfs, plats de papier marbré, tête dorée, non rogné, couvertures conservées, étui bordé (P.-L. Martin), 75 pp. **3 200 €**



Édition originale ornée d'un beau portrait-frontispice en héliogravure non signé [Naville 60]. Un des 12 exemplaires numérotés sur Hollande, seul tirage en grand papier, celui-ci enrichi d'un envoi autographe signé de l'auteur à Paul Morisse, collaborateur du *Mercure de France*, traducteur de Goethe, Zweig : « *Ce livre qu'il s'est offert avec tous les remerciements d'André Gide* ».

Dix ans après la mort d'Oscar Wilde le 30 novembre 1900, ce recueil rassemble deux articles parus dans *L'Ermitage*, « In Memoriam (Souvenirs) » en juin 1902 (repris dans *Prétextes*) et la critique de *De Profundis* en août 1905. Alors que Wilde était encore maudit, Gide a voulu

« apporter, comme une couronne sur une tombe délaissée, ces pages d'affection, d'admiration et de respectueuse pitié ». Il n'existait pas en France de témoignage aussi direct et intime sur l'« être prodigieux », le conteur incomparable, le grand viveur qui avouait : « J'ai mis tout mon génie dans ma vie ; je n'ai mis que mon talent dans mes œuvres. » (Notons d'ailleurs que Gide prend la formule au pied de la lettre pour relativiser curieusement l'importance littéraire de Wilde).

Dans sa présentation du *De Profundis*, Gide constate la déchéance de son ami après sa condamnation, « épais et lamentable, et me disant avec un essai de rire qui avait le son d'un sanglot : Ils ont pris mon âme ; je ne sais ce qu'ils en ont fait » (p. 62). Cet aveu d'impuissance sonne aux oreilles de Gide comme un reniement. Gide ne le dit qu'à demi-mot, mais on comprend qu'à ses yeux le devoir de Wilde était non pas de faire amende honorable, mais, comme dans un procès de rupture, de porter l'accusation contre la morale hypocrite qui l'avait poursuivi.

La chute de Wilde, de sa cause, allait motiver la rédaction de *Corydon* et de *Si le Grain ne meurt* où, de fait, Gide révélerait la part exacte prise par Wilde dans son émancipation.

27. Charles-Louis Philippe. Conférence prononcée au Salon d'automne le 5 novembre 1910. Paris, Eugène Figuière & Cie, 24 avril 1911, in-12, broché, 40pp. **300 €**

Édition originale sans grand papier annoncé de ce texte paru initialement dans *La Grande Revue* (numéro de 10 décembre 1910) [Naville 64]. Un des quelques exemplaires sur grand vergé d'Arches, celui à grandes marges et en parfait état. Ex-libris Michel Bolloré.

On joint : LARBAUD (Valery). *Charles-Louis Philippe. Conférence faite le 27 avril 1911 dans la salle des fêtes de l'Hôtel de ville de Moulins* (Cérilly, Georges Bodard, 1911, in-12, agrafé, 47 pp). Rare plaquette en édition originale tirée à tout petit nombre.

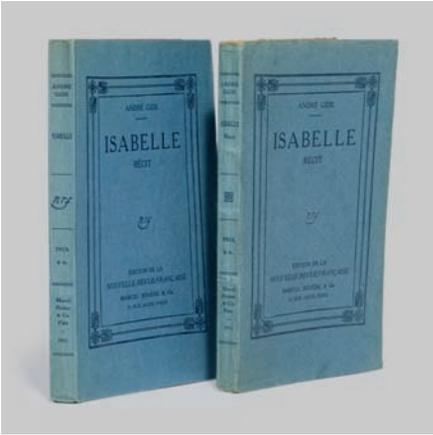
Les deux volumes sont présentés sous chemise titrée demi-maroquin noir et étui.

Sont ici rassemblés les deux hommages prononcés par Gide et Larbaud à l'occasion du premier anniversaire du décès, à l'âge de 35 ans le 21 décembre 1909, de l'auteur de *Bubu de Montparnasse*. Philippe avait lui-même associé les deux écrivains dans une amusante formule, s'exclamant lorsque Gide lui présenta l'heureux propriétaire de la source Vichy Saint-Yorre : « ça fait toujours plaisir de rencontrer quelqu'un auprès de qui Gide paraît pauvre ! » (*Journal*, tome II, p. X).

Entre le fils d'un sabotier de l'Allier et le grand bourgeois nomade se noua une amitié profonde dès 1895. Auguste Anglès dira joliment que la vertu de Philippe fut de mettre Gide « en face de la nudité de la vie ». De fait Gide aime Philippe pour son authenticité, sa gouaille, son côté « gaillard » qui n'exclut pas le sens artistique. Avec d'autres, Philippe l'initie aux questions de justice sociale de manière concrète, ce qui assurément nourrira son attraction pour le communisme. Ainsi, dans une lettre à Gide du 17 mars 1899, Philippe qualifie les états d'âme d'André Walter de « maladie d'un homme riche qui s'ennuie. Si André Walter avait été cordonnier, ses pensées se seraient mêlées au rythme de son travail... André Walter je le voyais en dehors et au-dessus de l'humanité ordinaire. Il n'en dit rien parce qu'il ne la connaît pas, et c'est à cause de cela aussi qu'il ne peut pas vivre. Un homme pour vivre a besoin de se mêler à l'humanité. » C'est précisément ce qu'offre Philippe et ce que recherche Gide.

Gide se rendit à l'enterrement de Philippe à Cérilly et dirigea le numéro d'hommage de *La NRF* (Philippe avait été l'un des initiateurs de la revue). Il se démena pour publier ses textes inédits, restant fidèle à sa famille. Sa conférence très personnelle dit son attachement à l'homme et son admiration pour une œuvre aux antipodes de son univers.

28. *Isabelle*. Paris, Éditions de La Nouvelle Revue française, 29 mai et 20 juin 1911, 2 vol. in-12, brochés, réunis sous chemise avec dos de maroquin bleu nuit et étui, 192 pp. chaque volume. **3 000 €**



Édition originale à la date du 29 mai 1911 et « nouvelle » édition originale à la date du 20 juin 1911 [Naville 67 et 68]. Chaque volume est l'un des 500 exemplaires sur vergé d'Arches au filigrane de la NRF, seul tirage, non justifié. L'exigence bibliophilique d'Henri Clarac l'a conduit à rassembler ces deux éditions.

L'ouvrage tient une place particulière dans la bibliographie d'André Gide ; il s'agit du premier de ses livres paru chez lui, aux Éditions de la Nouvelle Revue française. Il est d'ailleurs dédié à André Ruyters, écrivain belge qui participa, avec Gide et Schlumberger, à la fondation de la maison

d'édition. Mais à sa manière, Gide marque encore son indépendance en poursuivant avec ce volume sa collection bleue à filets romantiques inaugurée au Mercure de France avec *L'Immoraliste*, aux dépens de la bientôt fameuse couverture blanche aux encadrements rouge et noir.

L'histoire de la publication d'*Isabelle* est devenue une petite légende : en mai 1911, Gide séjourne neuf jours à l'imprimerie Sainte Catherine de Bruges pour corriger les épreuves de *L'Otage*, de *La Mère et l'enfant*, d'*Isabelle*, et du numéro de juin de la revue (et aussi pour récupérer les douze exemplaires anonymes de CRDN...). Quand *Isabelle* sort des presses le 29 mai, il découvre que certaines pages comptent 23 lignes au lieu de 24. L'autodafé est décidé en même temps qu'un nouveau tirage qui sera achevé d'imprimer le 20 juin ; mais Gide prend soin de conserver pour lui quelques exemplaires fautifs (peut-être une dizaine) comme celui proposé ici, que l'on peut qualifier d'exemplaire d'auteur car il comporte des annotations de sa main sur quatre pages (pp. 42-45) relevant le nombre impropre de lignes, ainsi que des traits de plume à la justification de quatorze autres pages. D'une édition à l'autre, on observe aussi que le dos portait à l'origine un motif carré renfermant une étoile qui a été substitué en juin par le sigle de la NRF.

Isabelle a d'abord porté le titre de « l'illusion pathétique ». Gide trouve son inspiration à quelques kilomètres de Cuverville, au château de Formentin tombé en ruine avec ses propriétaires suite aux turpitudes d'une nièce maléfique. L'intrigue, digne d'un roman de Simenon, prend la forme d'un récit à la première personne : le narrateur, un doctorant dont la thèse porte sur la chronologie des sermons de Bossuet, est invité dans ce château pour consulter des pièces inédites de *l'Aigle de Meaux*. Il va peu à peu percer les mystères de cette famille recluse jusqu'à tomber amoureux d'un fantôme...

On ne connaîtra pas le roman qu'eut tiré Simenon d'un tel épisode, ni les scènes que Visconti ou Kubrick auraient pu filmer autour de cette aristocratie crépusculaire. Mais on goûte ici encore l'art ironique de Gide, son emploi naturel des mots les plus rares, et la truculence du nom de ses personnages : Olympe Verdure, Casimir de Saint Auréol, lesquels n'ont rien à envier à Julius de Baraglioul et son père Juste-Agénor, Anthime Armand Dubois, etc.

29. **D'André Walter aux Caves du Vatican. Réunion de deux manuscrits autographes.** S.l.n.d. [fin 1911 ou début 1912 pour le premier, vers 1919 pour le second], in-4, bradel demi-maroquin bordeaux à petits coins, dos lisse avec tire doré en long (Honnellaître), 4 pp. sur 3 ff. in-8 et 4 ff. in-4 montées sur onglets. **3 000 €**

Exceptionnelle réunion de deux manuscrits inédits, sous forme de brouillons, dans lesquels Gide revient sur sa biographie et sa bibliographie. L'exercice est tout autant savoureux qu'instructif.

Le premier texte est une réponse non envoyée à l'essayiste allemand Paul Wiegler (1878-1949) qui lui a demandé des renseignements biographiques en vue de la rédaction d'un article (« André Gide » in *Literarische Echo*, 1912). Gide évoque sa mère « *de sang catholique normand* » et son père « *languedocien huguenot* », concluant : « *je me sens riche en antagonismes, comme eut dit Nietzsche que l'œuvre d'art seule peut maintenir* », thème gidien récurrent. Il passe rapidement sur ses études « *irrégulières et constamment interrompues pour des raisons de santé* » et signale un premier voyage en Algérie quand il avait vingt



ans : « *le pays m'a paru si beau que je n'ai plus souhaité en découvrir aucun autre* ». Il assure : « *le public n'a pas à connaître de moi d'autre histoire que celle de mes livres* ». Gide se réserve pour *Si le grain*, et s'en tient ainsi à des bribes sur sa famille. En réalité sa vraie préoccupation est de raconter l'histoire d'une œuvre dont il a rêvé dès ses 20 ans, comme le révèle son *Journal* du 14 mai 1898 : « *traduire en un cri surhumain les douleurs, les angoisses les aspirations de toute une génération ; se donner toute entier à cette belle tâche* » (*Journal*, tome I, p. 14). Il insiste sur la « *circonstance qu'il n'est pas un seul [de ses livres] que je n'ai porté très longtemps* ». Gide se décrit en ennemi de la précipitation, ayant l'ambition d'inscrire son œuvre dès l'origine dans la durée, pour la génération suivante, ce qui lui permet d'expliquer son insuccès depuis quinze ans... Évoquant *La Porte étroite* et *L'Immoraliste*, il affirme : « *Il ne faut point voir d'évolution de l'un à l'autre de mes écrits, mais parties complémentaires d'un tout qui est mon œuvre entier. J'ai eu l'honneur ces derniers temps de soulever l'irritation de certains journalistes et écrivains de parti, incapables de juger l'œuvre d'art autrement que par sa tendance. J'estime qu'il est du lot d'un honnête homme de se mettre à dos tous les partis.* » Cette formule finale n'est pas un artifice ; il s'agit bien d'une ligne de vie à laquelle Gide, esprit indépendant, demeura fidèle. L'annonce de la prochaine parution à la *N.R.F.* du *Retour de l'Enfant prodigue* permet de dater cette note de fin 1911 ou début 1912.

Dans le second manuscrit, Gide commente à la troisième personne et avec une satisfaction manifeste sa propre bibliographie jusqu'en 1919, des *Cahiers d'André Walter* à *La Symphonie pastorale*. Retrouvé dans les papiers de l'auteur après sa mort, ce document inédit provient de la coll. E. Bouchez vendue à Bruxelles le 28 octobre 1988. La présentation des *Cahiers d'André Walter* est l'occasion d'évoquer l'amitié de Louÿs et de rappeler, malgré leur rupture, qu'il fut un « *compagnon de classe et intime compagnon littéraire des premières années* ». Gide confirme que *Paludes* est « *à la fois la peinture et la satire d'un état d'esprit qui fut celui de nombreux jeunes gens* ». Des *Nourritures terrestres*, « *peut-être son livre le plus particulier* » il retient deux idées fortes : elles célèbrent sa délivrance et sont « *de part en part un hymne à la joie* ». Il s'attarde sur le *Prométhée* « *petit roman ironique* » passant tour à tour de la fiction antique à la réalité moderne. Curieusement, s'il évoque sa collaboration à *La NRF*, il élude sa qualité de fondateur et d'animateur. S'agissant de *L'Immoraliste*, il a recours à une citation flatteuse de Mirbeau pour célébrer « *ce livre admirable dont on n'a pas assez parlé* ». . . . Gide avoue enfin sa prédilection pour *Les Caves du Vatican*, portées par « *l'inquiétant personnage de Lafcadio, prototype de certains de la nouvelle génération* ». Il termine sur les *Souvenirs de la cour d'assises*, où il revendique le statut de « *simple reporteur de la réalité* », qui se fera de plus en plus présent dans les années suivantes, à mesure que sa verve créatrice décroît. Cette synthèse témoigne de la fierté de Gide, à l'âge de 50 ans, pour une œuvre qui a pris date dans l'histoire et suscite débats et polémiques.

30. Lettre autographe signée à [Paul Fort]. 4 p. in-12. S.l.n.d., « *Jeudi* » [15 février 1912]. **500 €**

Lettre au directeur de *Vers et Prose*. « *Votre excellente lettre me touche et m'embarrasse : je n'ai rien d'achevé - mais peut-être n'est-il pas nécessaire, après tout, que je confie à Vers et Prose un tout aussi bouclé que l'Enfant Prodigue ou Bethsabé ; et je risquerais de vous faire attendre ce «tout» trop longtemps.* » Il pense à deux fragments, mais « *entre les deux, lequel choisir ? Une scène d'Ajax (prose) entre Ulysse et Minerve. Une scène de Proserpine (soit une suite d'une cinquantaine d'alexandrins)* ». Il sollicite un rendez-vous pour « *causer de tout cela avec vous de vive voix... Et des livres que vous nous proposez pour la N.R.F.* ».

On joint un exemplaire broché du n°28 de *Vers et Prose* (janvier-mars 1912) contenant le second fragment proposé, embryon de la pièce *Perséphone* créée en 1934 à l'opéra de Paris.

Cette lettre a été publiée dans la Correspondance (1893-1934) d'André Gide et Paul Fort, édition établie, présentée et annotée par Akio Yoshii.

31. Bethsabé. Paris, *Bibliothèque de l'Occident*, 1912, in-folio, bradel demi-maroquin à gros grain ébène, dos lisse, plats de papier marbré, doublures et gardes de papier marbré, non rogné, couvertures et dos conservés (Noulhac), 27 pp. **250 €**

Édition originale ornée d'un décor de J.-M. Sert gravé en frontispice par J. et C. Beltrand [Naville 73]. Tirage unique à 150 exemplaires numérotés sur vergé d'Arches à la forme, celui-ci truffé d'un portrait lithographié en 1915 par Théo Van Rysselberghe (12 x 9 cm) qui sert de frontispice à la troisième édition de *L'Immoraliste* parue chez Crès en 1917 (qui selon Gide lui fait une « vilaine figure », sournoise). Ex-libris gravé André Schück.

Ce traité sur le désir et la culpabilité revêt la forme d'un très bref drame en trois actes, centré sur la figure de David, souverain omnipotent en plein désarroi qui jalouse la vie simple de son vaillant soldat Urie, son « bonheur qui tient dans le creux d'un jardin », dans le creux des murailles de David qui ne le supporte et l'envie: « J'ai soif de ce bonheur d'Urie, et qu'il soit fait de peu de choses ». Une fois Urie envoyé au combat, David possède sa femme, la belle Bethsabé... Le prophète Nathan vient hanter les nuits de David. L'intrigue se rapproche de ses précédents drames bibliques, *Le Roi Candaule* et *Saül*.



L'intérêt de Gide pour ce thème, tiré du Deuxième livre de Samuel, est ancien. Selon ses *Feuilles de route*, c'est en avril 1896 que son guide en Algérie, Ithman Ben Sala, raconta à Gide l'histoire de la femme d'Urie. « Selon la tradition arabe, c'est en poursuivant une colombe d'or de salle en salle que David, qu'il appelle Daoud, parvient enfin à cette terrasse supérieure d'où l'on pouvait voir Bethsabé. »

Les deux premières scènes ont paru à *L'Ermitage* en 1903, puis l'intégralité de la pièce dans le numéro de décembre 1908-janvier 1909 de *Vers et Prose*.

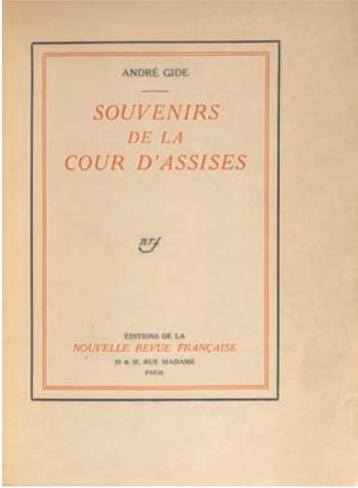
Henri Clarac ajoutait parfois à ses livres des notes, coupures de presse ou de catalogues pour expliciter un point, relever une erreur ou faire un lien. Ici encore il a noté en fin de volume cette citation de Brecht tirée de ses *Écrits sur le Théâtre* : « D'une beauté inouïe... *Bethsabé* d'André Gide, délicate peinture sur ivoire au fondement psychologique d'une profondeur bouleversante. Culture, poésie et conscience s'unissent ici en une harmonie d'une merveilleuse pureté. »

32. TAGORE (Rabindranath). *L'offrande lyrique (Gitanjali). Traduction d'André Gide (seule autorisée).* Paris, *Éditions de La Nouvelle Revue française*, 26 novembre 1913, in-12, broché, sous couverture bleue, 132 + VIpp. **200 €**

Édition originale française [Navelle p. 155]. Tirage unique à 500 exemplaires numérotés à la main sur vergé d'Arches, celui-ci bien complet du feuillet d'errata tiré sur Japon.

Gide inaugure avec le *Gitanjali* de Tagore son activité de traducteur, qui constitue une œuvre à part entière et s'étendra à Conrad, Pouchkine, Shakespeare, Whitman, Blake... Du même auteur il traduira encore en 1921 *Amal et la lettre du roi*, toujours depuis l'anglais. C'est Saint-John Perse qui lui a fait découvrir Tagore ; il lui dédie en retour sa traduction, modèle de prose poétique. Quand l'ouvrage paraît, l'écrivain hindou vient de recevoir le prix Nobel de littérature, le 13 novembre 1913, et Gide lui consacre une conférence au Vieux-Colombier le 4 décembre 1913 qui sera reprise en introduction de la première édition de *L'Offrande* en 1914. Le panthéisme mystique désencombré de mythologie de Tagore lui va droit au cœur : « ce que j'admire ici, ce qui m'emplit de larmes et de rires, c'est l'animation passionnée de cette poésie, qui fait de l'enseignement brahmanique qu'on eut pu croire si intellectuel, si abstrait - quelque chose de frémissant, de pantelant »... L'esprit des *Nourritures* est proche, qui poussait à aimer et promouvoir ce qui diffère de soi.

- 33. *Souvenirs de la Cour d'Assises.*** Paris, *Éditions de La Nouvelle Revue française*, 6 janvier 1914, petit in-4, demi-chagrin vert sapin, dos lisse orné d'un décor en long composé de filets dorés et en pointillé et d'une frise dorée à motifs floraux, plats de papier marbré, doublures et gardes de papier peigné, tête dorée, non rogné, couvertures et dos conservés, 122 pp. **600 €**



Édition originale [Naville 77]. Un des 70 exemplaires numérotés sur vergé d'Arches avec le texte intégral rétabli, seul tirage en grand papier, et parmi ceux-ci l'un des 20 hors commerce, enrichi d'un envoi autographe signé à « *Ed. Ducoté, en cordial souvenir, juin 17* ». Édouard Ducoté fut notamment directeur de *L'Ermitage*, revue littéraire mensuelle à laquelle Gide collabora et qui édita dès 1900 ses premières conférences.

Chronique judiciaire où Gide relate dix-sept affaires pour lesquelles il a été retenu comme juré auprès de la cour d'assises de Rouen du 13 au 25 mai 1912 : vol, mœurs, incendiaire, violence... Derrière la variété des cas, c'est toujours la même misère et horreur, parfois jusqu'à la nausée : ce tirage de luxe contient ainsi l'interrogatoire d'un violeur qui est censuré dans l'édition ordinaire (p. 26).

Gide se pose à la fois en homme de justice, qui prend à cœur de défendre les cas difficiles, et en romancier fêru de questions psychologiques. Face au pyromane Bernard dont le geste préfigure le fameux *acte gratuit* de Lafcadio dans *Les Caves du Vatican*, « j'eusse été curieux de savoir si cette étrange satisfaction de boute-feu et cette détente n'avaient aucune relation avec la jouissance sexuelle ; mais malgré que je sois du jury, je n'ose poser la question, craignant qu'elle ne paraisse saugrenue » (p. 40). Mais Gide est aussi et surtout celui qui, face à une décision qu'il estime injuste, va trouver l'avocat du condamné, lui présente une requête qu'il a pris le soin de rédiger à son attention, mobilise le jury et au final obtient une réduction de peine de trois ans. Il clôt son livre par une question majeure : « Monsieur Bergson demande que chacun des jurés soit tenu de motiver et d'expliquer son vote... Évidemment ; mais il ne m'est pas du tout prouvé que le juré le plus malhabile à parler soit celui qui sente et pense le plus mal. Et réciproquement, hélas ! » (p. 122). Dans les faits, la motivation des arrêts de cour d'assises ne sera imposée en France qu'un siècle plus tard, en 2012... Concernant Gide, sa réflexion sur le caractère approximatif de la justice humaine le conduira en 1930 à créer chez Gallimard la collection « Ne jugez pas ». En complément de ce livre, nous vous recommandons les entretiens de Gide avec Maurice Garçon sur son expérience de juré, d'autant plus précieux qu'il est désormais interdit à un juré de rapporter les échanges des délibérés : <https://www.youtube.com/watch?v=Dobym5WCyqw>

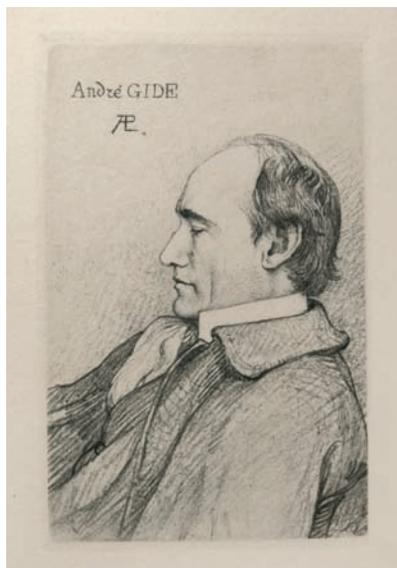
- 34. *Les Caves du Vatican. Sotie par l'auteur de Paludes.*** Paris, *Éditions de La Nouvelle Revue française*, 15 et 25 avril 1914, 2 vol. in-8, brochés, non coupés, chemise pour chaque vol. et double étui brun clair (A. Devauchelle), 282 et 291 pp., portrait-frontispice par Laurens au premier volume. **900 €**

Édition originale tirée à 550 exemplaires numérotés sur papier à chandelle d'Arches [Naville 79]. Si l'ouvrage paraît sans nom d'auteur, le profil de Gide et son patronyme s'imposent en frontispice, dans un portrait au fusain de Paul-Albert Laurens. La couverture de couleur terre ou ocre est un hommage aux beaux murs de Rome.

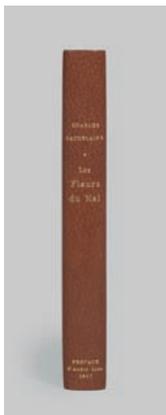
Bulletin de souscription et bulletin de commande de la NRF joints. Ex-libris Michel Bolloré et ex-libris « JD » (Jean Davray).

Gide rit (encore). A la suite de *Paludes* et à la veille de la Première Guerre, il publie une nouvelle « sotie » à l'ironie toute incarnée dans le caractère de Lafcadio dont l'acte gratuit fascinera, quelques années plus tard, les surréalistes. Le récit surprend par sa narration déstructurée, faite d'atermoiements et tribulations, qui vient titiller le classicisme ambiant et revigorer l'écriture érudite à laquelle il nous a habitués. Au-delà de la facétie, Gide démontre un talent pour la satire et un goût brillant de l'anecdote. L'œuvre fera scandale notamment dans les milieux catholiques et marquera la rupture avec Claudel.

Oui, Gide nous fait rire. La Petite Dame a d'ailleurs noté dans ses cahiers qu'il ne fallait jamais négliger la part d'amusement que prenait en toute chose son voisin de palier...



- 35. BAUDELAIRE (Charles).** *Les Fleurs du Mal. Édition décorée de portraits, d'en-têtes, de culs-de-lampe et de fleurons dessinés et gravés par J.-L. Perrichon. Introduction d'André Gide.* Paris, Éditions d'art Édouard Pelletan, 1^{er} mai 1917, in-8, bradel demi-marroquin fauve à fines bandes, dos lisse, plats de papier marbré, doublures et gardes de papier vert sapin, tête dorée, non rogné, couvertures et dos conservés (Honnelaître), XVIII + 337 pp, portrait-frontispice. **450 €**



Édition originale de la préface de Gide [Naville p. 129]. Édition imprimée en deux couleurs et illustrée de vignettes par Perrichon. Tirage limité à 750 exemplaires, celui-ci un des 30 numérotés sur Chine, parfaitement relié avec le feuillet de souscription in fine.

Pour le cinquantième anniversaire de la mort de Baudelaire, Gide rompt le silence qu'il s'est imposé pendant la guerre. Il a toujours cultivé une intime familiarité avec l'auteur des *Fleurs du mal*, auxquelles il accordera une large place dans son *Anthologie de la poésie française* en 1949.

Gide entame sa préface d'une méchante griffe envers ce cher Théophile Gautier, dédicataire du recueil. Il reproche à Baudelaire « de tendre cette coupe toute ruisselante d'émotion, de musique et de pensée, à l'artisan le plus sec, le moins musicien, le moins méditatif que notre littérature ait produit ». Ce paradoxe est ressenti par Gide comme l'expression de ce que Baudelaire vénère l'art et non la pensée. Pour Gide, si Baudelaire « sentait sa nouveauté essentielle », il manquait « irrémédiablement d'orgueil ». Il pointe la dualité de cette subtile poésie : « Issue d'intimes contradictions, l'antithèse chez Baudelaire n'est plus seulement extérieure et verbale, procédé d'art à la manière de Hugo ; mais loyale. Elle éclot spontanément dans ce cœur catholique, qui ne connaît pas une émotion dont les contours aussitôt ne s'évadent, que ne double aussitôt son contraire, comme une ombre. »

- 36. CONRAD (Joseph).** *Typhon*. Traduction d'André Gide. Paris, Éditions de La Nouvelle Revue française, 25 juin 1918, in-12, broché, sous couverture bleue, 200 pp. **400 €**

Édition originale de la traduction de Gide [Naville p. 155]. Tirage unique à 300 exemplaires numérotés sur vergé de Rives.

C'est grâce à Claudel que Gide est devenu un fervent lecteur de Conrad. Il rencontre l'ancien marin d'origine polonaise lors d'un voyage en Angleterre en 1911 et décide de faire paraître aux Éditions de la NRF plusieurs de ses livres, dont il confie les traductions à André Ruyters et Isabelle Rivière, lui-même se réservant *Typhon*. En réalité Gide réécrit une version française établie par Marie-Thérèse Müller, une amie d'Élisabeth Van Rysselberghe. Mais l'aventure est délicate, *Typhon* regorgeant d'argot maritime et de vocabulaire technique difficiles à transmettre. Dans son *Journal*, il écrit à la date du 18 janvier 1917 : « La peine et le temps que je donne à *Typhon* sont plus grands encore, mais là du moins c'est œuvre mienne, à mon gré, et que je signerai joyeusement. » Si André Ruyters (à qui est dédiée cette traduction) va reprocher à Gide de prendre trop de libertés avec l'original, ce travail s'inscrit, pour l'écrivain, dans une démarche esthétique et non littérale qui tend à rendre l'esprit du texte. Deux mois avant sa mort, Conrad remercia chaleureusement Gide pour le réconfort ultime que constituaient pour lui ses traductions en France ; et d'ajouter « et cette consolation, c'est à vous que je la dois ». Le souvenir de Conrad accompagnera encore Gide dans son séjour au Congo, son récit de voyage étant dédié à la mémoire de cet ami dont il avait alors épousé la vie aventureuse.

- 37. La Symphonie pastorale.** Paris, Gallimard, 15 décembre 1919, petit in-12, plein maroquin bleu nuit, dos à nerfs, doublures de même maroquin bleu nuit, gardes de soie moirée bleu nuit, double filet doré sur les coupes, coiffes guillochées tranches dorées sur témoins, couvertures et dos conservés, étui (P.-L. Martin), 145 pp. **3 000 €**



Édition originale de première émission [Naville 99], un des quelques exemplaires sur papier ordinaire portant la date « 1919 » sur le premier plat de la couverture blanche, au dos et sur la page de titre, mais son format est de 11 x 16,5 cm et non 13 x 19 comme l'indique Naville : d'après une note manuscrite d'André Gide figurant sur l'exemplaire Voûte (1938, n° 358), « ce premier tirage a été presque entièrement détruit moins douze exemplaires ». Exemplaire paraphé et justifié hors commerce à la main, avec le feuillet d'errata joint, dans une parfaite reliure signée portant l'ex-libris gravé aux initiales « JP ». De la bibliothèque de Hubert Goldet (2000, n°68).

La Symphonie pastorale prend la forme de deux journaux intimes tenus par un pasteur. Dans le premier, le pasteur raconte comment, dans un élan de charité, il a recueilli au sein de sa famille une jeune aveugle orpheline couverte de vermine. Il entreprend son éducation, l'emmène notamment assister à un concert de la Sixième Symphonie de Beethoven, occasion pour Gertrude d'imaginer la beauté du monde à travers la musique. Dans le second cahier, le pasteur est confronté à son propre aveuglement : son attachement s'est mué en un sentiment amoureux que sa femme avait de longue date pressenti. On l'y voit écarter jalousement son fils aîné qui veut épouser Gertrude. Une opération qui lui redonne la vue précipitera la fin du récit, qui connut un grand succès et demeure l'un des livres de Gide les plus populaires encore aujourd'hui.

Et cependant il semble que Gide ne se soit jamais vraiment reconnu dans *La Symphonie*. Lorsqu'il entreprend l'écriture de « L'Aveugle » (titre initial) en février 1918, il n'est plus question des tourments théologiques d'André Walter ni d'espoirs matrimoniaux avec sa cousine Madeleine. Il s'est émancipé dans son esprit et dans sa chair, et vit une intense passion avec Marc Allégret, avec qui il séjourne en Angleterre de juin à septembre. Il achève *La Symphonie pastorale* le 18 novembre 1918, trois jours avant d'apprendre que Madeleine, brisée par la jalousie, a détruit toutes ses lettres. C'est probablement à l'aune de ces événements que l'on doit comprendre les commentaires que Gide porte sur cette œuvre dans un « billet d'Angèle » de mars 1921. De manière déroutante vis-à-vis de ses lecteurs, il se détache de ce livre avec moins de coquetterie que de réelle douleur. « Il ne m'apparaissait point tant que je voulusse écrire ce livre mais bien que ce livre voulut être écrit par moi. (...) que ce livre était ma dernière dette envers le passé ; que je l'avais écrit pour m'exonérer ; que pour l'écrire et le mener à bien, j'avais dû terriblement me contrefaire, ou du moins rentrer dans des plis effacés (...) tandis que ce que je souhaitais maintenant, c'était ... mais je vous dirai cela une autre fois »...

Gide est au seuil d'un aveu qu'il fera au travers de deux livres qui occupent alors son esprit : *Si le grain ne meurt* et *Corydon*.

- 38. *Si le grain ne meurt*.** Paris, s.n. [Bruges, Imprimerie Sainte-Catherine], 15 mai 1920 et 24 décembre 1921, 2 vol. in-8, plein maroquin à gros grain ébène, dos à quatre nerfs, bordures intérieures de même maroquin avec filet doré en encadrement, doublures de vélin crème encadré d'un triple puis simple filet doré, gardes de papier vélin crème, double filet doré sur les coupes, coiffes guillochées, tranches dorées sur témoins, couvertures et dos conservés, étuis bordés (F. & A. Maylander), 220 et 166 pp. **9 000 €**

Édition originale hors commerce où certains noms propres diffèrent de ceux des éditions suivantes [Naville 102 et 115]. Chaque tome est tiré seulement à 13 exemplaires numérotés sur papier à chandelle d'Arches, celui-ci (n° 13) truffé de deux lettres tapuscrites signées de Roland Saucier (2 p. in-4 à l'en-tête imprimé de la Librairie Gallimard, 24 et 25 octobre 1949) adressées au bibliophile Raoul Simonson et confirmant l'existence de ce treizième exemplaire destiné à l'imprimeur [Naville précise d'ailleurs dans sa bibliographie parue en 1949 : 12 ex. (1 à 12) (plus 1 ex)].



Cultivant l'ironie jusqu'à la provocation, Gide aime à se référer aux Saintes Écritures pour donner sous leur visa des pages prônant une émancipation peu œcuménique... En l'espèce le titre, arrêté le 11 janvier 1917, est issu de l'Évangile selon saint Jean : « Si le grain tombé en terre ne meurt, il reste seul ; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruits » (XII, 24). Il faut comprendre que le puritain Gide, désormais libéré du carcan de la fausse morale, sera désormais habité par la ferveur et la sensualité. Gide parle ainsi dans *Si le grain ne meurt* de délivrer « un secret de ressuscité ». Ces souvenirs courent depuis sa naissance jusqu'à ses fiançailles avec Madeleine en 1895, quelques jours après la mort de sa mère.

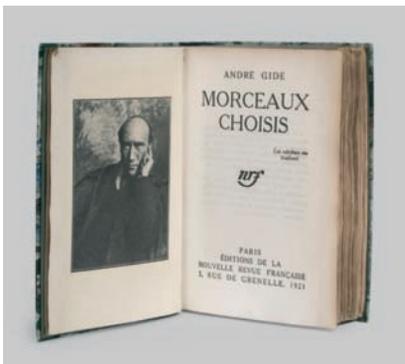
L'édition du livre est soumise à bien des atermoiements. Quelques extraits paraissent dans *La NRF* en 1920 et 1921, puis dans un manuel à l'usage des étudiants anglais en 1925 (voir n° 51) ! En dépit de la commercialisation en juin 1924 de *Corydon*, Gide retient encore la publication de ses souvenirs dans leur intégralité ; si l'édition en trois volumes est finalement imprimée en octobre 1924, ses 6.000 exemplaires restent en stock jusqu'en octobre 1926, date à laquelle seulement il consent à leur commercialisation. Pourquoi ce retard ?

Avec un souci de totale franchise, Gide, dans les pas de Rousseau, dresse un portrait sans ménagement de sa personnalité. Surtout, et comme l'a relevé Albert Thibaudet lors de la publication du livre, « on devine sans peine que la sincérité envers lui-même avec laquelle l'auteur entend mener ses mémoires s'exerce avant tout sur sa vie sexuelle ». Thibaudet fait remarquer que Freud a facilité la mise en lumière de tout ce qui jusqu'alors était caché et ajoute encore : « Gide ouvre pratiquement une nouvelle voie en la matière et il y a fort à parier qu'il sera suivi en cela par de nombreux autres et que le scandale provoqué par la crudité des confessions disparaîtra » (*The London Mercury*, 1927).

L'enjeu majeur des souvenirs n'est pas tant de narrer sa vie que d'assumer à la première personne et pour la première fois son homosexualité. Rappelons que depuis *La Porte étroite* et *La Symphonie pastorale* Gide est devenu un auteur estimé du public, qui, de plus, exerce avec *La NRF* une influence notable sur le monde des lettres. Mais Gide s'est fixé pour cap de témoigner sans masque. En faisant son « coming out », il s'expose à une violente réprobation, sans compter l'humiliation publique qu'il inflige à Madeleine.

Pour le lecteur d'aujourd'hui *Si le grain ne meurt* reste un chef-d'œuvre du genre autobiographique, où Gide se présente avec authenticité, sans les artifices déployés dans *La Porte étroite* ou les *Cahiers d'André Walter*. C'est aussi un attachant tableau de la vie littéraire et sociale à la fin du XIX^e siècle, une description minutieuse du milieu bourgeois à travers les portraits de contemporains (Gauguin, Régnier, Mallarmé, Wilde) que Gide dépeint avec un don aiguisé de la formule.

- 39. Morceaux choisis.** Paris, Gallimard, 8 novembre 1921, in-24, bradel de papier reprographié dans les tons de blancs vert et ocre, dos lisse avec pièce de titre de maroquin fauve, tête dorée, non rogné, couvertures et dos conservés (Honnelaître), 466 pp., portrait-frontispice. **450 €**



Édition en partie originale contenant plusieurs fragments d'œuvres inédites [Naville 112]. Un des 320 exemplaires numérotés sur vélin pu fil Lafuma de Voiron, seul tirage en grand papier, celui-ci enrichi d'un envoi autographe signé de l'auteur à l'ingénieur et mécène Arthur Fontaine : « ce livre que j'aurais voulu lui offrir ».

Le lecteur de ces *Morceaux choisis* est accueilli par un portrait-frontispice de Gide qui pose en penseur sévère, quasi académique. Et précisément l'on peut se demander si Gide en initiant cette synthèse de son œuvre, en assurant la diffusion de textes épuisés ou oubliés, ne

prépare pas une candidature au quai Conti... Roger Martin du Gard l'en dissuadera dans une lettre cinglante de franchise en date du 22 janvier 1922 le sommant de ne pas sombrer dans le « baquet des nigauds » : « vous êtes de la race de ceux qui n'en sont pas, Molière, Rousseau, Stendhal, Baudelaire... »

Gide est à l'époque dans la force de l'âge, s'imposant en France comme le contemporain capital, l'un des premiers acteurs de la vie culturelle au niveau européen. Ses *Morceaux choisis* sont un gage de respectabilité qu'il prévoit de faire voler en éclat avec *CRDN* et *Si le grain ne meurt*. Gide souhaite aussi composer une image complète de lui, un panorama où apparaîtrait la multiplicité de ses œuvres et talents. La citation en exergue est des plus éclairantes : « les extrêmes me touchent ». Mais laissons la parole à Jean Delay : « Il était vrai que chacun de ses livres ne représentait qu'une partie de sa personnalité. "Permettez-moi de vous dire sans grossièreté", lui disait drôlement R.M.G., "que vous êtes comme la lune. On n'en voit jamais qu'un morceau." (...) On eût dit que Gide s'était fait un système de passer d'un extrême à l'autre, en cultivant les contraires, et cette impression n'était pas sans fondement. » (Correspondance Gide - RMG, tome 1, p. 26). L'ouvrage apparaît ainsi comme une sorte de bilan avant les *Faux-Monnayeurs* et le virage social et politique de Gide dans les années 1930.

- 40. *André Gide [Pages choisies]*.** Paris, G. Crès et Cie, « Bibliothèque de l'adolescence », 12 novembre 1921, in-12, bradel de papier marbré reprographié de tonalités blanche, verte et havane, dos lisse avec pièce de titre de maroquin havane, doublures et gardes de papier vert, tête dorée, non rogné, couverture illustrée et dos conservés (Honnelaître), IV + 288 pp. **200 €**

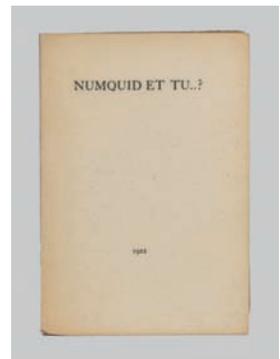
Édition en partie originale contenant plusieurs morceaux inédits en volume [Naville 114]. Couverture illustrée par Maurice de Becque, préface signée D.C. [Coronio]. Exemplaire nominatif sur vergé (tirage inconnu de Naville) imprimé spécialement pour la fille du préfacer.

Ce choix de pages pour la jeunesse paraît à la suite du volume diffusé par Gallimard. Aussi prude que le manuel destiné aux étudiants anglais (voir n° 51), il permet à Gide de se défendre contre les ultra-catholiques, ou de les provoquer, en s'adressant directement aux adolescents qu'on l'accuse de pervertir.

- 41. *Numquid et tu..?*** S.l. [Bruges], s.n. [Imprimerie Sainte-Catherine], 30 mars 1922, in-16, broché, chemise et étui de papier jaune. 71 pp. **450 €**

Édition originale tirée seulement à 70 exemplaires numérotés sur vergé hors commerce [Naville 117].

Recueil de pages du *Journal* écrites entre 1916 et 1919 et inspirées par la lecture du *Nouveau Testament*, ce livre éclaire la relation intense de Gide avec les Écritures et son interrogation spirituelle. Tandis que son camarade Henri Ghéon lui fait part de sa conversion dans une lettre du 8 janvier 1916, « je te dis seulement ceci : j'ai sauté le pas », Gide commente dans son *Journal*, imperturbable d'ironie : « On dirait d'un écolier qui vient de tâter du bordel... mais il s'agit de la table sainte. » A l'époque Gide consacre son temps à la mission du Foyer franco-belge qui accueille les réfugiés, et il renoue avec la lecture de la Bible, en particulier saint Jean. Il projette un traité mystique. Le devoir d'humanité nourrit sa réflexion. Avec *Numquid et tu..?*, il s'abandonne à sa foi première : « Seigneur, je viens à vous comme un enfant » (p. 13). Mais, contrairement à Ghéon, Copeau et beaucoup d'autres de ses proches, il résistera à la tentation de l'Église et aux campagnes de Claudel ou Mauriac, pour s'enraciner dans un athéisme qu'il veut fidèle cependant à l'idéal du Christ.



- 42. DUPOUEY (Lieutenant).** *Lettres du lieutenant de vaisseau Dupouey. Préface d'André Gide.* Paris, Gallimard, 16 août 1922, in-4 tellière, broché, non coupé, 221 pp. **100 €**

Édition originale [Naville p. 129]. Un des 108 exemplaires de tête réimposés et numérotés sur vergé Lafuma-Navarre, celui-ci imprimé pour André Suarès.

Gide rend hommage dans sa préface à l'un des fervents lecteurs des *Nourritures terrestres*. Pierre-Dominique Dupouey (1877-1915) avait éprouvé en 1903 le besoin de le rencontrer pour se libérer d'une éducation religieuse pesante. « Par une ironie qui me devient aujourd'hui douloureuse, lui qui bientôt eût pu si bien m'instruire, se proposait comme disciple. En ce temps il accueillait avec reconnaissance toute parole de délivrance ou qui lui pût apporter la promesse d'une liberté, fût-elle fallacieuse. » (p. 9). Dupouey entame une carrière d'officier de marine et rencontre en 1910 l'amour de sa vie, Mireille de La Ménardière qui le ramène à un catholicisme fervent et nationaliste. Il est tué par balle en avril 1915 alors qu'il inspectait sa tranchée ; sa mort héroïque pousse Henri Ghéon à se convertir à son tour.

Cet ouvrage était prêt à paraître dès la fin 1917, mais sa publication chez Gallimard fut longtemps différée. Il témoigne de la ferveur religieuse qui gagne l'entourage de Gide et à laquelle il résistera : « De purs rayons émanent de cette correspondance à sa femme ; tout commentaire que j'y apporterais ne pourrait que les ternir. »

- 43. Dostoïevsky (articles et causeries).** Paris, Plon-Nourrit, 1923, in-12, demi-maroquin à gros grain grenat à coins, dos à quatre nerfs, plats de papier grenat moucheté or et argent, tête dorée, non rogné, couvertures et dos conservés (Bellevallée), 309 pp. **400 €**

Édition originale [Naville 127]. Un des 20 exemplaires de tête numérotés sur Chine. Bel exemplaire à grandes marges.

Ce livre est un recueil de textes composés depuis 1908 : deux articles (« Dostoïevski d'après sa correspondance » et « *Les Frères Karamazov* »), une allocution au Vieux-Colombier à l'occasion du centenaire de Dostoïevski et enfin le texte de six conférences données, toujours au Vieux-Colombier, dans la bibliothèque des comédiens, entre le 17 février et le 25 mars 1922.

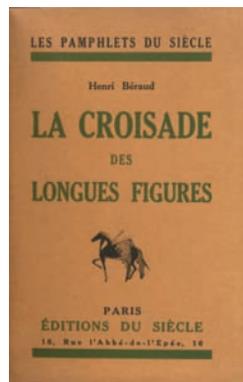
Travaillant à la retranscription de ses « causeries », Gide note dans son *Journal* le 22 avril 1922 : « tout ce que je trouve le moyen de dire à travers Dostoïevsky et à l'occasion de lui, me tient à cœur et j'y attache une grande importance. Ce sera, tout autant qu'un livre de critique, un livre de confessions, pour qui sait lire ; ou plutôt : une profession de foi. » Frank Lestringant note en effet : « Dostoïevski est surtout précieux, aux yeux de Gide, pour une raison à la fois plus générale et plus personnelle : le Russe épileptique a introduit dans la littérature une révolution psychologique et morale. Il a repoussé les bornes du possible humain. » (*André Gide l'inquisiteur*, tome II, p. 130). Dostoïevski et ses démons permettent l'éloge de la différence.

L'envoi du livre à Claudel fut l'occasion d'une brève reprise de leur dialogue interrompu depuis 1914. Claudel loue l'ouvrage comme l'un des meilleurs de Gide : « il y a quelque chose de musical dans votre talent et vous vous déplacez au milieu de cette partition difficile avec l'aisance d'un parfait virtuose. Je ne vois rien d'essentiel dans ce Russe sublime qui vous ait échappé », avant bien entendu d'entreprendre Gide sur le terrain du catholicisme... (lettre du 29 juillet 1923, *Correspondance*, p. 238).

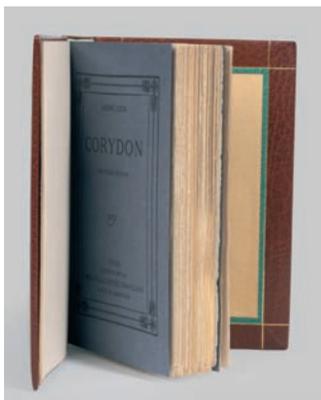
44. **BÉRAUD (Henri).** *La Croisade des longues figures.* Paris, *Éditions du Siècle*, coll. « *Les pamphlets du siècle* », 1924, in-12, bradel demi-maroquin havane à fines bandes, dos lisse, plats de papier reprographié à décor abstrait, doublures et gardes de papier gris perle, tête dorée, couvertures et dos conservés, non rogné (Honnelaître), X + 158 pp. **300 €**

Édition originale. Un des 75 exemplaires numérotés sur Hollande, seul tirage en grand papier. Parfaite reliure signée.

Sont ici rassemblés tous les éléments de la campagne de presse lancée par le polémiste Henri Béraud contre André Gide, et plus généralement contre le groupe de *La Nouvelle Revue française*, et plus radicalement contre une certaine sorte de littérature qu'il se plaisait à considérer comme pédantesque et ennuyeuse !



45. **Corydon. Nouvelle édition.** Paris, *Gallimard*, 7 janvier 1924, in-12, plein maroquin havane, dos lisse, bordure intérieure de même maroquin encadrée de quatre filets dorés et rehaussée d'un liseret de maroquin vert, doublures et gardes de soie jaune paille, tranches dorées sur témoins, couvertures bleues et dos conservés, étui bordé (A. Debrioude), 183 pp. **350 €**



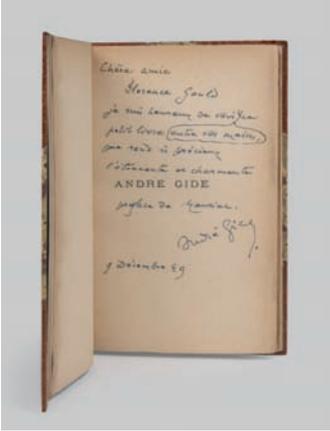
Première édition dans le commerce, en partie originale (préface inédite), après les deux éditions privées de 1911 et 1920, tirées respectivement à 12 et 21 exemplaires [Naville 138]. Un des 550 exemplaires numérotés sur Hollande Van Gelder, seul tirage avec l'achevé d'imprimer du 7 janvier 1924. Les exemplaires ordinaires sont datés du 9 janvier 1924, le volume ne sera mis en vente qu'en mai 1924.

Ce livre est composé de quatre dialogues dits socratiques où Corydon se fait le porte-parole et le défenseur de la cause homosexuelle et pédéraste. Diffusé deux ans avant le témoignage assumé de *Si le grain ne meurt*, cette apologie officielle, fut-ce au détour d'un personnage fictif, est scandaleuse dans les

années 1920. Alors qu'il atteint le succès auprès du grand public et que l'Académie lui tend les bras, Gide s'expose à la réprobation sociale et surtout à la crainte de « contrister une âme, en particulier, qui de tout temps me fut chère entre toutes », à savoir Madeleine (préface, p. 10). La question homosexuelle est bien entendu présente de manière plus ou moins explicite dans de multiples œuvres de Gide, et ce dès *Les Nourritures terrestres* (1897). Mais longtemps Gide ne s'affiche pas, suggère mais ne déclare pas. Avec *Corydon*, il lève le voile et revendique sa morale sexuelle : « je me persuadai que ce petit livre, pour subversif qu'il fût en apparence, ne combattait après tout que le mensonge, et que rien n'est plus malsain au contraire, pour l'individu et pour la société, que le mensonge accrédité » (p. 14).

Si Gide espérait un scandale, il est déçu. Dans une lettre à son amie Dorothy Bussy du 4 août 1924, il expose : « *Corydon* est en vente mais presque personne ne le sait, car on ne fait aucun service de presse, ni de librairie. » Une diffusion publique mais une diffusion encore confidentielle. La volonté dans *Corydon* de convaincre par des arguments scientifiques, historiques ou biologiques de la légitimité de l'homosexualité laisse le lecteur perplexe, comme si le seul raisonnement ne suffisait pas à résoudre ce débat.

46. *Lafcadio. Épisodes des Caves du Vatican choisi par l'auteur.* Paris, Stock, coll. « *Les Contemporains* », 1924, in-16, demi-marroquin à gros grain fauve à coins, dos à fins nerfs, plats de papier caillouté, tête dorée, non rogné, couvertures et dos conservés (H. Alix), 123 pp., portrait en frontispice gravé par Gorvel. **350 €**



Choix de pages avec une préface de François Mauriac, identique à celle de l'édition de 1922 de *La Tentative amoureuse* [Naville 148]. Exemplaire du tirage courant enrichi d'un envoi autographe signé de l'auteur daté du 9 décembre 1949 à son amie la femme de lettres américaine Florence Gould, richissime mécène qui accueille plusieurs fois Gide dans le midi : « *Je suis heureux de voir entre vos mains ce petit livre, que rend si précieux l'étonnante et charmante préface de Mauriac* ». En parfait état dans une fine reliure d'Henri Alix.

Curieux ouvrage que ce livret qui rassemble, dix ans après la parution des *Caves du Vatican*, des épisodes de la sottie de Gide se rapportant à son personnage le plus fameux, Lafcadio, lequel serait inspiré d'Arthur

Cravan. Au lendemain de la guerre, les surréalistes s'entichent de Lafcadio, au point que Breton lui consacre l'un de ses premiers poèmes. Lafcadio est ce jeune et beau héros, ténébreux bâtard, n'obéissant qu'à sa propre morale, et qui voit dans l'acte gratuit l'essence de la liberté. Le livre contient neuf extraits des *Caves*, en ce compris le crime immotivé d'Amédée Fleurissoire. « Ce n'est pas tant des événements que j'ai curiosité, que de moi-même. Tel se croit capable de tout, qui, devant que d'agir, recule... Qu'il y a loin, entre l'imagination et le fait ! ... » (p. 114)

Comme le rappelle Gide dans sa souriante dédicace, l'intérêt de ce livre tient aussi dans sa préface où Mauriac touche juste quand il écrit : « Multiple, Gide se délivre dans ses ouvrages. Ce sont, non des disciples vivants, mais des fils de son génie qu'il charge d'accomplir les gestes dangereux ou défendus. Lafcadio peut sans doute faire du mal, il peut faire du bien aussi, car tout poison guérit ou tue selon la dose, et selon le tempérament qui le reçoit. » (p. 11)

47. *Incidences.* Paris, Gallimard, 4 avril 1924, in-4, demi-marroquin brun à coins, dos à nerfs, plats de papier marbré, tête dorée, non rogné, couvertures et dos conservés (Huser), 214 pp. **300 €**

Édition originale [Naville 135]. Un des 108 exemplaires de tête réimposés sur vergé Lafuma-Navarre.

À l'instar des *Prétextes*, *Incidences* est un recueil de courts articles parus essentiellement à *La NRF*. Pendant qu'il travaille ardemment aux *Faux-Monnayeurs*, il s'agit pour Gide de toujours occuper le terrain. Le critique Paul Souday dans son feuillet du *Temps* (22 mai 1924) saluera le charme et la variété des sujets embrassés. Ces articles sont autant de digressions savoureuses, souvent personnelles où Gide dessine son portrait en creux et fait miel de tout ce qui l'entoure.

On y mesure l'étendue de la curiosité gidienne qui parle de nationalisme, ou définit le classicisme : « c'est l'art d'exprimer le plus mais en disant le moins (...) Le Romantique, par le faste qu'il porte dans l'expression, tend toujours à paraître plus ému qu'il ne l'est en réalité » (p. 40).

Gide règle aussi comme à son habitude des comptes dans ses lettres ouvertes ; ainsi à l'attention de Jammes : « je ne puis me retenir de croire qu'un peu de vérité eut intéressé davantage, mais sans doute estimais-tu qu'elle eut fait tâche »... (p. 71) ; il traite de la vie des animaux et de géographie : « le costume turc est ce que l'on peut imaginer de plus laid ; et la race le mérite » (p. 103) ; et encore de mythologie : il y développe son idée phare que les héros ne subissent pas un fatum secret mais délibérément affrontent leur destin.

- 48. *Si le grain ne meurt. Nouvelle édition.*** Paris, Gallimard, [octobre] 1924, 3 vol. in-16, demi-chagrin noir, dos à nerfs, couvertures bleues et dos conservés, 184, 212 et 180 pp. **400 €**

Première édition intégrale dans le commerce qui ne sera commercialisée qu'en octobre 1926 [Naville 172]. Un des 550 exemplaires de tête numérotés sur Hollande van Gelder (voir le n° 38 pour la présentation de l'œuvre). Exemplaire enrichi d'une lettre autographe signée d'André Gide à Gaston Gallimard, 2 ff. in-12, « *Cuvertville-en-Caux, 26 fév. 24* ». Gide transmet à son éditeur une commission de Valéry relative aux épreuves de *Variété* dont il est sans nouvelle. Il s'inquiète aussi du sort des exemplaires de *Corydon* tout juste imprimés mais dont la mise en vente a été retardée : « *Vous avez bien voulu aviser, n'est-ce pas, au sujet des ballots de Cor. ?* » Coupure de presse ayant déteint sur deux pages au premier tome. (voir n° 38)

- 49. *Caractères.*** Paris, *À l'enseigne de la Porte étroite*, s.d. [1925], in-16, broché, couverture rempliée, 45 pp. **200 €**

Édition originale [Naville 149]. Un des 20 exemplaires de tête numérotés sur Japon.

Cette plaquette pour bibliophiles éditée par la minuscule librairie de la rue Bonaparte inaugure une collection de textes inédits par des auteurs français contemporains. Dans ce truculent florilège tiré de son *Journal*, Gide aborde ses thèmes de prédilection à travers de multiples personnages qui illustrent autant de caractères. On citera pour donner le ton de l'ouvrage : « les dada, qui savent de reste combien il peut être plaisant de déplaire, ne semblent pas s'élever jusqu'à comprendre qu'il puisse être plaisant de déplaire jusqu'à eux » (p. 40) ou encore « ce ne sont pas ceux qui m'attaquent que je redoute ; mais bien ceux qui me défendront » (p. 41). Mais c'est toujours en filigrane son propre portait que Gide dessine, pour assurer sa défense et sa promotion.

- 50. STENDHAL. *Armance ou quelques scènes d'un salon de Paris en 1827.*** Texte établi et annoté par Raymond Lebègue. Préface d'André Gide. Paris, Champion, 1925, in-8, bradel demi-marocain havane à très fines bandes, dos lisse, plats de papier caillouté, doublures et gardes de papier vert, tête dorée, non rogné, couvertures et dos conservés (Honnelaître), LXVII + 335 pp., 4 fac-similés hors-texte. **350 €**

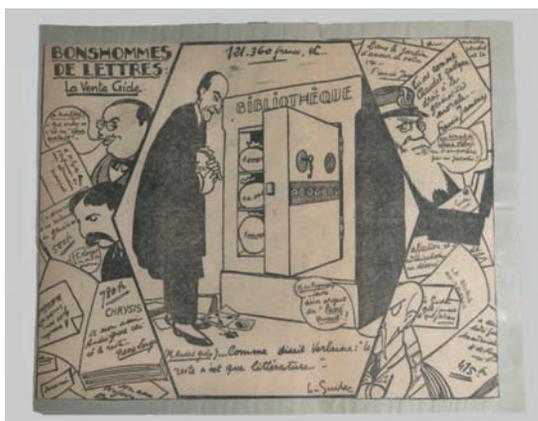
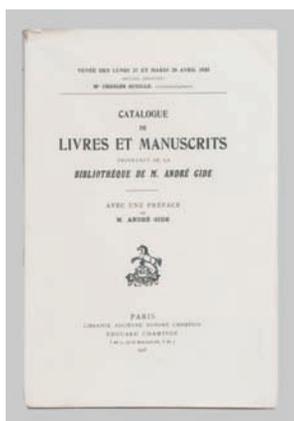
Préface de Gide en édition originale [Naville p. 130]. Un des 10 exemplaires de tête numérotés sur Chine, avec un double état des planches sur Japon impérial.

En préfaçant *Armance*, le premier roman de Stendhal, tout comme le dernier *Lamuel* (voir n° 107), Gide marque son attachement à l'auteur. C'est un lecteur heureux et admiratif de la facilité d'écriture de Stendhal, « comme d'autres à la paresse, il s'abandonne à la pensée » (p. I), et un critique subtil. Cette idylle dévoile la tourmente d'un Octave pris dans la dissociation de l'amour et du plaisir... une thématique qui ne peut que trouver résonance auprès de Gide.

51. *Si le grain ne meurt... Edited by V.F. Boyson with a Preface by the Author.* Oxford, *The Clarendon Press*, 1925, petit in-12, cartonnage toilé gris d'éditeur, 112 pp. **200 €**

Morceaux choisis pour servir de manuel de français aux élèves britanniques [Naville 163]. On y trouve un avant-propos de l'auteur, des notes en anglais, un vocabulaire, ainsi qu'un élégant portrait-frontispice et deux cartes sur les pages de garde (Calvados et Gard).

Le 24 septembre 1924 Gide écrit avec enthousiasme à son amie Dorothy Bussy : « Figurez-vous que la Oxford University Press me demande *Si le grain ne meurt* (ce qui est paru dans la NRF) pour une édition de classe !!! J'accepte avec joie, comme vous pouvez penser. » Mettre Gide entre les mains d'écoliers anglais, la chose est pour le moins cocasse... Et l'on peut imaginer le désarroi des initiateurs britanniques de cette édition lorsqu'ils découvriront, à la parution in extenso de *Si le grain ne meurt* en 1926, que ces jolis souvenirs viennent, dans la continuité de *Corydon*, soutenir la cause de l'homosexualité. Les extraits publiés concernent les jours d'enfance de Gide, à Paris, en Normandie et à Uzès. L'ouvrage s'ouvre sur une ligne de pointillés : sont en effet écartées les premières pages consacrées aux « mauvaises habitudes » du jeune André avec le fils de la concierge sous la table et sa découverte du plaisir... Une édition donc qui répond à tous les codes de la bienséance.



52. *Catalogue de livres et manuscrits provenant de la bibliothèque de M. André Gide. Avec une préface de M. André Gide.* Paris, *Édouard Champion*, avril 1925, gr. in-8, broché, couverture rempliée, 71 pp. **450 €**

Édition originale de la préface de Gide [Naville p. 130]. Un des 35 exemplaires numérotés sur Arches, seul grand papier, avec un ex dono autographe signé d'Édouard Champion. Exemplaire bien complet des deux feuillets volant comprenant la liste des prix dont quelques-uns sont reportés à la mine de plomb en marge des lots. On joint, contrecollée sur papier fort, une caricature de presse de Guilac, « Bonshommes de lettres », évoquant cette fameuse vente.

André Gide procéda à la vente des ouvrages précieux de sa bibliothèque (405 numéros) à la veille de partir pour l'Afrique noire, en ce compris 43 éditions rares ou manuscrits de ses propres œuvres (comme l'exemplaire unique sur Chine des *Cahiers* ou l'un des 12 Hollande des *Nourritures*...). Nous reproduisons sa préface : « Le goût de la propriété n'a, chez moi, jamais été bien vif. Il me paraît que la plupart de nos possessions sur cette terre sont moins faites pour augmenter notre joie, que nos regrets de devoir un jour les quitter. Au surplus, peu soigneux, j'ai

sans cesse la crainte que les objets que je détiens ainsi ne s'abîment ; qu'ils ne s'abîment davantage encore si, partant en voyage, je les abandonne longtemps. Projetant une longue absence, j'ai donc pris le parti de me séparer de livres acquis en un temps où j'étais moins sage, que je ne conservais que par faste ; d'autres enfin qui me sont demeurés chers entre tous aussi longtemps qu'ils n'éveillaient en moi que des souvenirs d'amitié. J'y ajoute les exemplaires que je m'étais réservés de mes premiers livres, dont les éditions originales sont devenues rares. A quoi bon les garder dans une armoire d'où jamais je ne les sortais ? Ils pourront amuser quelques bibliophiles, mieux capables que moi de les apprécier. »

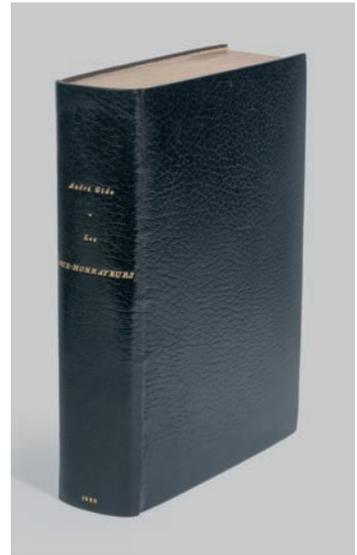
Cette vente était également l'occasion pour Gide de régler les comptes avec d'anciens amis qui, après lui avoir adressé des dédicaces enflammées, le vouaient désormais aux gémonies, tels Jammes ou Régnier. Le résultat total fut de 123 000 francs de l'époque.

- 53. *Les Faux-Monnayeurs*.** Paris, Gallimard, 28 novembre 1925, in-4 tellière, plein maroquin à gros grain noir, dos lisse, doublures de maroquin à gros grain gris anthracite, gardes de maroquin à gros grain noir, tranches dorées, couvertures et dos conservés, étui bordé (Alix), 503 pp. **3 000 €**

Édition originale [Naville 164]. Un des 121 exemplaires de tête réimposés et numérotés sur vergé Lafuma-Navarre.

Avec *Les Faux-Monnayeurs*, Gide n'est définitivement plus le jeune auteur inquiet de la mévente et soucieux de sa publicité. La rédaction du livre est achevée le 8 juin 1925 quelques semaines avant son départ pour l'Afrique Orientale Française. Il laisse à ses amis Roger Martin du Gard et Arnold Naville le soin d'en assurer la relecture finale, d'en surveiller l'impression puis la distribution. Ainsi les services de presse furent délivrés avec une carte d'André Gide portant la mention « absent de Paris ».

Au-delà de la saveur du style, fluide, élégant, précis, au service d'une réflexion toujours personnelle, Gide surprend par la hardiesse de composition d'une œuvre que pour la première fois il qualifie de roman, comme l'annonce sa dédicace imprimée : « À Roger Martin du Gard je dédie mon premier roman en témoignage d'amitié profonde. » Jusqu'alors Gide avait éludé la qualification de roman, retenant celle de récit ou de sotie comme dans *Les Caves du Vatican*. Dans une lettre fameuse du 22 juillet 1920, Martin du Gard le sermonnait sérieusement du manque d'ambition de ses œuvres : « chacun de vos livres exprime avec un art infini (qui nous fait pâlir d'envie) un petit coin de vie ; et sur ce coin localisé il ne semble guère que l'on puisse aller plus profond. Mais aucun n'exprime la vie, je ne dis pas sottement dans sa totalité (je sais bien) mais la vie dans sa richesse, dans sa magnificence, dans sa complexité. Le jour où vous écrirez l'œuvre large et panoramique que j'attends de vous (que vous m'avez parfois semblé attendre vous-même), tout ce que vous avez écrit jusque-là paraîtra une série d'études préparatoires, âprement consciencieuse, frémissante de génie mais de génie contenu. » *Les Faux-Monnayeurs* constituent la meilleure réponse possible aux admonestations de son ami et restent l'un des chefs-d'œuvre toujours vivants de la littérature française du XX^e siècle.



- 54. RIVIÈRE (Jacques).** *André Gide. Conférence prononcée pour la première fois à Genève (mars 1918), puis en Hollande (novembre 1923), et en Belgique (janvier 1924) sous la forme définitive donnée ici.* Paris, *Éditions de la Chronique des Lettres françaises*, 25 juillet 1926, plaquette in-8, brochée, 40 pp. **200 €**

Édition originale. Tirage unique à 100 exemplaires numérotés hors commerce.

Dans cette conférence, Rivière distingue deux manières dans l'œuvre de Gide. Celle des débuts, marquée par le protestantisme, « dans ce besoin de Gide de se formuler, sa propre psychologie sous la forme, mettons sous l'apparence d'une morale, dans cette habitude à laquelle il cède déjà dans ses toutes premières œuvres de généraliser et de prêcher ses sentiments » (p. 9-10). Puis la manière romanesque, celle qui éclot avec *Les Nourritures terrestres* et *L'Immoraliste*. « Ce qui rend Gide si difficile, si compliqué, c'est peut-être, plutôt que sa profondeur, son extrême pondération. C'est à force qu'il est équilibré qu'il peut surprendre. Si j'ose dire, il pousse l'équilibre un peu trop loin » (p. 33).

- 55. *Le Journal des Faux-Monnayeurs.*** Paris, *Éditions EOS*, 10 octobre 1926, petit in-4, broché, couverture rempliée, sous chemise demi-marocain à gros grain noir à bandes et étui bordé (Alix), 143 pp. **450 €**

Édition originale tirée à 562 exemplaires [Naville 175]. Un des 25 exemplaires sur Hollande teinté (second papier après 1 Japon), celui-ci portant le n° 2, imprimé spécialement pour le mathématicien Raphaël Salem et signé par l'auteur. Parfaitement conservé dans un élégant coffret d'Alix.

De retour du Congo en mai 1926, Gide peut se féliciter du succès remporté par *Les Faux-Monnayeurs*. Il décide de faire paraître, dans une édition à la typographie particulièrement soignée, ses « cahiers d'exercice et d'études » consacrés à la genèse du roman, et qui en forment un complément essentiel.

Ce journal, qui court entre le 17 juin 1919 et le 8 juin 1925, retrace « le véritable développement de la vie commune qui s'établit entre l'écrivain, l'œuvre et les personnages, la prise de possession réciproque » (*Œuvres complètes*, tome X, p. 9). On y découvre les moments de torpeur comme de joie créatrice de Gide, ses dialogues avec Bernard ou Olivier, ses hésitations, ses illuminations, ses revirements, son renoncement à un projet plus ample... Celui qui a gagné son statut de romancier donne moult recommandations sur le métier d'écrire : « La difficulté vient de ceci que, pour chaque chapitre, je dois repartir à neuf. Ne jamais profiter de l'élan acquis - telle est la règle du jeu » (3 janvier 1924). Gide aussi se livre à des confessions : « Il m'est certainement plus aisé de faire parler un personnage, que de m'exprimer en mon nom propre ; et ceci d'autant que le personnage créé diffère de moi davantage. » (15 novembre 1924). Le jeu de mise en abyme est total ; on se rappelle que l'oncle Édouard tient dans le roman de Gide un journal où précisément il élabore un livre dénommé *Les Faux-Monnayeurs*...

- 56. *Voyage au Congo.*** Paris, *Nouvelle Revue française*, 1^{er} novembre 1926 au 1^{er} avril 1927, 6 plaquettes in-8, brochées, sous couvertures blanches imprimées et dos muets, réunies sous chemise demi-marocain noir avec dos à faux nerfs et étui bordé, pagination de la NRF. **1 800 €**

Édition privée formée par la réunion de six tirés à part de *La NRF* qui n'ont été imprimés chacun qu'à seulement 2 ou 3 exemplaires sur pur fil [Naville 192]. Ensemble parfaitement conservé dans un élégant coffret portant l'ex-libris gravé sur cuir du Dr Lucien-Graux.



Gide a séjourné en Afrique équatoriale entre juillet 1925 et mai 1926, rapportant dans ses cantines les carnets d'un lettré, d'un entomologiste, mais surtout d'un homme révolté par l'exploitation de la population indigène. Le dilettante qui voyageait autrefois par pur plaisir s'est mué en enquêteur. Il va témoigner de crimes ou d'horreurs qui se perpétuent au nom de la France, notamment par les compagnies concessionnaires de caoutchouc qui réduisent à l'état d'esclavage les populations indigènes.

Le début du texte publié ici diffère beaucoup de celui paru en volume ; Gide hésite encore sur le meilleur procédé :

« revu une partie de mes notes de voyage. Si je donne sous forme continue mon journal, les parties tragiques, qu'il sied de mettre en valeur, seront noyées dans l'abondance des descriptions, etc... je ne sais quel parti prendre » (*Journal* tome II, p. 5). Au final, Gide décida de garder en l'état son journal, avec quelques aménagements à la marge, pour que son témoignage conserve la force de l'authenticité. Il choisit notamment de publier son récit du drame de Bambio : des récolteurs de caoutchouc sont forcés, sous un soleil de plomb, de tourner autour de l'usine en portant des poutres en bois très glissantes, endurant des coups de chicotes en cas de chute. Le « bal » dure toute la journée provoquant la mort d'un indigène...

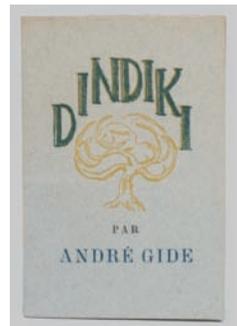
Suite à cette prépublication à *La NRF*, la Ligue des Droits de l'Homme organisa un meeting le 18 mai 1927. Gide, qui cherchait des soutiens politiques auprès d'Arthur Fontaine (directeur du Bureau international du travail) et d'Albert Thomas, obtint le support actif de Léon Blum qui publia sept articles dans *le Populaire* en juillet 1927, juste après la parution du *Voyage au Congo* en volume en juin 1927 (voir n° 60).

57. Dindiki. Liège, *La Lampe d'Aladdin*, février 1927, plaquette in-16, brochée, couverture rempliée illustrée, 32 pp. **300 €**

Édition originale illustrée de cinq vignettes gravées sur bois en trois couleurs par Desroches [Naville 187]. Tirage limité à 600 exemplaires. Un des 10 exemplaires numérotés sur Japon.

Charmante édition pour laquelle Gide a extrait de son *Voyage au Congo* et du *Retour du Tchad* les épisodes se rattachant au petit singe qu'il adopta. Le style pseudo scientifique de l'observateur se teinte très vite d'affection : « Il n'est agile que lorsqu'il grimpe. A terre ses mouvements sont gauches, comiques ; il avance d'un petit trot de plantigrade, avec le dandinement de Charly Chaplin (...) de nouveau sur mon épaule, il enlace mon cou, met son museau contre ma joue (le pouvoir d'embrasser, c'est une permission de tendresse). On s'attend à ce qu'il ronronne ; mais chaque être a sa particulière éloquence : par sa caresse Dindiki me fait connaître qu'il est heureux. »

(p. 12-13). L'ouvrage s'achève sur ces mots : « Le dernier jour, Dindiki ne marchait plus qu'avec peine, penché sur le côté. Je le sentais souffrir. Je ne le quittais pas des yeux. C'est dans mes mains qu'il est mort, sans une plainte, comme un petit enfant qui s'endort. » (p. 32) Cet « in memoriam » est empreint d'une tendresse rare chez Gide. Les deux photos représentant l'écrivain avec sa mascotte dans l'édition illustrée du *Voyage au Congo* témoignent aussi de cette parfaite complicité (p. 1 et 220 n° 69).



58. **ROUYEYRE (André).** *Le Reclus et le Retors. Gourmont et Gide. Avec seize lithographies originales et un frontispice.* Paris, Éditions G. Crès et Cie, 14 avril 1927, in-8, broché, couverture remplie, IV + 210 pp. **100 €**

Édition originale illustrée par l'auteur d'un portrait de Gide en frontispice et d'une belle suite de lithographies hors-texte sous serpentes représentant Remy de Gourmont. Tirage limité à 1160 exemplaires, celui-ci sur numéroté vélin de Rives.

Rouveyre tente de mettre en avant l'unité paradoxale de deux écrivains « adversaires » et pourtant « solidaires ». Dans les deux premiers chapitres (« Le sens moral permanent contre l'épidémie romantique » et « Gourmont, Gide, la religion, le symbolisme, Mallarmé »), il file le parallèle entre deux hommes nourris d'un même environnement faisant de l'un « un singulier diable dissolu » et de l'autre un « réfractaire rongé par son frein » (p. 36). Puis l'association quelque peu artificielle se délie pour laisser place à deux portraits séparées par la suite des lithographies. « Les écrivains impérissables de chaque époque sont, inconsciemment, les représentations de ses tourments ; tandis que les interrogateurs moraux en sont les contemplateurs et les mesureurs. Leur raison retrouve et conserve la norme. André Gide fut l'un et l'autre. » (p. 134).

59. **Faits divers.** Paris, *Nouvelle Revue française*, mars 1927-1928, 10 plaquettes in-8, brochées, sous couvertures blanches imprimées, paginations de *La NRF*. **500 €**



Édition pré-originale formée par la réunion de 10 (sur 11) tirés à part de *La NRF* qui n'ont été imprimés chacun qu'à quelques exemplaires sur pur fil [Naville 210]. Manque le neuvième fascicule.

Alors que paraissent à *La NRF* les épisodes du *Voyage au Congo*, Gide, toujours en mouvement, inaugure une chronique de « Faits divers » plutôt déconcertante dans une revue qui a été fondée pour la « défense et illustration de la langue française », en réaction à « la littérature dite de

boulevard ou de journal, sans racine ni prolongements » (voir les « Considérations » de Schlumberger dans le second n° 1 de février 1909, voir n° 24).

En outre Gide prend le parti de refuser tout art ou artifice pour s'en tenir aux faits. Ce sont des dépêches de journaux qu'il répercute, à l'état brut, dans le but de révéler l'homme. Les faits divers qu'égrène sa chronique seront repris, dans un ordre différent et à la suite de « L'Affaire Redureau », dans la collection « Ne jugez pas » sous le libellé « documents réunis par André Gide », ce qui exclut tout effort de composition.

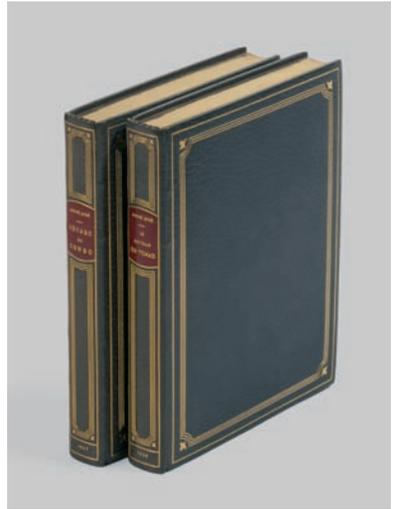
On connaît aussi la formule de Gide : « j'appelle journalisme tout ce qui aura moins de valeur demain qu'aujourd'hui ». Le paradoxe est là : comment concilier les narrations de vol, d'immolation collective, de faussaires ou de suicide d'adolescent, avec l'ambition éthérée de *La NRF* ?

Gide s'en explique: « Ce n'est pas une vaine curiosité, non plus que le désir d'amuser les lecteurs, qui m'incite à ouvrir cette chronique. Il me paraît que la psychologie (non point, si l'on veut, celle des philosophes) mais celle qui « a cours », repose sur des lieux-communs, des données mal contrôlées, et que les jugements, souvent, en sont considérablement faussés (...) Le fait divers qui m'intéresse est celui qui bascule certaines notions trop facilement acceptées, et qui nous force à réfléchir. » (p. 113-114 de l'édition collective *L'Affaire Redureau, suivie de Faits divers*).

- 60. Voyage au Congo. - Le Retour du Tchad. Carnets de route.** Paris, Gallimard, 10 juin 1927 et 24 mars 1928, 2 vol. in-4 tellière, plein maroquin à gros grain gris taupe, dos lisses ornés en long d'un jeu d'encadrements de filets dorés marqué aux angles de légers fleurons dorés, pièces de titre de maroquin rouge, bordures intérieures de même maroquin gris taupe, doublures de maroquin à gros grain rouge avec triple filet doré en encadrement, gardes de soie moirée grise, doubles gardes, filet doré sur les coupes, coiffes guillochées, tranches dorées sur témoins, couvertures et dos conservés, étuis bordés (Semet & Plumelle), 249 et 247 pp, 3 et 4 cartes. **3 000 €**

Éditions originales [Naville 193 et 218]. Un des 118 et un des 120 exemplaires de tête réimposées et numérotés sur vergé Lafuma-Navarre.

La publication de ces deux volumes marque une étape majeure dans la vie et l'œuvre de Gide. À 56 ans, ayant juste achevé les *Faux-Monnayeurs*, il entame un audacieux périple de onze mois dans les possessions équatoriales françaises, accompagné de Marc Allégret qui se charge de toute l'intendance, ainsi que de photographe et filmer leur aventure. En tête du récit, Gide dit sa quête de découverte, sa disponibilité : « Qu'est-ce que vous allez chercher là-bas ? J'attends d'être là-bas pour le savoir. » Sa démarche n'est cependant pas totalement improvisée. Précurseur de Nabokov, il se charge de chasser pour le compte du Muséum d'histoire naturelle des papillons. Par ailleurs il a proposé au gouvernement de réaliser des monographies sur les races, coutumes, conditions de travail des régions traversées... Pressent-il ce qu'il va découvrir ?



Le livre se lit d'abord comme un carnet de voyage, modèle du genre grâce à son don d'observation, ses talents d'entomologiste, l'élégance du style... Mais cette confrontation inédite entre un écrivain parisien dandy et la beauté mystérieuse de l'Afrique noire butte sur l'indignation ressentie face à l'exploitation des « indigènes » et aux sévices et humiliations couverts de fait par l'administration des colonies. Gide se fait alors enquêteur dans les pas de Pierre Sarvognan de Brazza, cet ancien commissaire du Congo, fondateur de Brazzaville, qui avait été missionné par le gouvernement français pour enquêter sur le système des concessions. Mais tandis que le rapport de 1905, qui dénonçait déjà les mêmes maux, avait été littéralement enterré, Gide fit en sorte d'assurer la plus large diffusion à son cri de révolte, obtenant grâce au relais de la presse que la Chambre des députés se saisisse enfin de la question. Ce voyage est ainsi le premier acte de littérature engagée de Gide.

61. **SOUDAY (Paul).** *André Gide*. Paris, Kra, coll. « *Les documentaires* », 7 juillet 1927, in-12, broché, couverture rempliée, 125 pp. **100 €**

Édition originale. Un des 30 exemplaires numérotés sur pur fil, à toutes marges.

Le grand critique du *Temps* fait paraître en cette année 1927 des monographies consacrées aux trois plus grands écrivains contemporains : André Gide, Marcel Proust et Paul Valéry. Dans ce recueil de chroniques, il partage ses lectures de l'œuvre d'André Gide, de ses premiers livres à *Numquid et tu..?*, et commente quelques écumes de la vie de l'écrivain (la vente de sa bibliothèque en 1925, les attaques de Massis et Béraud). Tantôt charmé (*Incidences*), titillé (*Les Caves du Vatican*) ou agacé (*Si le Grain ne meurt*), Souday a la critique vive et circonvolutive.

62. **Émile Verhaeren.** Liège, *La Lampe d'Aladdin*, octobre 1927, plaquette in-16, brochée, couverture rempliée, 27 pp. **250 €**

Édition originale tirée à 46 exemplaires numérotés et signés par l'éditeur [Naville 209]. Un des 40 exemplaires sur vélin teinté réservés aux amis des éditions de la Lampe d'Aladdin.

Conférence prononcée au théâtre Marigny le 22 décembre 1920 pour le quatrième anniversaire de la mort du poète belge, décédé dans un tragique accident sur le quai de la gare de Rouen.

« Relisant l'œuvre de Verhaeren, je cherche ce qui la caractérise. Et je la sens pénétrée de part en part, et plus qu'aucune autre sans doute, par une extraordinaire, une inlassable force de sympathie. Oui, je crois que c'est là le trait le plus marquant de cette grande figure : l'accueil - l'accueil à tout ce qui se présentait à lui (...) Il semblait que son regard forçât de même autrui à l'honnêteté, à la droiture, à la franchise. Près de lui, l'on dépouillait l'être factice ; on redevenait enfant ; on prenait honte de ses ombres ; près de lui, l'on se sentait meilleur. » (p. 23-24)

63. **André Gide.** *Études, portraits, documents, biographies*. Paris, *Éditions du Capitole*, coll. « *Les Contemporains* », 25 janvier 1928, in-4, bradel de toile marron avec papier reprographié de couleurs brune et verte contrecollé sur les plats et le dos lisse, pièce de titre de maroquin fauve, doublures de papier vert, gardes de papier marron, tête dorée, non rogné, couvertures et dos conservés (Honnelaître), 330 pp., fac simulé dépliant, portrait-frontispice par Albert Laurens, et nombreuses photographies et vignettes par Goor. **900 €**

Édition originale. Un des 200 exemplaires numérotés sur Madagascar avec un portrait inédit de l'auteur gravé sur cuivre par Foujita. Montée sur onglet in fine : une longue et belle lettre autographe signée de Gide adressée à Jean Denoël, médecin et homme de l'ombre de *La NRF* (4 p. in-8, s.l. [Alger], 16 décembre 1943) : « *Vous avez la Foi ; je n'ai pas la foi ; ou même : j'ai la non-foi, l'anti-foi ; et vous le savez bien ; mais n'importe : nous sommes de même religion et nous le sentons tous deux, en dépit de Jammes et de ce que je peux penser ou écrire qui lui paraît impie, blasphématoire ; et notre cœur s'émeut de même, a de semblables battements devant la misère de l'homme, et tolère aussi impatiemment l'injustice ; enfin : auprès de vous, j'y vais de mon meilleur. Vous me manquez beaucoup.* » Gide évoque ensuite sa famille dont il a de tristes nouvelles (le décès de son beau-frère Marcel Drouin), le premier numéro à venir de la revue *L'Arche*, qu'il dirige avec Camus et dont Jean Amrouche est le rédacteur en chef, et la demande de Charlot qui veut utiliser sa préface pour une nouvelle édition des *Fleurs du Mal*.

Ce recueil est le cinquième de la collection « Les contemporains » dirigée par Gustave Pigot. Gide succède à Maurras, Daudet, Proust et Valéry. Il s'agit pour l'éditeur de laisser la parole à ceux de ses amis ou admirateurs qui n'avaient jusque-là pas eu l'occasion de s'exprimer à son sujet. Gide se mêla bien entendu de la composition de cet ouvrage dédié à sa gloire... Parmi les vingt-et-un contributeurs, on compte des confrères (Mauriac, Maurois, Montherlant, Morand...), des intimes (Copeau, Martin du Gard, Schlumberger...), des critiques (Crémieux, Jaloux, Thibaudet...). De manière particulièrement cocasse, le volume débute par une lettre de Valéry s'excusant de n'avoir pu se joindre à ce concert d'éloges, mais insistant sur leurs différences mutuelles. Comment mieux exprimer son embarras... Et pour faire écho aux polémiques dont il est l'objet, Gide prend le soin de citer perfidement « quelques phrases de M. Henri de Régnier (qui) risquent de se perdre » où son ancien ami dénonce les « pages dégoûtantes » de *Si le grain ne meurt* et les « élucubrations absurdes » des *Caves du Vatican* et des *Faux-Monnayeurs*...

- 64. Lettres.** Paris, *Nouvelle Revue française*, [juin] 1928 à [février] 1930, 8 plaquettes in-8, brochées, sous couvertures blanches imprimées, réunies sous chemise demi-marquain ébène avec doublures de daim chamois et étui, pagination de la *NRF*. **500 €**

Réunion en édition pré-originale de huit tirés à part de *La NRF* imprimés à seulement quelques exemplaires sur pur fil [Naville 228 et 272]. Ensemble parfaitement conservé sous double emboîtement.

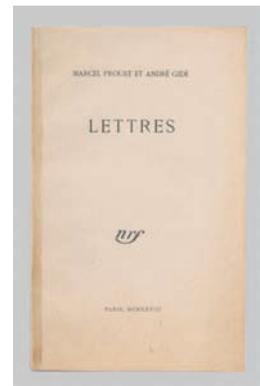
La série de « lettres » que Gide publie dans sept numéros successifs de *La NRF* témoigne de son implication permanente dans les débats du moment, avec François Mauriac, André Rouveyre, Walter Rathenau (ancien ministre allemand des Affaires étrangères), André Thérive, François Porché (auteur de *L'Amour qui n'ose pas dire son nom*), Edmund Gosse, Charles Du Bos, Henri Massis, etc.

Henri Clarac y a ajouté une huitième et dernière « lettre », également en tiré à part de *La NRF*, adressée à l'essayiste anglais Montgomery Belgium qui venait de mettre en relief l'influence de Gide, avec d'autres intellectuels européens, sur l'évolution morale de la société.

- 65. Marcel Proust et André Gide. Lettres.** Paris, *Nouvelle Revue française*, [novembre] 1928, plaquette in-8, brochée, 7 pp. **500 €**

Tiré à part de *La NRF* imprimé à quelques exemplaires sur pur fil, constituant l'édition pré-originale [Naville 227].

Il s'agit de la première publication de la fameuse lettre, pleine de contrition, que Gide adresse à Proust en janvier 1914 au sujet du refus du manuscrit de *Du côté de chez Swann* en 1912. Gide débute sans excuse ni faux fuyant : « Depuis quelques jours je ne quitte plus votre livre ; je m'en sursature, avec délices ; je m'y vautre. Hélas, pourquoi faut-il qu'il me soit si douloureux de tant l'aimer ?... Le refus de ce livre restera la plus grave erreur de la NRF - et (car j'ai cette honte d'en être beaucoup responsable) l'un des regrets, des remords les plus cuisants de ma vie. » En retour Proust absout Gide avec une rare élégance : « J'ai souvent éprouvé que certaines grandes joies ont pour condition que nous ayons d'abord été privés d'une joie de moindre qualité, que nous méritions, et sans le désir de laquelle nous n'aurions jamais pu connaître l'autre joie, la plus belle. Sans le refus, sans les refus répétés, de la NRF, je n'aurais pas reçu votre lettre. »



Si la publication de ces lettres est pour Gide l'occasion de reconnaître sans réserve la place de Proust, les nombreuses réponses de Proust, amicales et empressées, disent aussi l'admiration qu'il professe envers son aîné de deux ans. Proust a plus que pardonné à Gide, il a réclamé une amitié qui demeure rétive (le malentendu persiste entre eux, Gide reprochant à Proust ses camouflages au moment où il veut au contraire revendiquer ses mœurs). Au fond, sous couvert de louer Proust, Gide reprend ainsi l'avantage... L'humilité a vécu !

- 66. Feuillettes - Pages retrouvées - Suivant Montaigne - Dictées - Deux préfaces - Goethe - Eugène Dabit.** Paris, *Nouvelle Revue française*, [décembre] 1928 à octobre 1936, 7 plaquettes in-8, brochées, sous couvertures blanches imprimées, réunies sous double emboîtement avec dos bordé de demi-marroquin ébène et doublures de daim chamois, 8, 11, 22, 8, 4, 11 et 29 pp. **500 €**

Réunion en édition pré-originale de sept tirés à part de *La NRF* imprimés à seulement quelques exemplaires sur pur fil [Naville 226, 239, 242, 248, 277 et 315].

Ensemble parfaitement conservé de textes critiques, dont le dernier, paru en hommage à Eugène Dabit après sa mort, a échappé à Naville. Son tirage est limité à 20 exemplaires numérotés sur pur fil.

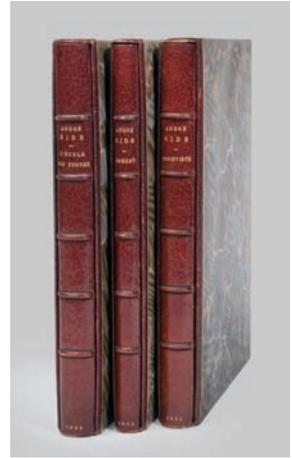
- 67. L'École des femmes. - Robert. Supplément à L'École des femmes. - Geneviève ou la confiance inachevée.** Paris, *Gallimard*, 16 avril 1929, 27 décembre 1929, octobre 1936, 3 vol. in-4 tellière, plein marroquin à gros grain acajou, dos à fins nerfs, bordure intérieure de même marroquin avec double filet doré en encadrement, doublures de soie verte encadrées de deux listels de marroquin vert qui bordent une frise dorée, gardes de soie verte, double filet doré sur les coupes, coiffes guillochées, tranches dorées, couvertures et dos conservés, étuis bordés (Huser), 171, 89 et 166 pp. **1 200 €**

Éditions originales formant une trilogie satirique sur la condition féminine [Naville 233, 263 et 337]. Chaque volume est l'un des exemplaires du tirage de tête réimposé sur vergé Lafuma-Navarre, respectivement l'un des 119, 123 et 60 exemplaires numérotés, tous les trois dans d'élégantes reliures uniformes signées.

Gide a de nouveau recours à un procédé de narration : Geneviève D. lui adresse la copie du journal intime de sa mère, Eveline, décédée en 1916 alors qu'elle donnait des soins aux contagieux, en laissant l'écrivain « libre de publier ces pages si vous pensez que leur lecture puisse n'être pas sans profit pour quelques jeunes femmes ». Ainsi, s'ouvre *L'École des femmes*, roman d'analyse dans lequel Gide aborde de manière inédite la condition féminine et son émancipation de la tutelle des maris. La naissance de sa fille Catherine le 18 avril 1923, le souci de son éducation ne sont sans doute pas étrangers à ces pages qui détonnent dans son œuvre.

Dans une première partie, Eveline, jeune fille de bonne famille et pianiste émérite, décrit son amour idolâtre pour Robert, homme bien-pensant orné de toutes les vertus, qu'elle épouse en état de grâce. Et de déclarer à son propos : « il m'a ouvert les yeux sur le rôle de la femme dans la vie des grands hommes. Je suis si ignorante que j'ai malheureusement oublié les exemples qu'il m'a donnés ; mais j'ai du moins retenu ceci : c'est que ma vie entière doit être désormais consacrée à lui permettre d'accomplir sa glorieuse destinée » (p. 16). Edmond Jaloux, dédicataire de l'œuvre, qualifie cette première partie de « véritable chef-d'œuvre d'esprit comique ».

Puis, le journal est brutalement interrompu après une désillusion provoquée par Robert, qui tombe le masque de son hypocrisie. Dans la seconde partie, intitulée « Vingt ans après », Eveline hésite à quitter un mari désormais détesté, de crainte de ne plus voir ses deux enfants. Ce saut abrupt de narration fait écho à une réflexion d'Édouard dans son journal des *Faux-Monnayeurs* : « Quel admirable sujet de roman, au bout de quinze ans, de vingt ans, de vie conjugale, la décrystallisation progressive et réciproque des conjoints. »



L'École des Femmes parut d'abord en anglais, début 1929, traduit par les soins fervents de Dorothee Bussy, dans la revue américaine *Forum*, avant d'être repris en français dans *La Revue de Paris* (mars - avril 1929), puis en volume chez Gallimard. L'accueil de la presse est mitigé : certains ont parlé de roman psychologique dans le style de Mauriac ; d'autres, comme Henri Béraud, ont moqué l'artifice de Gide consistant à diffuser un journal prétendument écrit par une femme mais où il est par trop reconnaissable : « Écrire "en femme" est malaisé. Un homme n'y parvient guère mieux qu'une femme ne parvient à viriliser son style (...) Je ne voudrais rien dire de désagréable à M. Gide, mais son style professionnel est on ne peut plus masculin » !

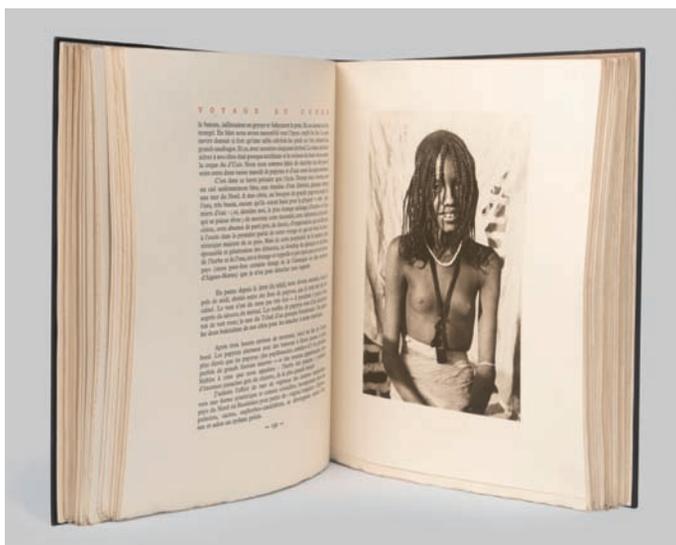
Le second volume de la trilogie, *Robert*, est dédié au critique allemand Ernst Robert Curtius, qui, après lecture du journal d'Eveline, souhaitait connaître les observations en retour de son mari. Ce court récit prend ainsi la forme d'une lettre adressée à l'auteur par Robert dans « un souci de vérité, de justice et de remise au point » tant il ne se reconnaît pas dans « l'être inconséquent, vain, sans importance » que sa femme a portraituré (p. 12 et 13). Protestant de sa bonne foi et de son humilité, Robert n'en professe pas moins de strictes convictions : « le rôle de la femme, dans la famille et dans la civilisation toute entière, est et doit être conservateur. Et c'est seulement lorsque la femme prend pleine conscience de ce rôle que la pensée de l'homme, libérée, peut se permettre d'aller de l'avant » (p. 37-38). Il va jusqu'à citer un article contemporain de la rédaction du livre, tiré de la très catholique revue *Études* du 29 juillet 1929, où Monseigneur de La Serre invoque la nécessaire « obéissance de l'esprit » sans laquelle on n'est pas un bon chrétien (p. 39). L'ironie est ici à son comble et le couple, à l'évidence, en péril... Rompant avec son habitude de longue maturation, Gide a composé ce livre quasiment au fil de la plume, en seulement huit jours. Cette facilité d'écriture pour caricaturer les dévots bien-pensants dit à quel point le sujet l'enchantait.

Geneviève, publiée d'abord à la *Revue de Paris* en juin et juillet 1936 (voir n° 87), clôt le triptyque entamé sept ans plus tôt. Le récit est sous-titré « la confidence inachevée », Gide ayant manifestement abrégé sa rédaction pour le faire paraître en même temps que son *Retour de l'U.R.S.S.* : s'il a pris ses distances avec le bolchévisme, l'écrivain veut montrer qu'il n'en reste pas moins révolutionnaire du point de vue de l'ordre moral. L'heure n'est plus à la moquerie des bien-pensants, il s'agit de porter les aspirations des femmes à travers le témoignage de Geneviève, que sa mère Eveline a élevée hors du modèle bourgeois. Mais la fille va au-delà des imaginations de la mère. Gide aborde la question de l'émancipation sociale, de l'homosexualité féminine, du choix pour une femme d'avoir un enfant sans mari. « Des trois récits, *Geneviève* fut sans doute pour Gide le plus important. Il l'a, plus que les autres, chargé de remarques et de questions (...) Tout laisse croire enfin que Gide rêvait d'une œuvre plus ample, dont il ne donne ici qu'un épisode parfait et le résumé du reste » (Marcel Arland, in *La Nouvelle Revue française*, janvier 1937).

- 68. DU BOS (Charles).** *Le Dialogue avec André Gide.* Paris, *Au Sans pareil*, 15 mai 1929, in-8, bradel de toile marron, papier reprographié marron a motifs géométriques répétitifs contrecollé sur les plats et le dos lisse, pièce de titre de maroquin marron, tête dorée, non rogné, couvertures et dos conservés (Honnelaître), 356 pp. **400 €**

Édition originale [Naville p. 167]. Exemplaire sur Annonay imprimé spécialement pour André Gide. Quelques infimes rousseurs, sinon exemplaire en belle condition agréablement relié par Claude Honnelaître.

Cet important recueil d'études sur Gide témoigne de l'évolution de la pensée de Charles Du Bos qui se convertit au catholicisme en 1927. A la série d'entretiens que l'animateur des *Décades de Pontigny* lui consacre en 1925 succède un long réquisitoire centré sur le thème de l'inversion qui dépeint un auteur en proie à la lutte entre le bien et le mal. Sans rompre définitivement leurs relations, la publication de ce livre affectera beaucoup leur amitié.



- 69. Voyage au Congo, suivi du Retour du Tchad et illustré de soixante-quatre photographies inédites de Marc Allégret.** Paris, *Gallimard*, 12 juin 1929, in-4, reliure à la bradel de toile marron, dos et plats recouverts de papier reprographié marron et vert, pièce de titre de maroquin havane au dos, doublure de papier brique, gardes de papier vert, tête dorée, non rogné, couvertures et dos conservés (Honnelaître), 304 pp. **1 800 €**

Édition de luxe [Naville 247] imprimée par Aulard et illustrée de 68 planches hors-texte, dont 64 photographies en héliogravure par Marc Allégret et 4 cartes. Un des 1571 exemplaires numérotés sur vélin d'Arches, seul tirage avec 28 exemplaires sur Japon impérial. Exemplaire enrichi d'un fragment du manuscrit autographe original (un feuillet in-8 sur papier bleu).

Il ne s'agit plus ici d'évoquer la dimension politique du récit de voyage de Gide mais de savourer le magnifique volume qu'il a composé avec Marc Allégret. Toujours soucieux de la qualité plastique de ses livres, Gide a choisi un format *in quarto* qui met en valeur les superbes photographies en noir et blanc de son compagnon de voyage.

La page de titre, dotée d'une élégante typographie en rouge et noir, est ornée d'une photo d'une indigène, assise nue et méditant, qui fait songer à Rodin ou à Volti. Les images de Marc se concentrent sur les hommes et les femmes rencontrés, avec une évidente empathie. Elles apportent un indispensable complément au récit gidien, tant il est vrai que les mots sont parfois insuffisants pour rendre compte du sourire rayonnant d'une jeune fille métisse (p. 132), de la nonchalance de ce couple de jeunes femmes (p. 122), de l'autorité du sultan de Binder (p. 228) ou encore de la puissance des bœufs des îles du lac Tchad (p. 144)... Le livre devient le témoignage d'un éden où le blanc colonisateur doit naturellement abandonner ses préventions et ses préjugés de supériorité. Il trouve un ultime supplément dans le film de deux heures réalisé par Marc Allégret qui vient d'être restauré. A son propos, Gide écrivait dans la revue *Comœdia* du 25 février 1927 : « Ce que nous avons cherché à montrer dans ce film ? Cela se résume en un mot : la Beauté. Au lieu de nous complaire à photographier des êtres déformés ou étranges, des anomalies ou des laideurs, au lieu de surprendre le spectateur par des voies inattendues, nous voudrions l'émouvoir par la beauté de ces races qui est grande. Et nous nous sommes effacés du lieu autant que nous pouvions. » Ainsi en est-il de ce volume, qui est un hymne heureux à la majesté de l'Afrique noire.

- 70. *Essai sur Montaigne. Ornaments de René Ben Sussan.*** Paris, Jacques Schiffrin - Éditions de la Pléiade, 18 juin 1929, in-8, broché, couverture rempliée, 142 pp. **300 €**

Édition originale [Naville 243]. Un des 30 exemplaires hors commerce, celui-ci sur Japon et imprimé spécialement pour Yvonne et Raphy Schwob. En bonne condition.

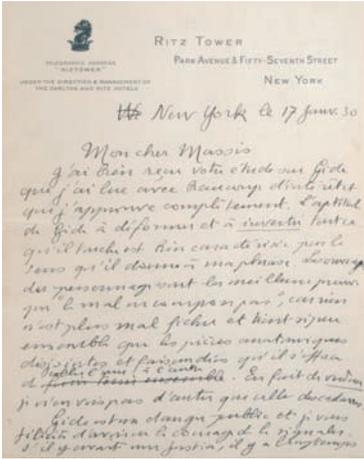
Gide a fréquenté assidûment Montaigne et lui a consacré trois études : cet « Essai sur Montaigne », paru initialement dans la revue *Commerce* (hiver 1928), « Suivant Montaigne » qui paraît à *La NRF* en juin 1929, et enfin une préface aux *Pages immortelles de Montaigne* (1939). Dans cette élégante édition, Gide célèbre avec enthousiasme cet homme pour qui « l'estre véritable est le commencement d'une grande vertu » et qui s'est peint au naturel, sans masque, pour mieux révéler l'humaine condition. Gide trouve en lui inspiration et autorisation, un modèle audacieux au style incomparable.

- 71. *Un esprit non prévenu.*** Paris, Kra, coll. « *Vingtième siècle* », 8 septembre 1929, in-12, demi-maroquin grège à fines bandes, dos lisse, plats de papier reprographié à décor abstrait, doublures et gardes de papier vert, tête dorée, non rogné, couvertures et dos conservés (Honnelaître), 100 pp. **300 €**

Édition originale [Naville 249]. Un des 100 exemplaires de tête numérotés sur vergé d'Arches.

Le titre est explicité dès les premières lignes : « un esprit non prévenu (ou qui sut se déprendre de ses préventions), il n'est sans doute rien de plus rare ; et c'est à la non-prévention que j'attache le plus de prix. Ce que l'on cherche le plus souvent dans la vie, c'est de quoi s'entêter, non s'instruire. » Leçon magnifique qui ne fut pas seulement une formule littéraire. Gide n'a cessé de rechercher la différence, le renouvellement, et de promouvoir le talent des autres. Il aimait la savoureuse formule de la marquise de Sévigné : « je suis bien loin d'abonder dans mon sens ». La pensée de Gide est toujours en liberté et en mouvement dans ce bref recueil de réflexions sur la morale, la vie spirituelle et l'art, où il convoque autant les écrivains qui l'ont inspiré que ses détracteurs : « On me reproche d'avoir de l'influence. Qu'y puis-je ? Je n'ai jamais cherché que d'encourager chacun dans sa voie. » Ce qui fait dire à André Thérive, dans son feuilletton du *Temps* du 15 novembre 1929 : « Le salut, pour M. André Gide, réside dans l'exaltation même d'un moi original. »

72. **CLAUDEL (Paul).** *Lettre autographe signée adressée à Henri Massis.* 4 pages in-8 montées sur onglet, à l'en-tête imprimé du « Ritz Tower » (New York), 17 janvier 1930, dans une reliure de maroquin bordeaux, dos lisse, plats de soie moirée bordeaux, doublures et gardes de papier bordeaux, étui bordé (Devauchelle). **900 €**



Importante lettre dans laquelle Claudel, qui a reçu l'étude de Massis sur Gide, signe une violente dénonciation de l'écrivain et de ses mœurs. « *L'aptitude de Gide à déformer et à invertir tout ce qu'il touche est bien caractérisée par le sens qu'il donne à une phrase (...) rien n'est plus mal fichu et tient si peu ensemble que les pièces disjointes et faisandées qu'il s'efforce de coller l'une à l'autre (...) Gide est un danger public et je vous félicite d'avoir eu le courage de le signaler. S'il y avait une justice, il y a longtemps qu'il devrait être au bagne (...) J'ai été sur le point moi-même à plusieurs reprises de prendre la plume pour dire ce que je pense de cet ignoble individu, le type accompli à la fois du tartuffe et de l'exhibitionniste (...)* Ce qui m'a toujours frappé chez Gide, c'est

le caractère inhumain, sans âme, de ce qu'il écrit, et qu'on retrouve chez tous les invertis et démoniaques : Voltaire par exemple et Choderlos de Laclos (...) A ces démoniaques j'ajouterais volontiers pour ma part un autre nom, celui de Goethe »... Et de conclure cette diatribe par une dernière gémone : « *Vous qui êtes si clairvoyant pour Gide, comment pouvez-vous être aussi aveugle sur un empoisonneur encore pire, je parle de Charles Maurras, ce fanatique obtus rabâchant sans fin les mêmes inepties dans un patois de marchand de marrons !* »

Les échanges entre Gide et Claudel furent tumultueux, entre admiration, collaboration au temps de la naissante NRF et tentative de conversion pour Claudel. Ces relations se figèrent lorsqu'en 1914 Claudel interpella Gide sur la portée et le sens de certains passages des *Caves du Vatican* qui résonnaient comme un aveu de sa participation à des « mœurs affreuses »... Leur dialogue se poursuit cahin-caha tant que Claudel crut qu'il pourrait sauver l'âme de son ami. Constatant son échec, il voua définitivement aux enfers le démoniaque Gide. Illustration de la rage passionnée de Claudel, cette superbe lettre est parue en janvier 1961 dans le numéro spécial consacré à Henri Massis par la revue catholique et traditionaliste *Itinéraires*.

73. **La Séquestrée de Poitiers. Documents réunis par André Gide.** Paris, Gallimard, coll. « *Ne jugez pas* », 15 avril 1930, in-12, broché, 157 pp., 4 planches hors-texte. **150 €**

Édition originale [Navelle 280]. Un des 330 exemplaires de tête numérotés sur vergé de Montval. Ex-libris Michel Bolloré. Quelques rares rousseurs.

Deuxième (et dernier) volume de la collection « *Ne jugez pas* » achevé d'imprimer quinze jours avant le premier. Gide, qui a toujours été passionné par les faits divers, y rassemble toutes les informations objectives possibles sur une procédure criminelle pour éclairer la personnalité humaine : en 1901, à la suite de dénonciations anonymes, la police force la porte d'une maison bourgeoise de Poitiers et découvre dans une chambre à l'air vicié et aux volets cadénassés, sur un grabat couvert d'immondices, d'insectes et de déjections, la fille de la propriétaire, nue et crasseuse, qui était enfermée depuis 25 ans !



Gide a placé en exergue une citation de Pascal qui prend ici un tour ironique et glaçant : « j'ai découvert que tout le malheur des hommes vient d'une seule chose, qui est de ne savoir pas demeurer en repos, dans une chambre. » Il relate le procès qui s'ensuivit. Derrière l'évidence de l'horreur, exploitée par les journaux à sensation, la situation se révèle plus ambiguë. La mère honteuse gérait comme elle pouvait sa fille démente. Elle décède au cours de l'instruction. Quant au frère, honorable sous-préfet et docteur en droit, qui visitait régulièrement sa sœur, il est finalement relaxé. Oui, il faut être vigilant avant de juger, ou de moquer, ce qui valait aussi pour Gide qui prenait un malin plaisir à mettre au pilori une famille de notables proche de la sienne.

En tête de l'ouvrage figure un portrait photographique de Blanche Monnier surprise dans sa chambre de misère. Son visage ressemble étonnement à celui de Gide, qui semble faire un pied de nez au lecteur : « Familles je vous hais ! Foyers clos, portes refermées, possessions jalouses du bonheur » (*Les Nourritures Terrestres*).

74. *L'Affaire Redureau, suivie de Faits divers. Documents réunis par André Gide.* Paris, Gallimard, coll. « *Ne jugez pas* », 30 avril 1930, in-12, broché, 222 pp. **150 €**

Édition originale [Naville 287]. Un des 330 exemplaires de tête numérotés sur vergé de Montval.

Volume inaugural de cette collection au nom évangélique dont Gide définit le but en préface : rassembler le plus de renseignements sur des affaires criminelles, en occultant toute préoccupation littéraire ou émotionnelle, pour se concentrer sur les faits et enquêter sur les régions inexplorées de l'âme humaine. C'est finalement le seul titre paru, avec *La Séquestrée de Poitiers* imprimée quelques jours plus tôt.

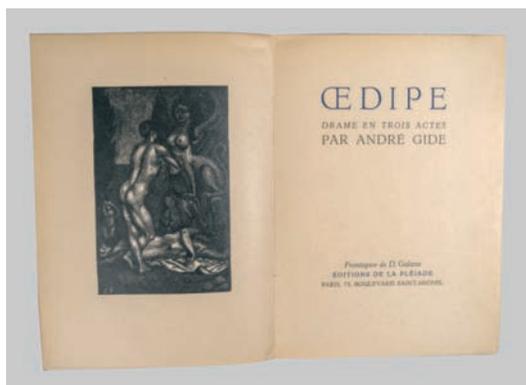
À la même époque, en 1928, Gaston Gallimard avait fondé la revue hebdomadaire *Déetective*, consacrée aussi aux faits divers, mais dans une veine totalement différente, privilégiant le sensationnel, le sordide, le suspens, à grandes renforts de publicités. Les buts et moyens de Gide sont à l'opposé : il s'agit pour lui de rendre ses lettres de noblesse à l'étude des faits divers, en les présentant objectivement, non pour émouvoir ou choquer, mais pour exposer sans passion la complexité de la nature humaine, ce que l'on cache, pour rechercher l'« homme nu » selon l'expression à venir de Simenon. L'affaire Redureau est un exemple parfait d'une histoire criminelle hors norme. A l'époque, elle inspira cette une du journal *La Presse* : « Un bandit de quinze ans égorge une famille. Sept morts : effroyables révélations. L'enquête ». L'affaire est aussi terrifiante qu'incompréhensible : le 30 septembre 1913, un valet de ferme de 15 ans, sans antécédent judiciaire ni de violence, a tué sauvagement, avec une serpe, aux environs de Nantes, sept des membres de la famille Mabit chez qui il travaillait, dont des enfants et une jeune femme enceinte, parce qu'il aurait mal supporté une réflexion de son patron. Au-delà de l'horreur des crimes, ce qui troubla fut l'impassibilité, l'indifférence de Marcel qui reconnut spontanément les faits sans exprimer le moindre remords. Condamné à 20 ans d'emprisonnement en colonie correctionnelle, Marcel mourut de la tuberculose à 18 ans. La seconde partie du volume est consacrée à des faits divers, tantôt dramatiques, tel le suicide d'un collégien en plein cours (épisode repris dans *Les Faux-Monnayeurs*), tantôt burlesques, comme le cas de ce couple d'aveugles dont le mari demande le divorce après plusieurs années de bonheur quand il découvre que sa femme est plus âgée qu'elle ne l'a dit et moins belle...

75. **NAVILLE (Arnold)**. *Notes bibliographiques sur l'œuvre d'André Gide*. Paris, s.n. [Claude Naville], 30 novembre 1930, in-4, broché, couverture rempliée, 86 pp. **50 €**

Édition originale tirée à 210 exemplaires numérotés sur papier de chiffe d'Auvergne justifié et signés par Naville. Exemplaire nominatif de Louis Martin-Chauffier enrichi d'un envoi autographe signé de l'auteur daté du 31 décembre 1930, « *en pensant aux tâches futures espérées* ». De fait Martin-Chauffier éditera les Œuvres complètes de Gide à partir de 1933.

Première mouture de la bibliographie de référence qui paraîtra en 1949 (voir n° 123), par le banquier genevois et collectionneur Arnold Naville (1879-1952), grand admirateur et ami de Gide.

76. **Œdipe. Drame en trois actes**. Paris, *Éditions de la Pléiade*, 30 mars 1931, in-8, broché, couverture rempliée, 125 pp. **400 €**



Édition originale ornée d'un frontispice gravé par Galanis [Naville 301]. Un des 19 exemplaires numérotés sur Japon impérial et signés par l'auteur (et parmi ceux-ci l'un des 4 hors commerce). Complet du prospectus des œuvres de Gide publiées à la Pléiade.

Gide multiplie les anachronismes et les trivialités dans cette interprétation nouvelle du drame de Sophocle. Œdipe renonce aux privilèges de son statut de roi pour se dépouiller

volontairement. La pièce fut créée au Théâtre de l'Avenue en 1932 par Georges Pitoëff et sera reprise en 1949 avec succès par Jean Vilar en Avignon. A Pitoëff Gide écrivait : « Le bouffon s'y mêle étroitement au tragique. J'espère émouvoir, mais serais bien déçu si tout de même l'on n'y rit. » (Jean Claude, *André Gide et le théâtre*, p. 232)

77. **Jacques Rivière 1886-1925**. Paris, *Éditions de la Belle Page*, coll. « *Le livre neuf* », 1931, plaquette in-12, brochée, couverture rempliée, 24 pp. **150 €**

Édition originale tirée seulement à 330 exemplaires [Naville 308]. Un des 24 exemplaires de tête numérotés sur Japon impérial.

Le directeur de *La Nouvelle Revue française* meurt à l'âge de 38 ans d'une fièvre typhoïde. Dans cet hommage, d'abord paru dans *La NRF* d'avril 1925, Gide élude les fonctions de Jacques Rivière pour décrire sa personnalité d'homme intègre, passionné, désireux de comprendre. « L'histoire de nos relations est celle même de nos débats. (...) Car nous étions à la fois résolus et résignés à rester, de toute la force de notre amitié, des adversaires » (p. 12-13).

Gide conclue en évoquant leur différence de génération « je le sentais si proche qu'aussitôt j'oubliais mon âge, si fraternel que je n'étais presque plus son aîné. À mes côtés, désormais, je souffrirai toujours d'un manque, et quelque chose en moi se glace, que sa ferveur indispensable réchauffait » (p. 23-24).

78. **JAMMES (Francis).** *L'Antigyde ou Elie de Nacre*. Paris, *Mercur de France*, 18 mai 1932, in-12, broché, non rogné, jaquette, 238 pp. **100 €**

Édition originale. Un des 22 exemplaires de tête numérotés sur Hollande van Gelder.

On trouve dans ce roman satirique un portrait caricatural de Gide sous les traits d'Elie de Nacre, marié à une certaine Gisèle, femme charmante dont il prise l'intelligence. En quête d'un éditeur, Jammes sollicitera son inspirateur : « c'est, me dit-il, un *toi* romancé qui joue des tours désopilants un peu à tout le monde » ; et Gide d'autoriser volontiers cette démarche « car il ne sera pas dit que j'empêche un enfant de batifoler » (*Journal*, Gallimard, 1939, p. 1098-1099).

79. **SCHWOB (René).** *Le Vrai Drame d'André Gide*. Paris, *Grasset*, 7 novembre 1932, in-12, couverture illustrée d'un portrait photographique de Gide, 336 pp. **50 €**

Édition originale. Un des 21 exemplaires numérotés sur vélin pur fil Lafuma, seul tirage en grand papier.

Blessé de la Grande Guerre et converti animé par la volonté de croire, René Schwob s'engage avec sincérité dans l'analyse d'une figure complexe bien éloignée de son propre parcours : « qu'on l'accuse d'être retors, vicieux, maniaque, ou diabolique, nulle de ces critiques (...) ne m'empêche de goûter à la relecture des œuvres de Gide un plaisir qui ne tient pas à la seule perfection de leur forme » (p. 11). Schwob entend montrer que l'auteur de *L'Immoraliste* éprouve la nostalgie du Christ et que le fond du drame réside en une timidité tragique qui explique sa dépravation sexuelle et son narcissisme. Cela inspira à Gide ce commentaire dans son *Journal* : « Le livre de René Schwob sur moi pourrait porter en épigraphe cette phrase que je lis ce soir dans Bossuet : "il est impossible qu'il enseigne bien puisqu'il n'enseigne pas dans l'Eglise" (...) J'ai dit à René Schwob qu'il me rappelait les médecins de *Monsieur de Pourceaugnac*. Il ne peut m'admettre bien portant et je lui dois d'être malade. Il prend pour noirceur tout ce qui n'est pas imbibé de certains rayons » (*Journal*, 29 décembre 1932).

80. **Bibliothèque littéraire Jacques Doucet. Première exposition du 21 juin au 15 juillet. Lettre-préface d'André Gide et de Paul Valéry.** Paris, *Bibliothèque Sainte-Genève*, 15 juin 1933, plaquette in-8, broché, 31 pp., 4 fac-similés. **50 €**

Édition originale de la lettre-préface de Gide reproduite en fac simulé [Naville p. 131]. Catalogue d'exposition présentant 204 manuscrits et documents réunis notamment autour de Stendhal, Baudelaire, Gide et Valéry. Sont joints le bulletin d'adhésion à la Société des Amis de la bibliothèque littéraire Jacques Doucet et un feuillet d'annonce pour un festival de musique moderne organisé par la Société.

Jacques Doucet considérait André Gide comme l'un des piliers du quatuor d'écrivains sur lequel il souhaitait édifier sa bibliothèque littéraire. Dès sa création, la Bibliothèque conservait donc déjà d'importants manuscrits autographes de l'écrivain achetés par Jacques Doucet dont celui de *L'Immoraliste* relié par Pierre Legrain avec une lettre de présentation manuscrite rédigée par l'auteur à la demande de Doucet. Étaient également présents les manuscrits de *Saül*, *L'Enfant prodigue*, *La Symphonie pastorale*, les épreuves corrigées des *Cahiers d'André Walter*, puis plus tard des correspondances, auxquelles Gide attachait une importance particulière (lettres de Paul Claudel, Maurice Denis, Francis Jammes, Paul Valéry), déposées par lui dans le fond. Cet ensemble a été complété par un don d'André Gide en 1945, puis de sa secrétaire Yvonne Davet en 1950 et enfin de sa fille Catherine en 1955.

81. *Œuvres complètes. Édition augmentée de textes inédits établie par L. Martin-Chauffier.* Paris, *Gallimard*, 1933-1939, 15 vol. in-8, brochés, couvertures décorées d'un burin en couleurs par Galanis, 15 portraits-frontispice. **300 €**

Première édition collective, en partie originale [Naville p. 125-128]. Un des 3000 exemplaires numérotés sur chiffon de Bruges filigranés à la gerbe. On joint le volume d'index publié en 1954 par Justin O'Brien (plaquette in-8, brochée, 48 pp.).

L'idée de cette publication revient à Malraux. La tâche en fut confiée à Louis Martin-Chauffier (1894-1980), romancier et essayiste familier des entretiens de Pontigny. Comme l'expose l'introduction, cette édition a pour unique ambition de présenter dans leur ordre chronologique les œuvres de Gide de manière exhaustive mais sans appareil critique, hormis une courte notice documentaire dans chaque volume, ainsi qu'un portrait photographique de l'auteur qui marque le passage des ans. Il s'agit de mettre en lumière la diversité d'une œuvre qui s'inscrit dans le temps et s'impose par son importance à une époque où Gide doute de sa force créatrice. C'est l'occasion de diffuser des textes rares ou parus uniquement en revue, ou encore des inédits.

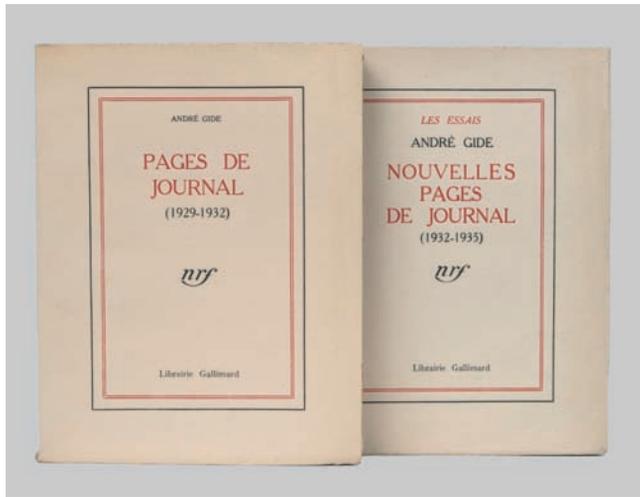
Le dernier tome correspond aux publications des années 1928 à 1932, rejoignant ainsi la date à laquelle la série fut commencée. La boucle est bouclée, et l'éditeur se conforme au nombre de volumes annoncé pour ne pas imposer aux souscripteurs une charge supplémentaire. Le tirage, significatif pour un projet d'une telle ampleur (plus de 3200 exemplaires), mesure la notoriété de Gide. La Pléiade prendra la suite de tels travaux éditoriaux. Mais le lecteur peut savourer ici un texte brut, élégamment mis en page par l'imprimerie Sainte Catherine, et doté d'une courte présentation essentielle.

82. *Perséphone.* Paris, *Gallimard*, avril 1934, in-16 carré, broché, couverture illustrée d'une vignette, 53 pp. **200 €**

Édition originale [Naville 320]. Exemplaire du service de presse numéroté sur alfa et enrichi d'un envoi autographe signé de l'auteur à François Le Grix.

Le projet de *Perséphone* est très ancien puisque Gide l'évoque dès 1892 dans la lettre inédite qui figure en tête de notre édition du *Voyage d'Urien* (voir n° 4). Moultes fois repris puis abandonné, le texte est d'abord paru à *La NRF* en mai 1934 sous la mention « mélodrame ». La première de la pièce eut lieu le 30 avril 1934 à l'Opéra de Paris ; elle fut l'occasion d'une collaboration musicale de Stravinsky. Dans la mythologie, la belle Perséphone, fille de Déméter, est enlevée par Hadès qui veut en faire sa femme. Pour éviter tout conflit, Zeus trouve ce compromis : Perséphone sera six mois de l'année aux enfers et les six mois suivants s'en retournera sur terre faire la joie de sa mère, symbolisant le printemps et l'été.

Fidèle à sa manière, Gide détourne le mythe : l'héroïne ne subit pas une situation mais provoque son destin. Dans son récit c'est Perséphone qui, malgré les alertes du chœur, décide d'aller aux enfers : « Comment pourrais-je avec vous, désormais, / Rire et chanter, insouciant, / A présent que j'ai vu, à présent que je sais / Qu'un peuple insatisfait souffre et vit dans l'attente. / Ô peuple douloureux des ombres, tu m'attires. / Vers toi, j'irai... » (p. 21). Le texte gidien se teinte ainsi d'inspiration communiste. Lors de la préparation de la pièce, des divergences apparurent entre Gide et le groupe constitué de Copeau - en charge de la mise en scène - Ida Rubinstein et Stravinsky, qui mettaient en avant une allégorie chrétienne. Symboliquement, Gide bouda les représentations. Présent à Paris lors la troisième et dernière, il préféra assister à un meeting en faveur d'un militant communiste allemand ! Si l'accueil fut mitigé, la pièce a depuis donné lieu à de multiples reprises ou adaptations.



83. *Pages de journal (1929-1932). - Nouvelles pages de journal (1932-1935).* Paris, Gallimard, 31 mai 1934 et 20 juin 1936, 2 vol. in-4 tellière, brochés, 217 et 240 pp. **300 €**

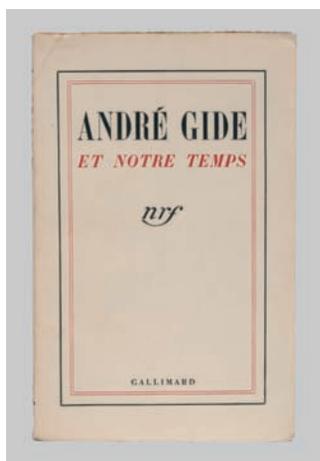
Éditions originales [Naville 322 et 333]. Chaque volume appartient au tirage de tête réimposé et numéroté sur vergé Lafuma-Navarre, limité à 49 exemplaires pour le premier, à 50 pour le second.

Les exemplaires ordinaires de ces extraits de journal intime paraissent dans la collection « Les essais » de Gallimard, ce qui illustre bien le virage politique et social de la pensée de Gide. Il est loin le temps où Mallarmé, recevant le *Voyage d'Urien*, s'inquiétait que son auteur ait pu réellement entreprendre une telle odyssée. Désormais Gide a le souci de son époque, et se fait l'apôtre du communisme en marche dont il espère une société plus juste : « Je voudrais crier très haut ma sympathie pour l'U.R.S.S. ; et que mon cri soit entendu ; ait de l'importance. Je voudrais vivre assez pour voir la réussite de cet énorme effort ; (...) voir ce que peut donner un état sans religion, une société sans cloisons. La religion et la famille sont les deux pires ennemis du progrès. » (*Pages de journal*, p. 115-116)

Pour autant Gide refuse de prendre sa carte au P.C.F. estimant que son concours sera « de plus réel profit à votre (à notre) cause si je l'apporte librement et si l'on me sait non enrôlé » (p. 209). Il enfonce le clou dans les *Nouvelles pages* (« si l'on prend parti, aussitôt le parti vous prend »), proclamant son hétérodoxie : « ce qui m'amène au communisme ce n'est pas Marx c'est l'Évangile » (p. 48).

L'attention qu'il porte désormais à l'actualité le détourne de la création, à moins que ce ne soit la maturité : « j'entrevois une littérature et une poésie différentes, d'autres permissions, d'autres invites d'enthousiasmes et de ferveur, des chemins nouveaux... mais je doute si mon cœur est assez jeune encore pour y bondir » (*Pages*, p. 121). Une crainte qui revient dans les *Nouvelles pages* : « si les questions sociales occupent aujourd'hui ma pensée, c'est aussi que le démon créateur s'en retire » (p. 23) et qui stimule l'âlasticité de son esprit : « Se maintenir du moins... Mais non ; dès que l'on n'est plus tendu vers le progrès, l'on retombe. » (p. 35)

84. [Union pour la vérité]. *André Gide et notre temps*. Paris, Gallimard, 8 juin 1935, in-12, broché, 90 pp. **50 €**



Édition originale sans grand papier. Exemplaire complet du programme de l'association « Union pour la vérité » (4 feuillets).

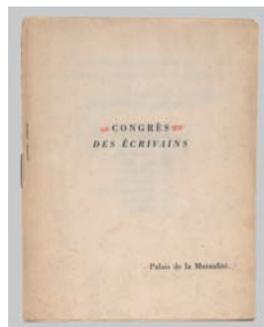
Le 26 janvier 1935, l'Union pour la vérité organisa un débat de trois heures sur Gide, en présence de l'impétrant et avec la participation de neuf intellectuels de renom : Ramon Fernandez, René Gillouin, Jean Guéhenno, Daniel Halévy, Gabriel Marcel, Jacques Maritain, Henri Massis, Thierry Maulnier et François Mauriac. Gide avait pris soin d'inviter des opposants capables de lui offrir la contradiction, et les discussions, fidèlement retranscrites, dépassèrent largement sa seule personne pour embrasser tous les thèmes politiques, sociaux ou éthiques qui animaient la France un an avant le Front Populaire (crise du catholicisme, essor du communisme, morale de l'engagement...).

À Martin du Gard qui l'interrogeait sur sa « comparution au conseil de discipline de la rue Visconti » (*Correspondance*, 14 février 1935) Gide répondit : « pour la première fois de ma vie j'ai parlé longuement (non point lu comme toujours jusqu'à présent) ». Et de fait, ce livre est inhabituel parce qu'il donne à entendre la parole de Gide, dont moult contemporains ont vanté la singularité et la sincérité, tel Gabriel Marcel qui, au terme de ces débats, avouera à Gide : « Durant 10 ans, je reconnais que je me suis mépris sur votre compte »... Ces dialogues passionnants mériteraient d'être sortis de l'oubli.

85. *Congrès des écrivains*. Paris, *Palais de la Mutualité*, s.d. (juin 1935), plaquette in-24, agrafée, non paginée, (6 ff.). **100 €**

Programme, du 21 au 25 juin 1935, du premier Congrès international des écrivains pour la défense de la culture. Petite déchirure en haut du pli jusqu'à l'agrafe.

Gide, co-président de la première journée avec André Malraux, prononça le discours d'ouverture ainsi qu'un rapport en fin de congrès. Le programme énumère les thèmes successivement abordés : l'héritage culturel, le rôle de l'écrivain dans la société, l'individu, l'humanisme, nation et culture, les problèmes de la création et la dignité de la pensée, questions d'organisation, la défense de la culture. Tout un programme, savamment orchestré en sous-main par Moscou...



Sont aussi listés les intervenants parmi les 230 délégués représentant 38 pays : citons I. Babel, B. Brecht, M. Brod, A. Döblin, I. Ehrenbourg, L. Feuchtwanger, E. Forster, W. Frank, E. Glaeser, M. Gorki, A. Huxley, J. Last, H. et K. Mann R. Musil, V. Nezval, M. Paz, A. Seghers, A. Tolstoï.

Parmi les Français : L. Aragon, H. Barbusse, J.-R. Bloch, J. Cassou, A. Chamson, J. Guéhenno, L. Guilloux, P. Nizan, T. Tzara, et encore René Crevel, suicidé le 18 juin...

- 86. *Les Nouvelles Nourritures*.** Paris, Gallimard, 22 octobre 1935, in-16, broché, couverture bleue, 163 pp. **150 €**

Édition originale [Naville 330]. Un des 330 exemplaires numérotés sur vergé de Hollande Van Gelder.

Gide va avoir 65 ans quand il publie ses *Nouvelles Nourritures*. Symbole frappant de son évolution, Nathanaël s'est mué en Camarade. A l'hédonisme individuel des *Nourritures* de 1897 se substitue une philosophie altruiste ; Gide exalte toujours la joie, mais il invite son lecteur à la conquête du bonheur collectif : « Fais ton bonheur d'augmenter celui de tous. Travaille et lutte et n'accepte de mal rien de ce que tu pourrais changer. Sache te répéter sans cesse : il ne tient qu'à moi. » (p. 162)

Composées à partir de réflexions et d'anecdotes glanées sur vingt ans, ce bréviaire païen témoigne donc de la ferveur d'un Gide gagné par l'espoir d'une société sans entraves. Mais son célèbre envoi final, « Ne sacrifie pas aux idoles », va lui revenir comme un boomerang lorsque, visitant l'U.R.S.S. huit mois après la parution du livre, il sera confronté au culte stalinien.

- 87. *Geneviève ou la confiance inachevée*.** Paris, *La Revue de Paris*, n° 12 et 13, 15 juin et 1er juillet 1936, in-8, demi-basane rouge, dos lisse, plats de papier rouge moucheté, non rogné, premiers plats de couvertures conservés, pagination de la revue (721-756 et 13-38 pp.). **100 €**

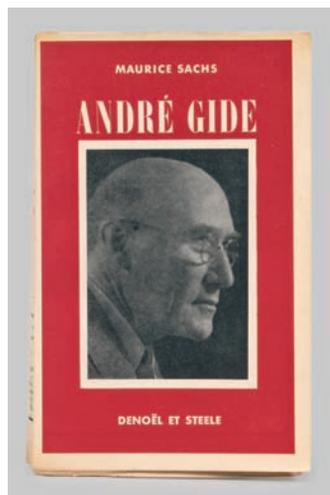
Réunion en reliure d'époque des deux extraits de *La Revue de Paris* donnant le texte complet en édition pré-originale (voir n° 67).

- 88. SACHS (Maurice).** *André Gide*. Paris, Denoël et Steele, 30 octobre 1936, in-12, broché, couverture illustrée, 124 pp., 6 planches photographique en noir et blanc hors texte. **250 €**

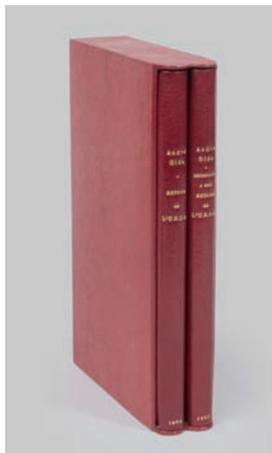
Édition originale. Un des 20 exemplaires numérotés sur pur fil, seul tirage en grand papier avec 8 Hollande.

Le premier roman de Maurice Sachs a paru l'année précédente chez Gallimard avec le soutien de Gide, mais aucun lien d'amitié franche n'anime la relation des deux hommes. Sachs vient aussi de faire paraître, chez Denoël et Steele, son élogieux *Maurice Thorez et la victoire communiste* et il voit en Gide l'incarnation d'une figure titulaire politiquement engagée. Il relit donc son œuvre au prisme de cette question qui ouvre le dernier chapitre de son ouvrage « Qu'est donc Gide au communisme ? ».

« Le petit volume paraît pour le moins à contretemps, peut-être par espièglerie de la part de Denoël, amusé de gêner un auteur Gallimard ; *Retour de l'U.R.S.S.* par lequel Gide rompt avec le communisme est en effet achevé d'imprimer le 5 novembre, moins d'une semaine plus tard ! » (Pierre Boudrot, *Bibliographie des Éditions Denoël et Steele*, p. 131)



89. **Retour de l'U.R.S.S. - Retouches à mon Retour de l'U.R.S.S.** Paris, Gallimard, 5 novembre 1936 et 23 juin 1937, 2 vol. in-12, demi-maroquin grenat à bandes, dos lisses, têtes dorées, non rognés, couverture et dos conservés, étui double bordé (Alix), 124 et 125 pp. **1 800 €**



Éditions originales [Naville 341 et 347]. Un des 240 et un des 280 exemplaires numérotés sur vélin pur fil Lafuma-Navarre, seuls tirages en grand papier. Belle réunion de ces deux titres en reliures uniformes d'Alix.

Dans le prolongement de son voyage au Congo, au début des années 30, Gide déclare sa foi dans l'idéal de justice et de progrès que représente le communisme en construction en U.R.S.S. Devenu progressivement un compagnon de route du camp des travailleurs, sans jamais adhérer cependant au parti, il est pressé par les communistes d'aller constater le miracle et l'exemplarité du modèle soviétique pour le promouvoir. Mais à l'issue de son voyage sur invitation de Staline (du 16 juin au 24 août 1936), Gide dresse un constat accablant. S'il réaffirme sa fidélité et son espoir dans le communisme, il en dénonce le grave dévoiement en cours.

Il stigmatise pêle-mêle : la pensée unique (« en U.R.S.S. il est admis d'avance et une fois pour toutes que, tout et n'importe quoi, il ne saurait y avoir plus d'une opinion »), l'uniformisation (« le bonheur de tous ne s'obtient qu'en désindividualisant chacun. Le bonheur de tous ne s'obtient qu'aux dépens de chacun. Pour être heureux, soyez conformes »), l'absence de liberté (« je doute qu'en aucun autre pays aujourd'hui, fut-ce dans l'Allemagne de Hitler, l'esprit soit moins libre, plus courbé, plus craintif (terrorisé), plus vassalisé »), mais encore le culte de la personnalité de Staline et le musellement de la culture, la pénurie, etc.

Publié très rapidement, le *Retour de l'U.R.S.S.* fait l'effet d'une bombe et connaît un immense retentissement avec 150 000 exemplaires vendus et une quinzaine de traductions. Pour répondre aux accusations de trahison et de falsification de la gauche, Gide complète et documente ses constats dans *Retouches à mon retour de l'U.R.S.S.*, dénonçant la déportation des opposants et la création d'une nouvelle bourgeoisie affidée au parti et privilégiée, les apparatchiks. Au lieu d'une dictature du prolétariat, il relève que c'est « de plus en plus la dictature de la bureaucratie sur le prolétariat », l'asservissement des ouvriers. Gide coupe définitivement les ponts.

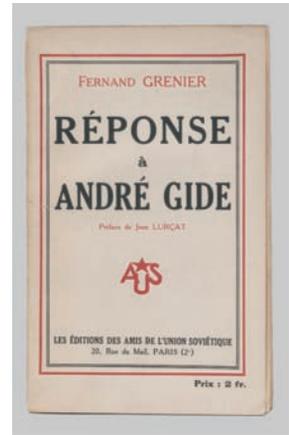
Celui qui avait été accueilli en héros, discourant aux côtés de Staline sur la place Rouge, ne s'est pas laissé acheter. Reconnaisant qu'il avait été dupé, il a privilégié la vérité qui, « fut-elle douloureuse, ne peut blesser que pour guérir » [avant-propos]. La publication du *Retour* a représenté en son temps un rare exemple de courage et de lucidité.

90. **GRENIER (Fernand).** *Réponse à André Gide. Préface de Jean Lurçat.* Paris, *Les Éditions des Amis de l'Union Soviétique*, s.d. [fin 1936 ou début 1937], plaquette in-12, brochée, 46 pp. **50 €**

Édition originale sans grand papier.

Dans cette réplique à la parution de *Retour d'U.R.S.S.*, le ton est donné dès la préface de Jean Lurçat qui, à l'été 1934, a exposé ses œuvres à Moscou puis Kiev : « Gide voulant juger de l'économie en psychologue, en ouvrier supérieur des lettres, ne nous apportait plus que des impressions pas très éloignées de celles d'un touriste ignorant d'où vient l'U.R.S.S. »

Le rapport de Fernand Grenier donné à l'Assemblée d'information des militants de la Fédération parisienne des « Amis de l'Union Soviétique » picore des passages du témoignage de Gide pour dégager des thématiques : « un pays en construction », « le mouvement stakhanoviste », « la différence des salaires », « l'absence de liberté », « dictature de Staline ? », « le conformisme dans la culture ? »... Une défense rhétorique mue par un fort sentiment de déception et de trahison qui se conclue par une cinglante contestation : « Votre livre peut ainsi faire beaucoup de mal. Il n'aura servi ni la cause du peuple, ni celle de la paix, ni celle de l'Union Soviétique. Vraiment, de vous, Gide, l'U.R.S.S. ne méritait pas cela ! »



On joint un tract contre la « propagande moscoutaire », intitulé « Retour de l'U.R.S.S. André Gide vous parle » (Paris, Typ. Davy, fin 1936) qui reproduit sur 4 pages (27 x 21 cm) des extraits du témoignage de Gide et met au défi *L'Humanité* de les publier.

- 91. ISELER (Paul).** *Les Débuts d'André Gide vus par Pierre Louÿs. Avec une lettre d'André Gide à l'auteur et de nombreuses lettres inédites de Pierre Louÿs à André Gide.* Paris, *Éditions du Sagittaire*, juin 1937, in-12, broché, non rogné, 135 pp. **150 €**

Édition originale [Naville p. 131]. Un des cinq exemplaires de tête numérotés sur Japon, et parmi ceux-ci le seul hors commerce, imprimé spécialement pour Roland Saucier, directeur de la Librairie Gallimard du boulevard Raspail.

Pierre Louÿs fut le compagnon intime des années d'apprentissage de Gide, qu'il introduisit dans les salons parisiens et chez Mallarmé. Rappelons que Gide lui attribue la préface de son premier livre et qu'il lui doit aussi sa rencontre avec Valéry. Leur amitié quasi amoureuse se brisa en 1895, usée notamment par les canulars de Louÿs. Le livre de Paul Iseler, établi avec le concours de Gide, a le mérite de collecter de multiples et truculentes pièces qui éclairent la construction de sa personnalité et de son œuvre.

- 92. MANN (Thomas).** *Avertissement à l'Europe. Traduit de l'allemand par Rainer Biemel. Préface d'André Gide.* Paris, *Gallimard*, 27 octobre 1937, in-12, broché, 60 pp. **450 €**

Édition originale française [Naville p. 131]. Un des 60 exemplaires de tête numérotés sur vélin pur fil Lafuma.

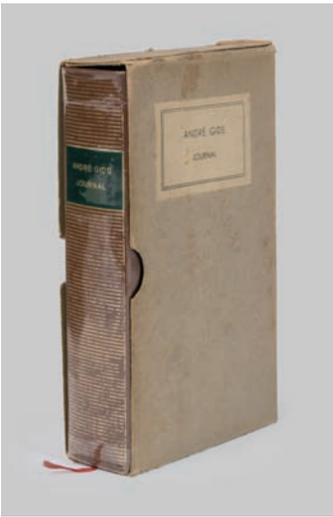
Gide, qui avait lu avec ferveur les *Buddenbrook* et *La Montagne magique*, rencontra pour la première fois Thomas Mann chez le germaniste Félix Bertaux en 1931. Dénonçant dès cette époque la montée des extrémismes en Europe, le récent prix Nobel fut déchu de la nationalité allemande en 1936. L'année suivante, cette préface de Gide prend une forte valeur politique et confirme son engagement aux côtés des exilés.

- 93. HERBART (Pierre).** *Le Chancre du Niger. Préface d'André Gide.* Paris, *Gallimard*, 24 mars 1939, in-12, broché, 124 pp. **100 €**

Édition originale sans grand papier [Naville p. 132]. Exemplaire du service de presse complet du feuillet d'errata.

Dans ce petit livre qui fait écho au *Voyage au Congo* et qui n'a jamais été réédité, Herbart développe une étude à charge contre la gestion de l'Office du Niger, établissement public fondé en 1932 et destiné à irriguer les berges du delta intérieur du Niger. Financé par l'A.O.F., le gouvernement général regroupant les huit colonies françaises d'Afrique de l'Ouest, le projet colossal est essentiellement mené par son directeur général Émile Bélimé. Herbart dénonce la mauvaise administration et les conditions de travail des colons. « Si prospère que fût la colonie, un chancre la rongerait, la ronge encore. Une entreprise gigantesque, à première vue admirable, mais que l'examen prouve absurde, dévore chaque année les millions que réclament en vain les travaux les plus urgents, les améliorations les plus immédiatement nécessaires et du profit le plus certain », écrit Gide dans sa préface (p. 15). Bélimé ne sera évincé de l'office du Niger qu'en 1944.

- 94. *Journal, 1889-1939.*** Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 20 mai 1939, in-12, plein cuir marron de l'éditeur, dos lisse orné de filets dorés avec pièce de titre de cuir vert, étui cartonné avec étiquette de titre sur le plat supérieur, 1356 pp., index. **100 €**



Première édition collective, en partie originale [Naville 355]. C'est la première œuvre d'un écrivain contemporain à paraître dans la Pléiade, la célèbre collection fondée et dirigée par Jacques Schiffrin, imprimée sur les presses Sainte Catherine de Bruges, l'imprimeur historique de la *NRF*, et tirée à 6.000 exemplaires sur papier bible. Manque la jaquette, quelques rousseurs sur les tranches.

Le *Journal* commence en 1889, alors que Gide, âgé de vingt ans, recherche avec son condisciple Pierre Louÿs un local où puisse se tenir leur cénacle. « Et nous rêvons tous deux la vie d'étudiant pauvre dans une telle chambre, avec la seule fortune qui assure le travail libre. Et à ses pieds, devant sa table, Paris. Et s'enfermer là, avec le rêve de son œuvre, et n'en sortir qu'avec elle achevée. » (p. 13) Un demi-siècle plus tard, à la veille de la seconde guerre mondiale, Gide se décrit dans une ultime mise en abyme corrigeant

les épreuves de son *Journal* et regrettant la suppression de tous les passages relatifs à Madeleine, son épouse décédée le jour de Pâques 1938, qui est au cœur du drame secret de sa vie. Ses dernières lignes sont : « Me voici libre, comme jamais je ne l'ai été ; libre effroyablement, vais-je savoir encore *tenter de vivre* ?... » (p. 1332)

Même si on peut lire aujourd'hui le *Journal* dans une version non censurée, il y a un plaisir tout particulier à suivre la pensée gidienne dans cette édition d'époque dépourvue d'appareil critique. Il n'y a pas d'intermédiaire entre Gide et son lecteur, et son quotidien apparaît ainsi d'autant plus contemporain.

- 95. *Découvrons Henri Michaux.*** Paris, Gallimard, 12 juillet 1941, in-12, broché, 53 pp. **250 €**

Édition originale dont il n'a pas été tiré de grands papiers [Naville 358]. Exemplaire enrichi d'un envoi autographe signé de l'auteur, daté de mai 1946, à son secrétaire particulier Gaston Criel : « avec mes regrets de ne pas lui avoir donné ce petit livre ».

Sur l'invitation de Roger Stéphane, Gide devait donner à Nice une conférence consacrée au poète belge Henri Michaux le 21 mai 1941, mais la section locale de la Légion étrangère des Combattants s'y opposa, jugeant indécente une intervention publique de celui qu'elle tenait pour un champion de l'esprit de jouissance responsable de la défaite... Gide tint cependant à publier son texte, pour ne pas frustrer Michaux comme le précise l'avertissement, mais aussi pour se poser en découvreur de talents. Il décrit l'homme qu'il connaît depuis 1933, loue la force hallucinatoire et la cocasserie de sa poésie dont il cite de larges extraits, et salue les « phantasmes flottants » du peintre. Gide oppose les écrivains officiels à la gloire aussi retentissante que provisoire, à « d'autres, qui ne vivent que pour leur art, n'ont point souci de ce que cet art leur rapporte et n'attendent d'autre récompense que cette joie que nous donne tout travail accompli » (p. 48). A nouveau, difficile de ne pas lire un portrait en creux...

- 96. « Printemps ».** In : *La Guirlande des années*. Images d'hier et pages d'aujourd'hui. Paris, Flammarion, 31 octobre 1941, in-8, broché, couverture illustrée en couleurs à rabats, 87 pp. **100 €**

Livre d'étrennes décoré de 24 reproductions hors-texte en couleurs de miniatures médiévales, avec 4 textes en édition originale par André Gide (Printemps), Jules Romains (Été), Colette (Automne) et François Mauriac (Hiver). Un des 500 exemplaires numérotés sur Madagascar, seul tirage en grand papier.

Composé en 1938, ce texte évoque des souvenirs glanés en Normandie, dans les Alpes et en Afrique du Nord. Fin botaniste, l'auteur des *Nourritures* est à l'aise dans la description du renouveau du monde végétal auquel il a prêté attention toute sa vie. Ne jouait-il pas avec Elisabeth Van Rysselberghe à faire deviner une plante par sa seule description scientifique ? Gide rappelle les lois de la sélection naturelle chères à Darwin en vertu desquelles « les plus forts et les mieux doués supplantent et étrangent les faibles », phrase qui résonne douloureusement lors de la parution du livre en pleine occupation.

- 97. Interviews imaginaires.** Paris, Gallimard, 30 novembre 1942, in-12, broché, 229 pp. **300 €**

Première édition courante selon Naville 369 : en dépit d'un achevé d'imprimer antérieur, cette édition a été mise en vente avec retard pour conserver à l'édition suisse son caractère d'originale. Un des 56 exemplaires sur vélin pur fil de Navarre, seul tirage en grand papier, celui-ci portant le n° 1.

Le présent recueil rassemble 18 entretiens imaginaires parus entre novembre 1941 et juin 1942 dans *Le Figaro*. Ce genre auquel Gide a recours depuis ses « Lettres à Angèle » correspond au balancement naturel de son esprit et lui procure un moyen ludique et vivant de présenter ses réflexions. Dans un contexte de censure, Gide pour l'essentiel aborde des questions d'ordre littéraire et esthétique.

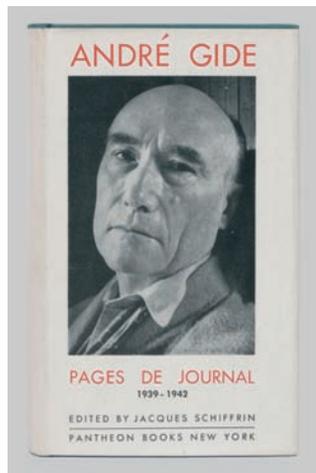
Dans les *Lettres Françaises* de Buenos Aires d'octobre 1944, Emilie Noulet a joliment vanté la grâce de ces exercices, « admirable leçon de style (...) aux parages de la poésie quand la prose a ce cheminement ferme et feutré qui lui fait sa perfection. On dirait la démarche d'un évêque, long sur jambes, livre en mains, jupes soyeuses. »

Il traite cependant de la question de la responsabilité de la littérature d'avant-guerre dans le désastre de 1940 et égratigne Proust et ses fautes de français. Derrière la frivolité apparente de ces débats en pleine Occupation, le lecteur ne cherchera pas en vain des appels tacites à la résistance.

98. *Pages de journal. 1939-1942. Edited by Jacques Schiffrin.* New York, *Pantheon Books*, 15 juin 1944, in-12, reliure de toile verte et jaquette illustrée de l'éditeur sur le modèle de la collection de la Pléiade, 169 pp. **100 €**

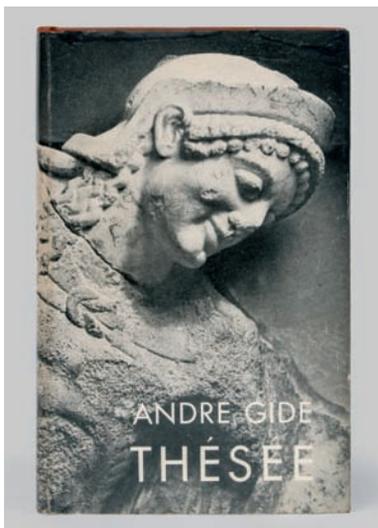
Édition originale, sauf pour une partie de « Dieu, fils de l'homme » qui suit les « Pages de journal » [Naville 383]. Il n'a pas été tiré de grands papiers.

Extraits du journal de Gide jusqu'à son départ pour Tunis en mai 1942 (il ne reviendra en France qu'en mai 1945). L'on suit de manière irrégulière ses réflexions littéraires ou politiques. Dans un souci de vérité, il ne cache ni ses moments d'admiration envers Pétain, ni ses désaveux. Au risque de noircir son image, il ne veut se montrer plus valeureux qu'il n'est, ne mentionnant jamais les actions, démarches, visites de camps qu'il a entreprises pour aider le sort des réfugiés ou sauver des juifs, tel Jacques Schiffrin qui grâce à son aide put gagner les Etats-Unis. En lui confiant la publication de ces pages, Gide aidait encore son ami à relancer son activité éditoriale.



99. *Thésée.* New York, *Pantheon Books*, 12 janvier 1946, in-8, cartonnage éditeur, jaquette illustrée, 122 pp. **100 €**

Édition originale sans grand papier [Naville 410].



Thésée est la dernière grande création littéraire de Gide. A travers la figure de ce héros qu'il s'emploie à humaniser et démystifier, on peut y lire une sorte de testament joyeux. Dans ce récit aux allures de bavardage où Thésée recense ses exploits, Gide adopte un ton badin et détaché, tout en faisant la démonstration de sa parfaite maîtrise de la mythologie. D'emblée, l'écrivain de 75 ans s'amuse à provoquer « J'ai caressé des fruits, la peau des jeunes arbres, des chevaux avant de caresser les femmes. Vers tout ce que Pan, Zeus ou Thétis me présentait de charmant, je bandais. » Le ton de l'ouvrage est donné.

L'épisode fameux du Minotaure dans le labyrinthe n'a plus rien de la fable héroïque : Thésée découvre le monstre endormi sur un parterre de fleurs délicates dans une pose nonchalante... Sa beauté l'émeut au point qu'il arrête un temps son bras armé pour le contempler. « Mais il ouvrit un œil. Je vis alors qu'il était stupide et compris que je devais y aller. » Le combat triomphal contre le monstre lui-même ne laisse à Thésée qu'un « souvenir confus, mais somme toute plutôt voluptueux »... L'irrévérence gidienne, digne de *Paludes* ou du *Prométhée*, s'exprime aussi par la bouche de Dédale : « J'ai, dans le temps, passablement fréquenté ton prédécesseur Hercule. Il était bête et l'on ne pouvait rien tirer de lui que d'héroïque. » Les ardents sentiments amoureux d'Ariane, regardée comme un fil à la patte, sont tournés en dérision : « elle me disait ainsi : *je ne puis me passer de toi*. Ce qui fit que je ne songeai plus qu'à me passer d'elle. »

Mais derrière les facéties, Gide dresse aussi le bilan de sa propre vie. Le livre s'achève sur une déclaration de Thésée que Gide lira et reconnaîtra sienne lors de ses entretiens radiophoniques avec Jean Amrouche en 1949 : « Si je compare à celui d'Édipe mon destin, je suis content : je l'ai rempli. Derrière moi, je laisse la cité d'Athènes. Plus encore que ma femme et mon fils, je l'ai chérie. J'ai fait ma ville. Après moi, saura l'habiter immortellement ma pensée. C'est consentant que j'approche la mort solitaire. J'ai goûté des biens de la terre. Il m'est doux de penser qu'après moi, que par moi, les hommes se reconnaîtront plus heureux, meilleurs et plus libres. Pour le bien de l'humanité future, j'ai fait mon œuvre. J'ai vécu. »

- 100. *Souvenirs littéraires et problèmes actuels. Allocution et conférence prononcées à Beyrouth en avril 1946. Avec deux présentations de G. Bounoure.*** Beyrouth, *Les Lettres Françaises*, 31 mai 1946, in-12, demi-marroquin briqué à coins bordé de filets à froid, dos à fins nerfs, caissons encadrés d'un double filet à froid, tête dorée, non rogné, couvertures et dos conservés, 58 pp. **150 €**

Édition originale [Naville 414]. Un des 2000 exemplaires numérotés sur Luna Ledger, finement relié.

Véritable ambassadeur des lettres et de la culture française, Gide se rend en 1946 en Égypte puis au Liban. Il donne le 12 avril au cinéma le Roxy de Beyrouth, devant une salle comble et chaleureuse, cette conférence qu'il reprendra à Bruxelles en juin.

Gide égrène ses souvenirs sur Louÿs, Barrès, l'esprit critique de la *NRF*, le Vieux Colombier, les mardis de la rue de Rome et la figure de Mallarmé : « ce qui rayonnait de sa personne, c'était une sorte de sainteté. (...) Il nous enseignait la vertu ». Face au monde inquiet, menacé de totalitarisme, il en appelle à la jeunesse. Son final « Je crois à la vertu des petits peuples. Je crois à la vertu du petit nombre. Le monde sera sauvé par quelques-uns » sera repris dans son discours de remerciement du Prix Nobel qu'il reçoit l'année suivante.

- 101. *Journal, 1939-1942. - Journal, 1942-1949.*** Paris, *Gallimard*, 3 juin 1946 et 10 février 1950, 2 vol. in-12, demi-marroquin havane à coins, dos à quatre nerfs, têtes dorées, couvertures et dos conservés (Devauchelle), 212 et 318 pp. **400 €**

Première édition courante, en partie originale pour le premier volume [Naville 415] et édition originale pour le second, les deux volumes en tirage de tête : un des 50 exemplaires numérotés sur vélin pur fil Lafuma-Navarre et un des 85 numérotés sur vergé de Hollande Van Gelder, dans d'élégantes reliures uniformes.

La nouvelle publication du *Journal* des années 39-42, en juin 1946, en pleine période d'épuration, est l'occasion de rappeler l'adhésion de Gide au gaullisme. S'il ne l'évoque pas, il faut encore ici souligner ses efforts pour aider les juifs et les réfugiés (Frank Lestringant, *André Gide*, tome II, p. 869 et suivantes). Le second volume du *Journal* couvre la période de son séjour en Afrique du Nord, avec notamment le portait incisif de Victor, sa rencontre avec de Gaulle, sa vie de grand-père, et toujours ses lectures... Gide en revanche n'a pas un mot pour le prix Nobel reçu en novembre 1947. Le *Journal* s'achève par cette sentence du 25 janvier 1950, reproduite en fac-similé : « Ces lignes insignifiantes datent du 12 juin 1949. Tout m'invite à croire qu'elles seront les dernières de ce *Journal* ». Ainsi s'achève une œuvre phare débutée plus de soixante ans avant. Désormais Gide se limitera à laisser aller sa plume dans des carnets qui porteront le titre de *Ainsi soit-il, ou les jeux sont faits* (voir n° 142).

102. *Thésée*. Paris, *Gallimard*, 20 juin 1946, in-16, broché, couverture bleue, 113 pp. **50 €**

Première édition en France, dans une version amputée du neuvième chapitre de l'originale [Naville 418]. Un des 330 exemplaires de tête sur vergé de Hollande blanc, celui-ci justifié hors commerce. (voir n° 99)

103. *André Gide. Allocution prononcée à Pertisau le 18 août 1946*. S.l., *Imprimerie nationale de France en Autriche*, s.d. [1946], plaquette in-8, agrafée, 12 pp. **150 €**

Édition en partie originale inconnue de Naville. Exemplaire enrichi d'un envoi autographe de l'auteur à l'encre bleue sur la première de couverture, où Gide a barré son nom et ajouté : « *Pour Philippe Fontaine, en rougissant du titre absurde, bien cordialement tout de même, André Gide* ».

Dans cette conférence donnée lors d'un congrès de professeurs et d'étudiants à Pertisau, dans le Tyrol autrichien, Gide reprend et adapte le texte qu'il a déjà prononcé dans différentes villes du Moyen-Orient et d'Europe. Ici il défend notamment l'idée d'une culture européenne contre les nationalismes et ouverte à la différence : « Les ennemis de la culture sont nos ennemis communs et c'est ensemble que nous devons lutter contre eux. Nous devons lutter d'abord en nous-mêmes et d'abord contre cette néfaste croyance en une supériorité. Cette idée de supériorité est forcément trompeuse car elle se base historiquement sur le passé. Ceux qui n'ont pas encore parlé, allons-nous en conclure présomptueusement que c'est parce qu'ils n'avaient rien à dire ? N'est-ce pas plutôt qu'ils n'ont pas encore pu parler ? »

104. *Le Retour*. Neuchâtel et Paris, *Ides et Calendes*, 15 octobre 1946, in-8, demi-marquin corail à coins, bordé de filets à froid, dos à nerfs avec caissons encadrés d'un double filet à froid, plats de papier caillouté, tête dorée, non rogné, couvertures et dos conservés, 112 pp., portrait-frontispice de Raymond Bonheur par Eugène Carrière. **250 €**

Édition originale [Naville 425]. Un des 50 exemplaires réservés à l'éditeur sur vergé crème, avec un bel ex-dono autographe signé de l'auteur, sûrement dans le cadre d'une tombola : « *Va, petit livre, et choisis ton lecteur ! Le plus offrant n'est pas forcément le meilleur* ». Fine reliure de l'époque.

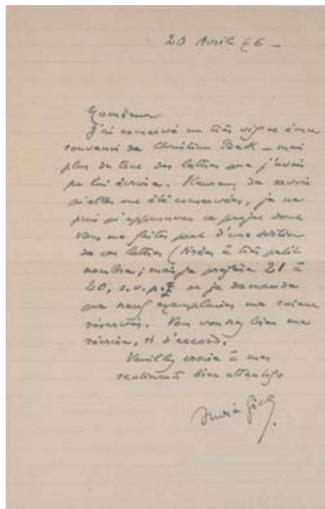
Cette publication en hommage à Raymond Bonheur (1861-1939), compositeur, neveu de Rosa Bonheur, et ami de Jammes, Debussy et Chaussou, comprend les lettres que Gide lui adressa de 1898 à 1938, ainsi que le premier acte d'un opéra-comique en alexandrins auquel travaillèrent les deux amis en 1899 (et qui donne son titre au volume).

Marthe attend fidèlement le retour imminent de son mari, parti travailler à l'étranger depuis trois ans. Elle subit les sarcasmes de sa jeune sœur. Horace retrouve inchangées son épouse aimante et la Normandie pluvieuse. Quand sa femme lui offre de se reposer, il a le regret de son travail exalté, sous le soleil capiteux de l'Égypte, d'où il revient « plein d'âme et de santé ». Une fois le sujet posé à l'acte I, la suite de la pièce devait confronter Horace à ce choix cornélien : s'enfermer dans son foyer clos et monotone, ou repartir au-delà des mers... On retrouve les thèmes de *L'Immoraliste*, en cours de rédaction, et surtout de *L'Enfant prodigue*, qui paraît en 1907.

Gide justifie en préface l'abandon du projet par des divergences d'ordre esthétique avec Raymond Bonheur. Mais on peut aussi imaginer que c'est par délicatesse envers Madeleine, compte tenu de la similitude flagrante des situations, qu'il a renoncé à une pièce qui aurait publiquement présenté Cuverville comme un mouvoir...

105. Lettres à Christian Beck. Suivies de quelques notes biographiques sur Christian Beck. Bruxelles, Éditions de l'Altitude, 1946, in-16, demi-maroquin noir à coins, dos à nerfs, tête dorée, non rogné, couvertures et dos conservés, 103 pp., index, notes bibliographiques. **900 €**

Édition originale tirée uniquement à 21 exemplaires numérotés sur vergé de Hollande [Naville 431]. On joint une intéressante lettre autographe signée de l'auteur (1 p. in-8, s.l., 20 avril 1946) relative à cette édition. « *J'ai conservé un très vif et ému souvenir de Christian Beck - mais plus du tout des lettres que j'avais pu lui écrire. Heureux de savoir qu'elles ont été conservées, je ne puis qu'approuver ce projet dont vous me faites part d'une édition de ces lettres (tirées à très petit nombre ; mais je préfère 21 à 20, s.v.p.)* »... Ex-libris du neurologue et bibliophile belge Ludo von Bogaert.



Né près de Liège en 1879, le poète Christian Beck « monte » à Paris en 1896 et s'immisce dans la bohème littéraire où son visage poupin et son élocution laborieuse en font le souffre-douleur préféré de Charles-Louis Philippe et d'Alfred Jarry. Gide s'en souviendra pour le personnage de Lucien Bercail des *Faux-Monnayeurs*. Décédé de tuberculose en 1916, il est le père de Béatrix Beck, que Gide embaucha comme secrétaire en 1950, et qui obtint Prix Goncourt en 1952 avec *Léon Morin, prêtre*.

106. Théâtre complet. Neuchâtel, *Ides et Calendes*, 1947-1949, 8 vol. in-8, brochés, nombreuses illustrations en couleurs par Maurice Brianchon. **150 €**



Première édition collective, en partie originale [Naville 442, 450, 454, 465, 476, 497, 507 et 510]. Exemplaire numéroté sur vergé ivoire.

Le théâtre fut pour Gide une terre de prédilection, qui le mobilisa continuellement depuis *Le Roi Candaule* (1901) jusqu'à son adaptation du *Procès de Kafka* (1947) ; il n'aura cessé d'y chercher un succès qui lui échappa, malgré l'argent qu'il y investit et les grands noms dont il s'entoura : Lugné-Poe, Copeau, Barrault, Stravinsky... En 1950, la représentation des *Caves du Vatican*

au Français lui offre un instant de gloire qui en réalité salue le récent prix Nobel au crépuscule de sa vie. Ses pièces n'en constituent pas moins une œuvre dense, injustement méconnue, qui mêle des traductions (Shakespeare, Kafka), des drames antiques ou « religieux » (*Saül, Bethsabé...*), des récits dialogués (*Le retour de l'enfant prodigue...*), des pochades (*Le treizième arbre...*), le premier acte d'un opéra-comique en vers (*Le Retour*) ou encore une allégorie communiste (*Robert*). Publiée avec soin par Ides et Calendes dont le directeur, Richard Heyd, signe une présentation des pièces dans chaque volume, cette série comporte quelques éditions originales (la version pour la scène des *Caves*, *Le Retour...*)

107. STENDHAL. *Lamiel. Précédé de En relisant Lamiel par André Gide.* Paris, Éditions du Livre Français, coll. « Les Classiques du XIX^e siècle », 30 avril 1947, in-12, broché, 282 pp. **150 €**

Édition originale de l'importante préface de Gide [Naville p. 133]. Un des 50 exemplaires numérotés sur vélin pur fil Lafuma, seul tirage en grand papier.

Le dernier roman de Stendhal, inachevé, se déroule au début de la Monarchie de Juillet et met en scène une héroïne adoptée par des bigots de province, passionnée et amoral, que seul l'ennui ronge. « Le mot ennui revient à toutes les pages du livre ; c'est le tremplin d'où s'élance toute force agissante, vice ou vertu » (p. 24). Gide résume et commente avec allégresse « cet étrange livre imparfait » : « Stendhal n'a rien écrit de plus significatif, de plus révélateur. Il y donne de son meilleur et de son pire » (p. 32).

108. Paul Valéry. Paris, Domat, coll. « Au voilier », 30 avril 1947, in-4, bradel demi-maroquin fauve à petits coins, dos lisse, plats de papier reprographié dans les tons de gris, vert et ocre, tête dorée, non rogné, couvertures et dos conservés, 92 pp. **750 €**

Édition originale [Naville 435]. Un des 50 exemplaires sur pur fil Johannot, tirage le plus restreint et entièrement hors commerce, celui-ci spécialement imprimé pour Adrienne Monnier. En-tête d'ouvrage, une lettre autographe signée de Gide adressée à Maurice Saillet (2 p. in-8, « Hôtel Sarciron, Mont-Dore », 9 août 1945, avec enveloppe). Il le remercie de sa dernière lettre « *digne sœur de celles que je recevais aux premiers temps de notre affectueux commerce, et que j'ai toute précieusement conservées* » et donne de ses nouvelles (ses cordes vocales fragiles le contraignent à faire une cure avant d'entamer une série d'allocutions en Égypte l'hiver suivant). Gide évoque ensuite le souvenir des funérailles nationales de Valéry : « *J'ai bien failli vous rencontrer devant le catafalque de Valéry, ce soir mémorable. Mais j'ai quitté la place du Trocadéro peu avant l'arrivée des officiels et du cortège. (J'avais averti Mme Valéry et les enfants que je n'assisterai pas à la cérémonie officielle, par crainte et horreur des condoléances. Mais j'aurais voulu être à Sète...)* » Il poursuit sur son prochain retour à Paris où il va collaborer avec Jean-Louis Barrault à la représentation d'*Hamlet* et il termine par une petite pique contre les deux grands écrivains de la nouvelle génération : « *Oui Sartre, parbleu, s'il ne se laisse pas bouffer par l'ambition ; ni Camus par la politique.* »

À la mort de Valéry, le 20 juillet 1945, Gide donna au *Figaro* un article sur « le Rayonnement de Paul Valéry », où il célébrait une amitié de cinquante ans, « sans heurts, sans faille et telle que sans doute nous la méritions, si différents que nous fussions ». Ce bel hommage est repris ici avec une étude donnée à *L'Arche* en octobre 1945, un article paru en 1922 au *Divan*, une correspondance inédite et des extraits du journal de Gide.

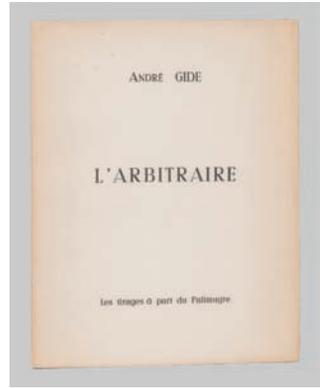
On notera que cet élégant recueil échappa à Gallimard pour paraître dans la collection « Au voilier », en référence au pseudonyme littéraire (Jean Voilier) de sa directrice, Jeanne Loviton, qui inspira à Valéry une intense passion dans les dernières années de sa vie.

109. L'Arbitraire. S.I. [Sceaux], *Les tirages à part du Palimugre*, [octobre] 1947, in-16, en feuilles, couverture rempliée, non paginé (15 p). **150 €**

Édition originale [Naville 458]. Un des 38 exemplaires numérotés sur Bulle.

Gide séjourne en Italie avec sa fille en avril 1947. Immobilisé par le mauvais temps et la fatigue, l'écrivain s'essaie à l'improvisation pour échapper à l'ennui. Cultivant son goût du saugrenu, il imagine dans cette pochade une sorte de huis-clos infernal entre un comte autoritaire réputé fou par sa femme, une comtesse désespérée déclarée stupide par son mari, un abbé lâche, etc... Le drame se noue lorsque le fils tue ses perruches adorées : « le geste inconsidéré, qu'il accomplissait en dépit de lui, venait de l'initier au plaisir. »

Gide de nouveau s'amuse aux dépens des aristocrates, des curés, des familles, dans la veine des *Caves*, renouvelant la thématique de l'acte gratuit. Épisode charmant, parfaitement construit, l'Art-bitraire (orthographe initiale voulue par Gide) garde l'élan et la légèreté d'une facétie écrite au fil de la plume. Il est paru en mai 1947 dans le journal *Combat*, avant de faire l'objet de l'une des premières publications du jeune Jean-Jacques Pauvert.



110. *Le Procès. Pièce tirée du roman de Kafka (traduction Vialatte) par André Gide & J.-L. Barrault.* Paris, Gallimard, 30 novembre 1947, in-12, demi-maroquin noir à coins, dos à fins nerfs, plats de papier noir moucheté or et argent, tête dorée, non rogné, couvertures et dos conservés (P.-L. Martin), 216 pp. **600 €**

Édition originale [Naville 455]. Un des 55 exemplaires numérotés sur vergé de Hollande Pannekoek, seul tirage en grand papier.

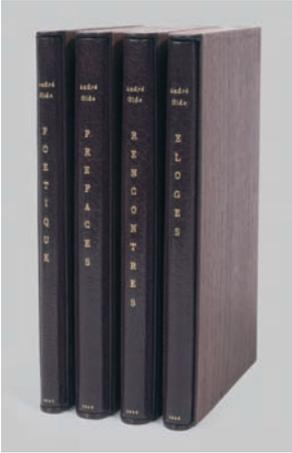
Le 28 août 1940 Gide note dans son *Journal* : « je relis *le Procès* de Kafka avec une admiration plus vive encore, s'il se peut, que lorsque je découvris [en 1934] ce livre prodigieux. » Il loue la « notation *naturaliste* d'un univers fantastique » et « la sûre audace des embardees vers l'étrange ».

Deux ans plus tard à Marseille, Jean-Louis Barrault confie à Gide son rêve d'adapter ce roman à la scène, éveillant aussitôt l'appétit de l'écrivain : « Ah ! Si Sartre tirait une pièce (ou moi) du *Procès* de Kafka !! Quel rôle pour vous ! Un mot de vous à ce sujet et je me mets au travail » (lettre du 12 septembre 1942, Cahiers AG, t. XV, p. 214). Barrault répond immédiatement : « Puisque vous dites qu'il faut un mot de moi pour que vous vous mettiez au travail, je dis, je hurle le mot. Quelle merveilleuse œuvre vous allez faire. »

Au retour de Gide en France en mai 1945, Jean-Louis Barrault, qui a préparé une sorte de scénario détaillé, revient à la charge. A partir de la traduction de Vialatte, Gide n'a plus qu'à « couvrir de chair le squelette ». « Rarement je mis plus de cœur à l'ouvrage, tout en m'effaçant le plus possible pour céder la place à Kafka, dont je tenais à respecter toutes les intentions » (p. 8-9 de la note liminaire où Gide s'efface aussi pour laisser tout le mérite du succès à Barrault, initiateur, créateur et interprète de l'œuvre). La première de la pièce eut lieu le 10 octobre 1947 au théâtre Marigny, et fut un succès, comme Gide en connut peu !

Particularité du livre, il est assorti de plans de scène et de multiples didascalies, ultime illustration de la collaboration heureuse et dynamique de Gide et Barrault.

- 111. Poétique. - Préfaces. - Rencontres. - Éloges.** Neufchâtel et Paris, *Ides et Calendes*, 24 septembre 1947, 20 avril 1948, 26 avril 1948 et 16 juillet 1948, 4 vol., in-12, demi-maroquin aubergine à bandes bordés de filets dorés, dos lisses, plats de papier marbré aubergine, têtes dorées, non rognés, couvertures et dos conservés, étuis bordés (Alix), 92, 200, 145 et 147 pp. **1 500 €**



Édition originale pour le premier volume (orné d'un portrait-frontispice par Dunoyer de Segonzac) et en partie originale pour les suivants [Naville 445, 468, 471 et 479]. Chaque volume est l'un des 36 exemplaires de tête numérotés sur Chine. Bel ensemble relié par Alix.

Les éditions suisses *Ides et Calendes* furent créées en 1941 par Fred Ulher, avocat de Neuchâtel, aux fins de publier hors de toute censure la littérature française. Gide sympathisa avec Richard Heyd, leur directeur, et lui confia de nombreuses publications, et notamment les pages intimes de *Et nunc manet in te*.

Les ouvrages ici unifiés dans une parfaite reliure d'Alix rassemblent sous quatre thématiques des textes publiés par Gide depuis le début du siècle pour faire l'apologie de la littérature. *La Poétique* constitue l'édition originale de l'introduction à sa future anthologie de la Pléiade. Ses *Éloges* sont l'occasion d'évocations personnelles et fortes des écrivains qu'il a côtoyés. Le livre s'achève sur le portrait d'Antonin Artaud, à l'issue de sa conférence du Vieux-Colombier le 13 janvier 1947 : « en quittant cette mémorable séance, le public se taisait. Qu'eût-on pu dire ? L'on venait de voir un homme misérable, atrocement secoué par un dieu, comme au seuil d'une grotte profonde, entre secret de la sibylle où rien de profane n'est toléré (...) L'on se sentait honteux de reprendre place en un monde où le confort est formé de compromissions. » (p. 145-146)

- 112. MAURRAS (Charles).** *Réponse à André Gide. Lettre à Monsieur le directeur de la Gazette de Lausanne.* S.l., *Les Bibliophiles Amis de Charles Maurras*, s.d. [1948], plaquette in-8, brochée, 28 pp. **100 €**

Tirage limité à 50 exemplaires numérotés sur vergé teinté de Rives. Exemplaire enrichi d'un envoi autographe signé de l'auteur.

Rédigé en septembre 1946 depuis la maison centrale de Riom pour *La Gazette de Lausanne* (qui ne l'a finalement pas inséré), ce texte salue la mémoire de Barrès en réponse à un article de Gide qui se félicitait de sa perte d'influence : « ... si la France a tenu tête au grand choc de 1914, c'est que, dès le mois d'août et de septembre, cinquante mille hommes s'offrirent pour complètes hosties et premiers exemples. Dans cette élite ainsi fauchée, on ne fait aucun tort au magnanime Péguy lorsque l'on constate combien de héros avaient surgi de la semence de Barrès. Ni leur qualité ni leur nombre n'autorise l'oubli de ce père de la Patrie. »

- 113. MASSIS (Henri).** *André Gide.* Lyon, *Lardanchet*, janvier 1948, in-12, demi-basane bleu nuit à coins, dos à quatre nerfs soulignés d'un filet doré, plats de papier marbré bleu, tête dorée, non rogné, couvertures et dos conservés, 280 pp. **100 €**

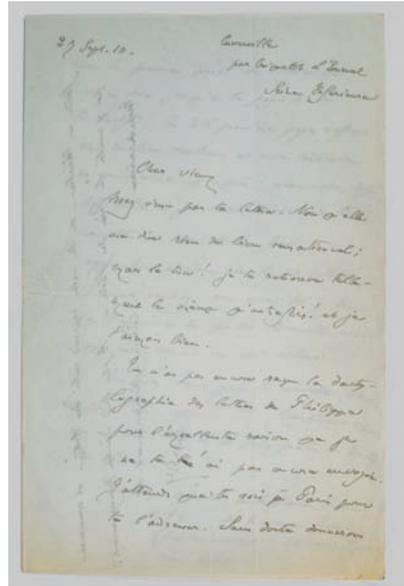
Édition originale. Un des 50 exemplaires numérotés sur vélin à la forme Lafuma, tirage le plus restreint réservé à la société des Bibliophiles « les Amis des beaux livres », avec un envoi autographe signé de l'auteur.

Dans cette réunion de textes écrits entre 1921 et 1933, s'égrènent les attaques en règle de l'intellectuel catholique d'influence maurrassienne contre Gide qui vient d'obtenir le prix Nobel. « Il n'y a qu'un mot pour définir un tel homme, mot réservé et dont l'usage est rare, car la conscience dans le mal, la volonté de perdition ne sont pas si communes : c'est celui de démoniaque. Et il ne s'agit pas ici de ce satanisme verbal, littéraire, de cette affectation de vice, qui fut de mode il y a quelque trente ans, mais d'une âme affreusement lucide dont tout l'art s'applique à corrompre. » (p. 79).

114. JAMMES (Francis) et GIDE (André).

Correspondance (1893-1938). Préface et notes par Robert Mallet. Paris, Gallimard, 14 janvier 1948, in-8, broché, 385 pp., 2 portraits en frontispice et 6 p. de fac-similé, index. **450 €**

Édition originale. Un des 26 exemplaires numérotés sur vélin pur fil Lafuma-Navarre, seul tirage en grand papier. On joint une lettre autographe signée inédite de Gide adressée à Francis Jammes (2 pages et demie in-8, Cuverville, 21 septembre 1910). Il le remercie de sa précédente lettre, « *non qu'elle me dise rien de bien sensationnel ; mais le ton ! je te retrouve tellement le même qu'autrefois ! et je t'aimais bien* ». Il travaille à la publication des lettres de Charles-Louis Philippe dans la NRF et préfère attendre le retour de Jammes à Paris pour lui donner la dactylographie : « *les 25 premières pages n'offrent rien de bien scabreux et mon indécision ne commence qu'après ; néanmoins, déjà pour celle où je serais désireux de te consulter.* » Il félicite ensuite son ami pour son mariage.



Gide et Francis Jammes (né en 1868) entrent en contact en mai 1893 par l'intermédiaire d'Eugène Rouart, qui invite le jeune poète d'Orthez à adresser ses premiers vers au non moins jeune auteur des *Cahiers d'André Walter*. Très vite se noue une relation littéraire et amicale intense, fondée sur une admiration réciproque et l'ambition commune de renouveler les formes d'expression. Dès le 5 novembre 1894 Gide écrit à Jammes: « je voudrais qu'un jour vienne où nous aussi nous puissions nous connaître puisque déjà nous savons nous aimer. » Ils se rencontrent pour la première fois en mars 1896 à Biskra, où Jammes rejoint André et Madeleine en voyage de noces. Leur relation se brisera en 1910 lors de la préparation du numéro d'hommage à Charles-Louis Philippe, Gide estimant que Jammes tire par trop la couverture à lui. Les lettres épisodiques qui s'échelonneront par la suite ne seront que de vaines tentatives pour raviver le foyer de leur fervente amitié première, minée par la susceptibilité de Jammes, et sans doute aussi sa conversion sous l'influence de Claudel vers 1905. A sa mort en 1938, Gide lui consacra un long article où derrière les chaleureux souvenirs percent les pics. Mais il restera fidèle à l'œuvre du faune d'Orthez qui occupe dix pages dans son *Anthologie de la poésie française*.

- 115. DAVET (Yvonne).** *Autour des Nourritures terrestres. Histoire d'un livre.* Paris, Gallimard, 28 septembre 1948, in-12, bradel de papier dégradé lilas, bleu et jaune avec motifs reprographiés crème, dos lisse avec pièce de titre de maroquin marron, tête dorée, non rogné, couvertures et dos conservés (Honnelaître), 252 pp., portrait-frontispice, index. **150 €**

Édition originale. Un des 29 exemplaires numérotés sur vélin pur fil Lafuma Navarre, seul tirage en grand papier.

Cette étude sur la genèse, la réception et l'influence des *Nourritures* offre une documentation complète de l'œuvre emblématique de Gide. Elle s'inscrivait à l'origine dans un projet plus large qui, faisant suite au travail entamé par Claude Naville disparu en 1935, devait retracer l'histoire de chaque livre d'André Gide. L'auteur a pu travailler en liaison avec son cher Maître. Rappelons qu'après avoir rencontré Gide en 1932, Yvonne Davet quitta Avignon et son mari, pour monter à Paris se rapprocher de celui qui était devenu le seul but et sel de sa vie... En avril 1946 Gide finit par l'engager comme secrétaire, pour le meilleur et pour le pire, sa dévotion et sa jalousie étant parfois difficiles à vivre !

- 116. NOBÉCOURT (R.-G.).** *Les Nourritures normandes d'André Gide. Préface de Thierry Maulnier.* Paris, Éditions Médicis, 15 janvier 1949, in-8, broché, couverture à rabats, XXVIII + 245 pp., 6 planches hors-texte. **50 €**

Édition originale. Un des 52 exemplaires de tête numérotés sur vélin de Rives, tous nominatifs et signés par l'auteur.

Envisagé comme un travail d'histoire littéraire plus qu'un essai critique, l'ouvrage de Nobécourt offre une solide étude biographique ancrée dans le sol normand. ... « son insistance, pour expliquer sa nature partagée, ses perpétuels débats, et sa propre unification par l'œuvre d'art, ne témoigne-t-elle pas assez que, malgré qu'il en ait, il ne s'est pas absolument dé livré de ses origines ? » (p. XXVI).

- 117. Anthologie de la poésie française. Avec une préface.** Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 31 mars 1949, in-12, reliure souple d'éditeur, LI + 792 pp. **50 €**



Édition originale sur papier Bible [Naville 511]. Manque la jaquette.

Gide avait entrepris dans les années 1930 cette anthologie destinée à la bibliothèque de la Pléiade. Il y travailla longuement pendant la guerre durant son exil en Afrique du Nord, retenant quatre-vingt auteurs décédés, de Rutebeuf à Raymond Radiguet.

Dans sa longue et dense préface achevée en Italie en 1947, il explique : « si le recueil que voici marque sa préférence pour ce que la poésie française offre exceptionnellement de plus musical, il ne se fera pas faute de présenter aussi les exemples les plus parfaits de maîtrise verbale et suasion oratoire où les Français ont de tout temps excellé. » Gide souhaitait en effet apporter un démenti à la question provocante d'un Anglais à l'université de Cambridge en 1917 : « Comment expliquez-vous, Monsieur Gide, qu'il n'y ait pas de poésie française ? », voulant signifier que « la poésie française, artificiellement obtenue, est le produit d'un peuple de rhéteurs. »

Gide fait la part belle à Ronsard, Hugo, Baudelaire, Verlaine. Il écarte Péguy ou Noailles mais promeut Emmanuel Signoret. Sa préface est l'occasion de définir la poésie et rappeler ce thème qui lui est cher : « l'art commence à la résistance ; et le poète s'abuse qui croit exceller sans effort. » Gide répondait encore ainsi aux accusations portées contre lui, qui était censé incarner l'esprit de pure jouissance.

- 118. *Robert ou l'intérêt général. Pièce en cinq actes. Lithographies de Brianchon.*** Neufchâtel et Paris, *Ides et Calendes*, 14 mai 1949, in-8, plein maroquin rouge, dos à fins nerfs, fine bordure intérieure de même maroquin, doublures et gardes de vélin crème, tranches dorées, couvertures et dos conservés (Devauchelle), 138 pp. **450 €**

Édition originale illustrée de 5 bandeaux lithographiés en couleurs par Brianchon [Naville 500]. Publiée avec le même achevé d'imprimer dans le Tome VI du *Théâtre complet*, cette pièce inédite est ici présentée sous la forme d'un tiré à part sans mention de toison et limité à 13 exemplaires nominatifs sur Chine, celui-ci imprimé spécialement pour l'auteur. Fine reliure janséniste de Devauchelle.



Gide composa cette pièce en 1934, à l'époque de son flirt avec le Parti communiste. C'est sa seule création qui obéisse à ce point à un objectif politique et partisan. Louis Jouvet refusa de la jouer en raison de son volet social par trop manichéen. L'auteur tenta alors de transformer en comédie de caractère cette pièce à thèse où Robert incarne un industriel machiavélique et cynique, bien entendu épaulé par un abbé complice de ses coups bas... Gide a ici omis sa fameuse recommandation : « On ne fait pas de bonne littérature avec de bons sentiments. » Le 2 septembre 1940 dans ses *Pages de journal*, il précisait au sujet de cette maxime : « les meilleures intentions font souvent les pires œuvres d'art (...) et l'artiste risque de dégrader son art, à le vouloir édifiant. » Même s'il n'y a guère d'œuvre qui lui ait donné plus de mal, Gide restait attaché à cette pièce qu'il laissa publier dans la revue *L'Arche* en 1944, puis, de manière significative, au sein du volume intitulé *Littérature engagée* (1950), à titre de témoignage.

- 119. *Feuillets d'automne, précédés de quelques récents écrits.*** Paris, *Mercure de France*, 25 mai 1949, in-12, broché, 283 pp. **50 €**

Édition collective, en partie originale [Naville 503]. Exemplaire numéroté sur vélin Lafuma.

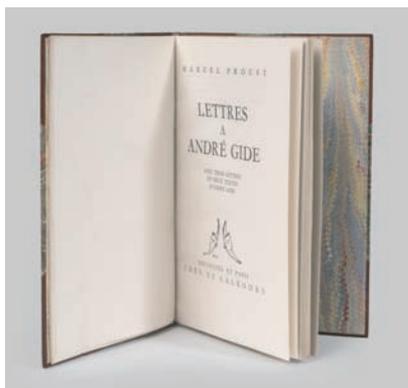
Faisant faux bond à Gallimard, Gide rassemble chez son premier éditeur ce joli florilège de textes parus essentiellement en revue et dont il assure une large diffusion. Le recueil se compose de cinq parties : des souvenirs (« Jeunesse », « Ma mère », « Dindiki »), une dizaine d'hommages (de Conrad à Artaud), des articles critiques (sur Poussin, Goethe ou Rimbaud), des préfaces (*Vol de nuit...*) et enfin des interviews imaginaires, ultimes feuillets qui donnent leur titre au volume, où Gide fait part de ses interrogations, alors qu'auréolé du prix Nobel mais affaibli, il sent la mort approcher. La dernière phrase du livre est comme un défi aux esprits religieux qui espèrent le trophée de sa conversion : « Que la vie de l'âme se prolonge par-delà la dissolution de la chair, il y a là, pour moi, de l'inadmissible, de l'impensable, et contre quoi proteste ma raison » (p. 279).

120. DROUIN (Marcel). *La Sagesse de Goethe. Préface d'André Gide.* Paris, Gallimard, 15 septembre 1949, in-12, broché, non coupé, 231 pp. **100 €**

Édition originale posthume. Un des 25 exemplaires numérotés sur vélin pur fil Lafuma-Navarre, seul tirage en grand papier.

Étude sur Goethe parue dans la revue *L'Ermitage* de 1900 à 1903, à l'époque où Gide fréquentait assidument son beau-frère. C'est le seul ouvrage du germaniste Marcel Drouin (1870-1943), l'un des six fondateurs de *La NRF*, dont Gide déplore en préface le caractère ombrageux et la paresse.

121. PROUST (Marcel). *Lettres à André Gide. Avec trois lettres et deux textes d'André Gide.* Neuchâtel et Paris, *Ides et Calendes*, 15 octobre 1949, in-12, demi-marroquin baillet à coins bordé de filets dorés, dos à fins nerfs, tête dorée, non rogné, couvertures et dos conservés (Alix), 121 pp. **600 €**



Édition originale. Un des 49 exemplaires de tête numérotés sur Chine. On joint : une intéressante lettre autographe signée de Marie Dormoy à Jacques Brenner (2 p. in-12 oblong, Barbizon, 4 août 1967) relative à *Du côté de chez Swann*. « Ce n'est pas Gide qui a refusé Swann mais bien votre ami - mon redoutable ennemi - Schlumberger. Le paquet a été remis à Gide qui l'a feuilleté et a découvert la vertèbre du front. Scandalisé, il a fait remettre le ms. à Schlum. qui l'a regardé et parcouru, et voyant que cela se passait dans un monde bourgeois avec accompagnement de duchesses, princesses et autres a déclaré que des romans

de cette sorte ne pouvait convenir à la NRF - il a dû prendre Proust pour un émule de Marcel Prévost, - et le ms. a été renvoyé à son auteur. »

Le refus du manuscrit de *Du côté de chez Swann* par la NRF en 1912 est un épisode célèbre de l'édition française. Il est la grande tâche qui déteint sur la réputation de critique et de découvreur de talents d'André Gide. On sait aussi que cette erreur a été réparée par une lettre fameuse, pleine de contrition et d'excuses, que Gide adressa à Proust en janvier 1914, prélude d'une correspondance désormais amicale entre les deux hommes.

Certaines de ces lettres ont paru en 1928 (voir n° 65). Leur édition intégrale chez *Ides et Calendes* intervient alors que la réputation de Proust ne cesse d'enfler et que Gide est prix Nobel depuis deux ans.

122. CLAUDEL (Paul) et GIDE (André). *Correspondance (1899-1926). Préface et notes de Robert Mallet.* Paris, Gallimard, 17 novembre 1949, in-8, demi-marroquin havane à coins, dos à nerfs, plats de papier marbré ocre, tête dorée, non rogné, couvertures et dos conservés (Constantin), 399 pp., 2 portraits en frontispice, fac similés, index. **300 €**

Édition originale. Un des 46 exemplaires de tête numérotés sur Hollande Van Gelder.

Cette correspondance est déroutante et passionnante à plus d'un titre. En 1949 la publication de lettres échangées par deux des plus grands écrivains contemporains est inédite. Elle est d'autant plus surprenante qu'après vingt-cinq ans de dialogue intense, ils ont cessé toute relation depuis 1926, chacun se murant dans son camp.

En acceptant de rendre public leurs échanges, Gide et Claudel prenaient à partie le public. Le livre fut un véritable succès de librairie. Outre les lettres, figurent les extraits de journaux de Gide. Le document le plus tardif est une interview de 1947 où Claudel vilipende un Gide sans aucun talent, qui n'est qu'un « effroyable exemple de lâcheté, de faiblesse » (p. 249)...

L'anecdote est connue de Claudel qui, à l'issue d'un dîner chez Jammes en 1935, enfourcha une crêpe flambée et s'écria « et voilà comment Gide grillera en enfer ». Mais leur hostilité finale ne donne que plus de saveur à toutes ces lettres fraternelles, intimes, du temps où Claudel, de Chine, confiait à Gide le soin de veiller à ses publications.

123. NAVILLE (Arnold). *Bibliographie des écrits de André Gide.* Paris, Chez H. Matarasso, 17 décembre 1949, in-8, broché, couverture rempliée, 223 pp. **150 €**

Deuxième édition considérablement revue et augmentée. Un des 200 exemplaires de tête numérotés sur Marais crève-cœur. D'après une note de Pascal de Sadeler sur le premier feuillet, il a appartenu à l'avocat belge et grand bibliophile Robert Moureau et porte quelques annotations de sa main. C'est devenu ensuite l'exemplaire d'Henri Clarac qui a marqué d'une croix au crayon à papier toutes les éditions originales qu'il détenait et qui a apporté quelques correctifs ou précisions.

Cette bibliographie complète l'édition initiale des œuvres de Gide que Naville avait établie en 1930. Outre la liste chronologique des œuvres, Naville recense les préfaces, ouvrages collectifs, les anthologies et articles en revue et journaux ; les traductions par Gide et des œuvres de Gide ; les ouvrages sur Gide, etc... Figurent aussi des rubriques inédites telles que : la qualification chronologique des œuvres (ainsi *Paludes* est tantôt qualifié par Gide de traité puis de sottie ; *L'Immoraliste* ou *La Porte étroite* passent de roman à récit) ; la liste des œuvres annoncées et n'ayant pas paru (il s'agit notamment d'un *Traité des Dioscures*, d'une pièce *Scylla*, etc.) ; la liste des dédicataires.

124. Littérature engagée. Textes réunis et présentés par Yvonne Davet. Paris, Gallimard, 14 avril 1950, in-12, demi-marquin corail à coins bordé de filets à froids, dos à nerfs, caissons encadrés d'un double filet à froid, plats de papier caillouté, tête dorée, couvertures et dos conservés, 361 pp., portrait-frontispice, index. **200 €**

Première édition collective. Un des 206 exemplaires numérotés sur vélin pur fil Lafuma-Navarre.

Yvonne Davet, la secrétaire de Gide, réunit dans ce volume tous ses articles, discours, messages et déclarations entre 1930 et 1938 qui consacrent son implication politique. Elle y joint la pièce à thèse *Robert*, ainsi mise à l'écart de la création purement littéraire. Ce recueil d'une soixantaine de textes donne la mesure de l'engagement de Gide, qui ne s'est pas contenté de faire un aller-retour en U.R.S.S. mais a combattu avec sa plume et sa voix, incarnant le nouvel intellectuel du XX^e siècle. Il est loin le temps du modèle mallarméen confiné dans son appartement de la rue de Rome...

Par ailleurs, en permettant la relecture de ses anciens écrits d'inspiration communiste, Gide fait œuvre de mémoire quant aux débats qui ont agité les années 1930, avec une certaine dose d'humilité ou de provocation selon les opinions...

125. DU BOS (Charles) et GIDE (André). *Lettres de Charles Du Bos et réponses d'André Gide.* Paris, *Corréa*, 9 juin 1950, in-8, demi-maroquin à gros grain corail à coins et bordé de filets à froid, dos à fins nerfs, caissons encadrés d'un double filet à froid, plats de papier caillouté, tête dorée, non rogné, couvertures et dos conservés, 210 pp., 2 portraits en frontispice. **200 €**

Édition originale. Un des 100 exemplaires de tête numérotés sur vélin pur chiffon d'Arches.

« Des êtres comme vous et moi - esprits critiques, autocritiques surtout - (je me refuserai toujours à voir là des défauts) - sont des êtres de dialogue, et non d'affirmation » disait Gide à Charles Du Bos. Amorcé en 1911 après leur rencontre chez Jacques-Émile Blanche, cet échange amical, nourri de réflexions personnelles et littéraires, devient douloureux et dramatique lorsqu'en 1928 paraît *Le Dialogue avec André Gide*.

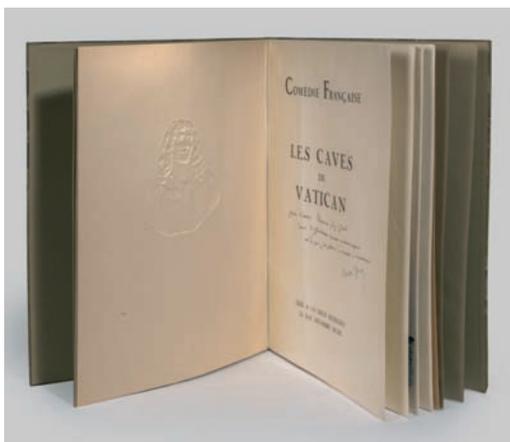
126. *Les Caves du Vatican. Farce en trois actes et dix-neuf tableaux tirée de la sotie du même auteur.* Paris, *Gallimard*, 30 novembre 1950, in-12, broché, 231 pp. **400 €**

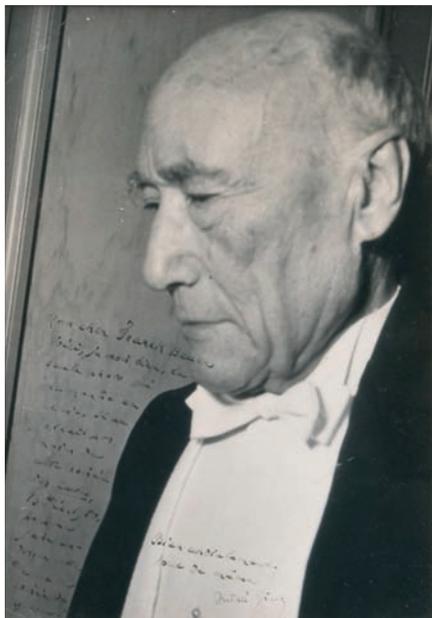
Édition en partie originale de cette adaptation. Un des 20 exemplaires de tête sur vergé de Hollande Pannekoek, celui-ci portant le n° 1.

Par deux fois dans les années 1930, les *Caves* ont été adaptées à la scène, d'abord par le groupe communiste Art et Travail puis par Gide lui-même pour les Bellettrien de Lausanne. Le succès fut limité et sans suite. Mais en 1950, à l'initiative de Jean Meyer, la Comédie-Française propose de remonter la pièce. Gide accepte avec malice : il y voit l'occasion de narguer Claudel, qui vient de représenter triomphalement au Français *Le Soulier de satin*. Et précisément, les péripéties d'Amédée Fleurissoire et Lafcadio sont un gigantesque pied de nez au mysticisme de Claudel. Pour l'occasion Gide remanie son texte, donnant plus d'importance à Geneviève de Baraglioul. La première, le 13 décembre 1950, en présence du président de la République, est une sorte d'apothéose pour Gide déjà auréolé de son prix Nobel en 1947.

127. *Les Caves du Vatican. Créé à la salle Richelieu le XIII décembre MCML.* Paris, *Comédie Française*, [décembre] 1950, in-4, bradel de papier marbré vert, dos lisse avec pièce de titre de box crème, couvertures conservées, profil de Molière gaufré sur le premier plat (Honnelaître), non paginé (10 f. sur papier glacé). **250 €**

Beau et rare programme, comportant un portrait de Gide avec légende en fac-similé, des textes de François Mauriac et Jean Paulhan, la distribution complète avec les portraits photographiques de tous les interprètes. Exemplaire en parfait état enrichi d'un envoi autographe signé de Gide à Florence Jay-Gould « dont l'affectueuse pensée m'accompagne et à qui j'ai plaisir à sourire - ici encore ».





128. [Photographie]. *Beau portrait photographique de Gide dédié à Franck Bauer.* Décembre 1950, tirage argentique d'époque (19 x 13.3 cm), sous encadrement. **300 €**

Beau portrait de profil lors de la première des *Caves du Vatican*, enrichi d'un long envoi autographe à monsieur « Radio Londres », Franck Bauer, à l'époque secrétaire générale de la Comédie : « *Voici, je crois bien, la seule photo qui me montre en habit. Il ne fallait pas moins de cette première des Caves le 13 décembre 1950 pour me faire endosser une tenue de soirée de rigueur. Bien cordialement tout de même, André Gide* ».

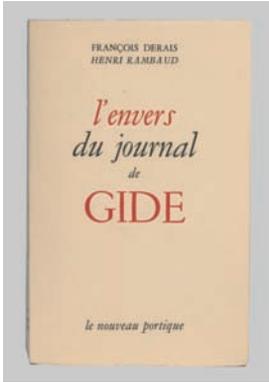
129. Antoine de Saint-Exupéry. Liège, *Éditions Brimborions n°18*, janvier 1951, plaquette in-12, brochée, 10 pp. **200 €**

Édition originale imprimée à 51 exemplaires seulement, celui-ci un des 10 numérotés sur Madagascar, tirage de tête après un exemplaire unique sur Japon.

C'est par l'intermédiaire de sa cousine Yvonne de Lestrangue que Saint-Exupéry fit la connaissance de Gide en 1927. Ce dernier lui donna en 1931 une préface enthousiaste pour *Vol de nuit*, où il prônait notamment cette vérité paradoxale : « le bonheur de l'homme n'est pas dans la liberté, mais dans l'incarnation d'un devoir », que Saint-Exupéry allait incarner au plus haut chef. Mais « Tonio » comme il l'appelait affectueusement, c'était aussi l'ami joyeux, capable de le retrouver à l'improviste à Alger, chargé de langoustines de Sardaigne... Lorsque Gide publie cet hommage dans *Le Figaro* le 1^{er} février 1945, plus de six mois se sont écoulés depuis la disparition de son ami, et son geste n'est pas complètement gratuit... Depuis novembre 1944 en effet, Aragon, qui n'a pas digéré le *Retour d'U.R.S.S.*, mène une violente campagne de presse contre lui, le suspectant de sentiments pro-allemands et appelant à sa censure. Dans cet article, Gide trouve le moyen de s'abriter derrière la statue de Saint-Exupéry, pour afficher son propre patriotisme et gaullisme.

Rappelons qu'à Alger Gide dîna aussi avec le Général, le 25 juin 1943. De retour à Paris ce dernier le pressa de se présenter à l'Académie française, projet auquel une nouvelle fois Gide ne donna pas suite.

- 130. DERAIS (François) et RAMBAUD (Henri).** *L'Envers du « Journal » de Gide (Tunis 1942-1943)*. Paris, *Le Nouveau Portique*, 2^e trim. 1951, in-12, broché, 262 pp. **100 €**



Édition originale. Un des 50 exemplaires numérotés sur gothic de Condat, seul tirage en grand papier. On joint : un post-scriptum par Henri Rambaud (2eme trimestre 1952) extrait d'une autre édition de cet ouvrage (pp. 265-298).

En mai 1942 Gide s'exile en Tunisie, et passe l'été dans la famille Reymond de Gentile, à Sidi Bou-Saïd. Il doit alors cohabiter avec un garçon de 15 ans, François, fils de la maison qu'il surnomme Victor dans son *Journal* et qu'il estime insupportable. Gide dresse un portrait à charge digne d'un caractère de La Bruyère, énumérant ses proverbes « Mieux vaut gêner autrui que se gêner » ou ses interpellations à son père: « je ne comprends pas comment maman a pu épouser quelqu'un d'aussi stupide que toi »...

Les extraits de journaux que Gide laissa publier en février 1950 à propos de Victor, pseudonyme qui ne trompa personne, suscitèrent un besoin légitime de vengeance et de rétablissement de la vérité de la part de l'adolescent caricaturé et moqué par le prestigieux prix Nobel. C'est ainsi que François fit publier, après la mort de Gide, en quelque sorte son droit de réponse, son propre récit de leur vie commune. Pour l'essentiel, Victor expliquait la vindicte à son égard par le fait qu'il n'avait pas répondu aux tentatives de séduction de Gide... Ce livre, qui fit scandale, éclaire le lourd « envers » de Gide.

- 131. [Collectif].** *Lettres inédites sur l'inquiétude moderne. Jacques et Raïssa Maritain, André Gide, Paul Claudel, René Schwob, Aldous Huxley, Elie Faure. Commentaire introductif par Pierre Angel*. Paris, *Les Éditions universelles*, 30 avril 1951, in-12, broché, 204 pp. **50 €**

Édition originale. Un des 50 exemplaires de tête numérotés sur Hollande bleu de Muller.

Ce recueil de lettres adressées par différents intellectuels à René Schwob (1895-1946), juif d'origine alsacienne qui se convertit au catholicisme en 1926, témoigne des débats spirituels de l'entre-deux-guerres. Schwob, qui va consacrer en 1932 une étude à Gide (voir n° 79), prête à son correspondant une profonde détresse existentielle, ce dont ce dernier se défend, déplorant surtout l'incompréhension mutuelle qui sépare athées et croyants. De fait, Gide ne se reconnaîtra pas dans cette étude, tout en faisant montre d'une grande cordialité envers son critique : « J'espérais que votre profonde honnêteté vous préserverait. Parfois, souvent, pour vouloir trop, et trop constamment, prouver, vous me faites penser et dire à peu près le contraire de ce que j'ai pensé... et dit. » (lettre du 18 novembre 1932).

- 132. SCHLUMBERGER (Jean).** *Ainsi soit-il ou les jeux sont faits*. Liège, *Éditions Dynamo*, mai 1951, plaquette in-12, couverture illustrée d'un bois par Suzanne Tourte, brochée, 10 pp., portrait-frontispice par A. Mambour. **50 €**

Édition originale. Tirage limité à 51 exemplaires, celui-ci exemplaire unique sur Japon portant le n° 1.

Évocation intime des derniers instants de Gide, sa « chute dans le non être » marquée par l'apaisement et la sérénité. Le fidèle Schlumberger donne à cette plaquette le titre du dernier livre de Gide (voir n° 142), non encore paru et dont Gide résume ainsi le contenu : « Tout ce qui me passe par la tête, comme ça vient, sans me relire » !

133. COMBELLE (Lucien). *Je dois à André Gide.* Paris, *Frédéric Chambriand*, 15 juin 1951, in-12, broché, couverture illustrée d'un portrait de Gide, 145 pp. **50 €**

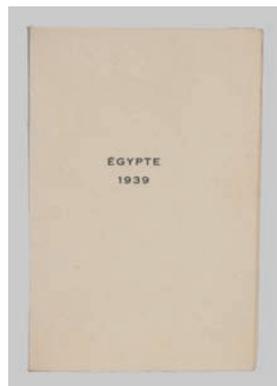
Édition originale. Un des 50 exemplaires numérotés sur alfa supérieur, seul tirage en grand papier. Complet du prière d'insérer.

À peine sorti de la faculté, Combelle (1913-1995) fonde une revue littéraire « de gourmontienne allure », dans laquelle il publie « Nathanaël enfant perdu », un texte pour dire « sa déception et sa tristesse » à ce Gide qui arpente les rues de Moscou. À son retour d'U.R.S.S., Gide prend contact avec ce jeune enseignant et l'engage comme secrétaire. L'ouvrage présente ses carnets de 1937 et 1938, succession de notes sur ce maître « au masque indéchiffrable ». Le regard de Combelle suit le prisme de ses propres interrogations, littéraires, sociétales et politiques. Il s'émerveille de la jeunesse d'esprit de cet homme de 70 ans qui lui confie : « j'aime bien vous avoir près de moi, Combelle ; je ne suis pas d'accord avec la plupart de vos idées, mais je préfère avoir quelqu'un pour me contredire que d'avoir un écho à ce que je dis ». La deuxième partie de l'ouvrage présente trois lettres de Gide (deux de 1945 et une de 1949) écrites pendant la détention de Combelle pour collaboration après la guerre.

134. Egypte 1939. S.l.n.d., 16 juin 1951, in-12, broché, 79 pp. **900 €**

Édition originale éditée sans nom d'auteur au lendemain de la mort de Gide et tirée uniquement à 21 exemplaires numérotés sur Hollande Pannekoek. Complet du feuillet d'errata.

Dans ce carnet de voyage rédigé en marge de toute visée éditoriale, l'écrivain est beaucoup moins sous le charme des beautés millénaires de l'Égypte que des jeunes éphèbes du cru. Les joies du voyage et de la découverte passent au second plan, tandis que tout son être tend vers ces sensations fugaces qui jettent leurs derniers rayons brûlants sur son existence. On retrouve tout au long de cette confession sans fard un leitmotiv gidien par excellence : l'expression d'un puissant désir qui maintient davantage en vie que ne le ferait son assouvissement.

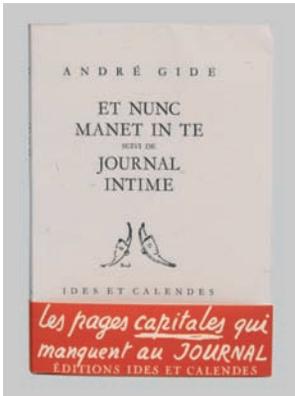


135. ROUVEYRE (André). *Si le grain ne germe.* Paris, *Le Divan*, 20 juillet 1951, plaquette in-12, agrafée, 6 pp. **100 €**

Édition originale. Tirage limité à 100 exemplaires numérotés sur vélin d'Arches, celui-ci enrichi d'un envoi autographe de l'auteur daté de 1951 à l'écrivain et éditeur suisse Albert Béguin.

Dans cet opuscule publié cinq mois après le décès de Gide, Rouveyre dessine un portrait d'une rare méchanceté, bien éloigné de celui qu'il dresse dans *Le Reclus et le Retors* (voir n° 58). L'exaltation pour cet auteur classique, qui porte « la flamme incendiaire de la Révolution », s'est mue en une dépréciation revendiquée de l'homme. « Gide, toujours hanté de solitude, mais transporté irrésistiblement, n'a réussi, vivant, qu'à rester tourmenté ou fol. N'est pas seul, n'est pas un Nietzsche qui veut. » (p. 6). La *Correspondance* entre les deux hommes (voir n° 163) lève le voile sur cette cassure. Dès 1949, la tension naît de ce que Rouveyre veut faire publier leurs échanges tandis que Gide s'oppose à une parution immédiate. Mais Rouveyre insiste tant que Gide, affaibli, le menace de poursuites, mettant fin à une amitié de quarante ans.

136. *Et nunc manet in te, suivi de Journal intime.* Neuchâtel et Paris, *Ides et Calendes*, 13 août 1951, in-12, broché, couverture rempliée, 119 pp. **500 €**



Première édition dans le commerce (après l'édition privée de 1947 tirée à 13 exemplaires). Un des 49 exemplaires de tête numérotés sur Chine. Complet de la bande éditeur : « Les pages capitales qui manquent au Journal »

L'édition originale du *Journal* de Gide est interrompue entre avril et août 1938 par un large trait horizontal noir. Sa femme Madeleine décède brutalement à Cuverville le jour de Pâques, dans leur quarante-cinquième année de mariage. Le 21 août suivant il reprend son journal : « depuis que Em. m'a quitté j'ai perdu goût à la vie et, partant, cessé de tenir ce journal qui n'aurait plus pu refléter que désarroi, détresse et désespoir ».

Le titre, *Et nunc manet in te*, est tiré d'un poème de Virgile dont Gide était un grand familier. La traduction habituelle en était : « et maintenant elle survit en toi ». Du reste, Lacan, se référant au texte latin, considère que ce qui demeure, ce n'est pas la présence de l'être aimé perdu, mais le remords persistant, le sentiment de la faute. Ce « in memoriam » de Gide prend ainsi des allures profondes de mea culpa : « Ce n'est que longtemps plus tard que j'ai commencé à comprendre combien cruellement j'avais pu blesser, meurtrir, celle pour qui j'étais prêt à donner ma vie ... À vrai dire mon être ne pouvait se développer qu'en la heurtant. »

Gide, pourtant si prompt à la publication, respecta le souci de discrétion de sa femme. En dehors de l'édition privée imprimée en 1947 à 13 exemplaires, *Et nunc manet in te* paraît à titre posthume (il meurt le 19 février 1951), complété des passages du journal ayant trait à Madeleine qui n'avaient pu être publiés. Y est relaté le déchirement de Madeleine quand Gide part en 1917 en Angleterre avec Marc Allégret et la destruction consécutive de toutes ses lettres. Certes l'aveuglement égoïste de Gide ne peut que frapper le lecteur ; mais domine l'émotion à entrer dans l'intimité de deux cœurs.

137. JOUHANDEAU (Marcel). *André Gide et MOI.* S.l., *Conneries*, 30 août 1951, plaquette in-32, brochée, non paginée (18 pp.). **500 €**

Édition originale de cet hommage à André Gide paru initialement dans le journal *Combat* le 20 février 1951 et publié en volume à l'insu de l'auteur, avec un avertissement anonyme des éditeurs qui tournent en dérision le caractère infatué de ce texte. Tirage unique à 99 exemplaires hors commerce sur vélin B.F.K. de Rives, celui-ci portant le n° 1 et une carte imprimée « De la part d'Elise ». Sont jointes les premières et troisièmes épreuves corrigées de ce volume, ainsi qu'un carnet présentant des documents de l'époque relatifs à cette édition (articles de presse bordereaux d'envoi, note autographe, le tout contrecollé sur feuillets in-16). Ensemble très complet préservé sous chemise et étui vert d'eau avec pièce de titre de chagrin bleu.



138. PAULHAN (Jean). *Manuscrit autographe de l'article « La mort de Gide n'a pas été si mal accueillie », 1951, in-folio, bradel de toile bleue, dos lisse avec pièce de titre de maroquin bleu en long « Jean Paulhan - André Gide - ms 1951 » (Honnelaître), 5 feuillets montés sur onglets (avec trous de perforations ne gênant pas la lecture), dont une page de titre et 8 pages autographes.* **1 000 €**

Manuscrit du second état de cet article paru dans le numéro spécial de *La NRF* consacré à Gide (1951). Le texte initial rédigé en noir contient de très nombreuses corrections et modifications indiquées à l'encre rouge ; trois d'entre elles sont écrites sur des bouts de papiers contrecollés sur les feuillets. La page de titre porte l'indication « 2 » et un titre différent : « Gide comme danger », en dessous duquel Paulhan a esquissé un portrait. On retrouve les trois parties qui figureront dans l'article « Gide le marin », « Les Héroïdes » et « Le Sens commun contre les raisons ». L'introduction et la conclusion sont rédigées sur papier bleu (format in-12) et collées en tête et en fin du manuscrit. Est joint un premier plan de l'article de la main Paulhan (1 feuillet in-12 avec perforations en marge gauche). Superbe document, parfaitement établi par Claude Honnelaître !



139. Hommage à André Gide (1869-1951). *Hommages de l'étranger, Gide dans les lettres. André Gide tel que je l'ai vu. Textes inédits.* Paris, n° spécial de *La NRF*, 2 novembre 1951, in-8, broché, demi-marroquin à gros grain corail à coins et bordé de filets à froid, dos à fins nerfs, caissons encadrés d'un double filet à froid, plats de papier caillouté, tête dorée, non rogné, couvertures et dos conservés, 421 pp., 4 portraits hors-texte. **250 €**

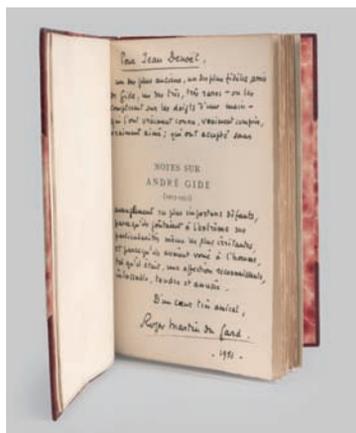
Tout le ban et l'arrière-ban de *La NRF* participe à ce numéro historique de la revue dont l'interdiction de paraître depuis la Libération a été exceptionnellement levée pour la circonstance. Bel exemplaire numéroté sur vélin pur fil Lafuma-Navarre et très bien relié. On joint une photographie de presse (tirage argentique avec légende dactylographiée au dos et tampon d'agence Keystone - H 11,5 x L 16,5 cm) montrant quatre fermiers portant le cercueil de Gide, le jour de son inhumation dans son domaine de Cuverville.

140. MAURIAC (Claude). *Conversations avec André Gide (Extraits d'un journal)*. Paris, Albin Michel, 6 novembre 1951, in-12, broché, 282 pp., portrait en frontispice. **100 €**

Édition originale. Un des 60 exemplaires numérotés sur vélin du Marais, seul tirage en grand papier.

Claude, fils aîné de François Mauriac, fit la connaissance de Gide en 1937. Ces extraits de son journal rapportent les rencontres et les courriers qui, jusqu'à la guerre, lièrent d'une franche amitié les deux hommes en dépit de leur différence d'âge. Avec un vrai talent de mémorialiste, Claude Mauriac relate notamment le séjour de Gide à Malagar du 27 juin au 11 juillet 1939, mais décrit aussi Martin du Gard, Claudel, Cocteau, Guillemin et tant d'autres. Complément ponctuel aux *Cahiers de la Petite Dame*, ce témoignage a été jugé par Malraux comme « le plus vivant de tous ; il est (j'ai assez connu Gide pour l'affirmer) le plus ressemblant ».

141. MARTIN DU GARD (Roger). *Notes sur André Gide, 1913-1951*. Paris, Gallimard, 14 novembre 1951, in-12, demi-marroquin ocre rouge à coins, dos à nerfs, plats de papier blanc moucheté rouge, tête dorée, non rogné, couvertures et dos conservés (Lucie Weill), 151 pp. **450 €**



Édition originale. Un des 35 exemplaires numérotés sur Hollande Van Gelder, avec un long et émouvant envoi autographe signé de l'auteur à Jean Denoël, « un des plus anciens, un des plus fidèles amis de Gide, un des très, très rares - on les compterait sur les doigts d'une main - qui l'ont vraiment connu, vraiment compris, vraiment aimé ; qui ont accepté sans aveuglement ses plus importuns défauts, parce qu'ils goûtaient à l'extrême ses particularités même les plus irritantes, et parce qu'ils avaient voué à l'homme, tel qu'il était, une affection reconnaissante, inlassable, tendre et amusée. D'un cœur très amical, Roger Martin du Gard, 1951 ». Au dos, en pied, monogramme doré aux initiales « F.G.J. ».

L'ermite du Tertre se refusait par principe à toute position publique, allant jusqu'à décliner de rendre hommage à ses amis décédés. Il fit exception pour Gide avec qui il avait noué une amitié exceptionnelle, ayant été depuis 1913 son confident le plus fidèle et son critique le plus exigeant. Au lieu de rédiger un article, il collationna les extraits de son journal consacrés à son vieil ami, dressant un portrait au plus près, sans concession mais toujours avec affection. La dédicace à Jean Denoël (1902-1976), médecin et homme de l'ombre de la maison Gallimard, ami de Max Jacob et de Cocteau, résume parfaitement le ton et l'esprit de ces notes d'une franchise qui en fait la valeur et la saveur.

142. Ainsi soit-il ou les jeux sont faits. Paris, Gallimard, 28 janvier 1952, in-12, broché, 197 pp. **300 €**

Édition originale. Un des 56 exemplaires de tête numérotés sur Madagascar.

Gide a abandonné en janvier 1950 son journal entamé soixante ans plutôt. Il ne s'agit plus pour lui de mener un exercice quotidien de réflexions, dans un souci d'exploration et de progrès.

Il ne s'agit plus de suivre sa pente en montant. Désormais, Gide se laisse aller. Sentant la mort proche, il écrit au fil de la plume, avec une liberté renouvelée. Ce cahier destiné à la publication posthume, est l'occasion pour lui de relater ce qu'il n'a pas écrit ailleurs, d'opérer ses ultimes aveux. La Petite Dame y trouve un « ton nouveau, adouci, comme apaisé, libre et par là même assez pathétique » (*Les Cahiers de la Petite Dame*, tome II, p. 1219).

- 143. HERBART (Pierre).** *À la recherche d'André Gide.* Paris, Gallimard, 5 février 1952, in-12, broché, 78 pp. **300 €**

Édition originale. Un des 8 exemplaires de tête numérotés sur vergé de Hollande van Gelder, celui-ci hors commerce.

Pierre Herbart fait partie du cercle intime de Gide, épousant en 1931 Elisabeth van Rysselberghe avec qui Gide a eu sa fille Catherine en 1923. Son court témoignage n'en a que plus de poids. Herbart pense avoir trouvé le sésame qui éclaire toute la vie de Gide : la peur de décevoir et d'être déçu. Mais c'est bien la lecture de ce court ouvrage qui déçoit, tant il rend un goût amer et désagréable. Post-mortem, et sous couvert d'une amitié sans complaisance, Herbart se livre à un portait à charge. Ainsi quand il qualifie brutalement Gide d'infidèle et d'égoïste, alors qu'il bénéficia grandement de sa générosité et mansuétude. La vraie amitié, intransigeante mais affectueuse et fidèle, c'est définitivement chez Martin du Gard qu'on la trouve.

- 144. MARTIN DU GARD (Roger).** *Sur la mort d'André Gide.* Liège, Éditions Dynamo, février 1952, plaquette in-8, brochée, 6 pp. **100 €**

Édition originale tirée seulement à 51 exemplaires, celui-ci un des 11 de tête numérotés sur vergé de Hollande.

Petite exégèse des dernières paroles de Gide dont Martin du Gard donne une explication rationnelle en réaction à Mauriac qui leur prête un sens religieux.

- 145. PIERRE-QUINT (Léon).** *André Gide. L'homme, sa vie, son œuvre. Entretiens avec Gide et ses contemporains.* Paris, Stock - Delamain et Boutelleau, mars 1952, in-8, broché, non coupé, 568 pp., bibliographie. **100 €**

Édition en partie originale. Un des 43 exemplaires de tête numérotés sur pur fil Lafuma, celui-ci contenant la reproduction des remarques manuscrites d'André Gide sur sa biographie.

Édition considérablement augmentée, par rapport à celle de 1933, avec une importante étude critique, « L'Homme », qui aborde le thème de l'amour et de Corydon, de la position politique de Gide et de son passage au communisme et enfin du « drame de son mariage ». Dans une dernière partie, sont regroupés des entretiens avec Gide et ceux qui l'ont connu. Il y a dans cette nécessité d'exhaustivité de Pierre-Quint, le désir de dégager, dans l'œuvre systémique de Gide, un enseignement, une morale. « En un certain sens toute l'œuvre de Gide est de critique : critique littéraire dans *Paludes*, critique des mobiles de l'action dans *Les Caves du Vatican*, critique (celle-ci, la plus importante) de l'introspection et des conventions nécessaires au romancier dans *Les Faux-Monnayeurs* (...) Le récit est de critique parce qu'il aboutit à une question (...) Il semble que Gide remette en question la vie psychologique telle qu'elle a été découpée et étiquetée par la morale et la religion du XIX^e siècle - et le principe d'identité même qui la gouverne. »

146. LIME (Maurice). *Gide, tel que je l'ai connu. Essai critique, avec 20 lettres inédites.* Paris, Julliard, 9 avril 1952, in-12, broché, 178 pp. **50 €**

Édition originale. Un des 40 exemplaires numérotés sur Corvol l'orgueilleux, seul tirage en grand papier avec quelques exemplaires d'auteur.

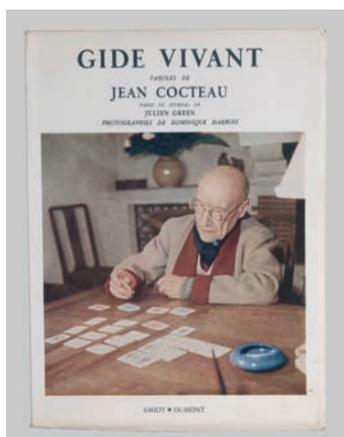
Les livres sur Gide pleuvent au lendemain de sa mort... Maurice Lime, pseudonyme de Maurice Kirsch, ouvrier ajusteur-outilleur, apporte le témoignage d'un prolétaire devenu romancier et qui fréquenta Gide jusqu'au voyage en U.R.S.S., notamment lors du Congrès des écrivains pour la défense de la culture. Scandalisé par les procès de Moscou, Lime rompit aussi avec le Parti, mais pour se rapprocher de Doriot. Au fil d'une correspondance qui s'étale de 1935 à 1947, il raconte l'attrait-répulsion des communistes pour « ce grand bourgeois » qui venait de se rallier à leur cause, la rupture de Gide et sa rancune quand ce dernier refuse de l'éditer. En somme, l'histoire d'une relation portée par le désir de Lime d'être publié et qui se dissout à la lecture du *Journal* de Gide, qui sert de prétexte à une interprétation froide et amère de la vie de ce « beau reptile » et « chrétien inverti ».

147. NAVILLE (Arnold). *André Gide.* Genève, s.n. [Albert Kundig], 31 mai 1952, plaquette in-12, brochée, couverture à rabats, 12 pp. **50 €**

Édition originale. Tirage unique à 100 exemplaires, celui-ci enrichi d'un envoi autographe signé de l'auteur au journaliste Albert Mousset.

Hommage de dévotion intime du banquier genevois et bibliographe de Gide, Arnold Naville (1879-1953), qui s'ouvre sur cette sentence : « Il était mon ami. Peut-être ai-je été un peu le sien. »

148. COCTEAU (Jean). *Gide vivant. Paroles de Jean Cocteau recueillies par Colin-Simard. Pages de journal de Julien Green. Photographies de Dominique Darbois.* Paris, Amiot-Dumont, 14 juin 1952, in-8, broché, couverture illustrée, 64 pp, nombreuse reproductions photographiques, dont de rares en couleur, dans son quotidien, de Gide. **100 €**



Édition originale. Un des 150 exemplaires de tête numérotés sur Lana à la cuve.

« J'aurais toujours l'air de parler mal de Gide, comme il a l'air de parler mal de moi. Il m'aimait bien et je l'agaçais. Je l'aime bien et il m'agace. » C'est sur ces mots (reproduits en fac-similé) que s'ouvre cet entretien avec Jean Cocteau qui rapporte une relation d'écrivains habitée par une forme de rivalité subtile et respectueuse. « André Gide ne pouvait rien prendre dans mes magasins, et je ne pouvais rien prendre dans les entrepôts de Gide. C'est la raison profonde de notre perpétuelle discorde et de nos excellents rapports. Nous ne vendions pas les mêmes marchandises. »

149. MAURIAC (François). *La Mort d'André Gide.* Paris, Éditions Estienne, coll. « Les Inédits d'Estienne », 19 juin 1952, plaquette in-8, brochée, 41 pp. **300 €**

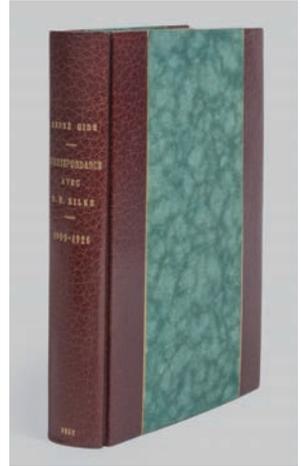
Édition originale entièrement composée et réalisée par les élèves de l'école Estienne. Tirage unique à 200 exemplaires numérotés.

Excellente réunion de quatre articles de Mauriac sur la mort d'André Gide, les trois premiers parus en février 1951, le dernier, en novembre 1951, sur la fameuse parole recueillie à son chevet par le professeur Jean Delay : « C'est toujours la lutte entre le raisonnable et ce qui ne l'est pas. »

150. GIDE (André) et RILKE (Rainer Maria). Correspondance (1909-1926).

Introduction et commentaires par Renée Lang. Paris, Corrèa, novembre 1952, in-8, bradel demi-marroquin à gros grain havane à bandes bordé de filets dorés, plats de papier vert marbré, doublures et gardes de papier vert, tête dorée, couvertures et dos conservés (Devauchelle), 268 pp., 2 portraits en frontispice et 2 fac-similés, index. **250 €**

Édition originale. Un des 75 exemplaires de tête sur pur fil Johannot, celui-ci hors commerce ayant appartenu à l'éditrice avec cet ajout autographe à la justification : « *seul ainsi corrigé, annoté, «truffé» par Renée Lang* ». De fait on a relié de nombreux documents dans cet exemplaire : 5 pages tapuscrites et annotées de *André Gide et la pensée allemande*, publié par Renée Lang en 1949, fac-similés de deux lettres de Rilke avec légende, deux pages du placard de la présente édition, deux articles de presse sur Rilke datés de 1951, le prière d'insérer de cette édition et le prière d'insérer d'une autre parution de Renée Lang *Rilke, Gide et Valéry* (1953), etc. Décharges sur certaines pages où ont été truffés les documents, sinon exemplaire en belle condition.



Belle réunion de lettres et documents qui met en lumière la relation de deux écrivains habités par le goût du voyage et de la traduction. Leur correspondance révèle une franche sympathie et une admiration partagée. Rilke traduit en 1914 *Le Retour de l'enfant prodigue*. Lorsqu'en 1916, mobilisé en Allemagne, Rilke vit à distance le séquestre de ses biens laissés en France (dont des manuscrits), il peut compter sur les soutiens d'André Gide et de Romain Rolland. En 1922, c'est la rencontre de Gide avec les frères Klossowski (les enfants de la maîtresse de Rilke), Balthazar qui deviendra Balthus et Pierre qu'il prend sous son aile...

151. Lettres à un sculpteur. Précédées d'une lettre de Madame André Gide.

Paris, Marcel Sautier, 8 novembre 1952, in-12, demi-marroquin corail à coins, caissons encadrés d'un double filet à froid, plats de papier caillouté, tête dorée, non rogné, couvertures et dos conservés, 54 pp. **200 €**

Édition originale. Préface de Raoul Genglaire. Belle impression de Jacques Haumont limitée à 550 exemplaires numérotés sur vélin de Lana. On joint : une carte autographe d'Arnold Naville (1 p. obl. in-32 à son nom imprimé) remerciant le libraire Marcel Sautier pour l'envoi de l'ouvrage.

Cette correspondance met en lumière l'intérêt de Gide pour Simone Marye (1890-1971) dont il découvre le travail d'autodidacte par l'intermédiaire de Saint-John Perse. Il est touché par ses sculptures animalières inspirées des « chèvres, poulets, canards et tout un peuple de chats » qu'elle élève dans l'arrière-cour de sa boutique d'antiquaire-décoratrice à Passy, et par la gravité souriante de ses statues d'Africains « où sommeillent toutes les gourmandises et tous les appétits primitifs ». Avec la Seconde Guerre, Simone Marye cesse toute activité artistique faute de commandes, malgré la sollicitude de Gide. Atteinte d'Alzheimer, elle sera internée en 1957.

152. *Hommage à André Gide.* Genève, *Revue des Belles-Lettres* n°6, novembre-décembre 1952 (mars 1953), in-4, broché, 64 pp., reproductions et fac-similé. **250 €**

Édition originale de ce numéro double consacré à André Gide. Textes de Blaise Allan, Pierre Beausire, Jean Coa, Édouard Dubois, Marc Eigeldinger, Robert Hari, Richard Heyd, Jean-Pierre Leyvraz, Auguste Martin. Un des 100 exemplaires de luxe numérotés sur papier Fabriano.

Exemplaire truffé in fine de 4 lettres autographes signées de Julien Green adressées à son éditeur Richard Heyd qui signe dans ce numéro l'article « André Gide dramaturge » (au total 3 p. et demie in-4 et 3 p. in-8, chacune avec enveloppe, 5 mars et 14 mars 1949, 4 août 1951 et 2 août 1952). Il le remercie de l'envoi de ses publications et fait l'inventaire de sa propre bibliothèque. Il mentionne Gide à trois reprises, notamment dans la dernière lettre (1952, année de la parution de cet hommage) dans laquelle il explique : « *D'autre part, écrire sur Gide m'ennuie. Je pense à lui affectueusement, mais du point de vue littéraire, la page est tournée et j'ai dit tout ce que j'avais à dire.* »

153. DUBOURG (Maurice). *Eugène Dabit et André Gide. Avec 18 lettres inédites d'André Gide. Préface de Louis Le Sidaner.* Paris, Maurice Pernet, coll. « *Plaisir du Bibliophile* », 31 mars 1953, plaquette in-12, brochée, 63 pp., portrait-frontispice de Dabit. **50 €**

Édition originale. Tirage unique à 600 exemplaires sur alfa.

De ces 18 lettres d'André Gide à Eugène Dabit, qui s'étalent de 1927 à 1936, Maurice Dubourg souligne les encouragements et l'amitié que l'écrivain installé apporta à l'apprenti des lettres, dans « l'attitude d'un enfant soumis et admiratif ». Une sincère cooptation littéraire puis politique les lia, abrégée par la disparition prématurée de Dabit durant le voyage en U.R.S.S. auquel Gide le convia. *Le Retour de l'U.R.S.S.* s'ouvre sur cette dédicace : « à la mémoire de Eugène Dabit. Je dédie ces pages, reflets de ce que j'ai vécu et pensé près de lui, avec lui. »

154. *Œuvres d'André Gide. Éditions originales sur grand papier, manuscrits, épreuves, exemplaires uniques, provenant de la bibliothèque Michel Bolloré. Préface de R. Mallet.* Paris, Georges Blaizot, février 1954, gr. in-8, agrafé, couverture bleue, non paginé (40 p.), 6 planches hors-texte. **50 €**

Avec 143 numéros décrits, la bibliothèque du jeune industriel breton contient l'ensemble des livres d'André Gide publiés jusqu'à sa mort. Adjudications et quelques annotations pertinentes portées en marge. Henri Clarac a joint à ce catalogue deux feuillets des première et seconde livraisons à *La NRF* (octobre et novembre 1919) de *La Symphonie Pastorale*, avec en exergue de chacun une phrase autographe recopiée de la main de Gide et signée.

155. *Lettres au docteur Willy Schuermans, 1920-1928.* Bruxelles, s.n. [*Stols pour Raoul Simonson*], 13 avril 1955, petit in-8, broché, couverture remplée, 63 pp., un fac-similé. **300 €**

Édition originale tirée seulement à 25 exemplaires numérotés sur Hollande.

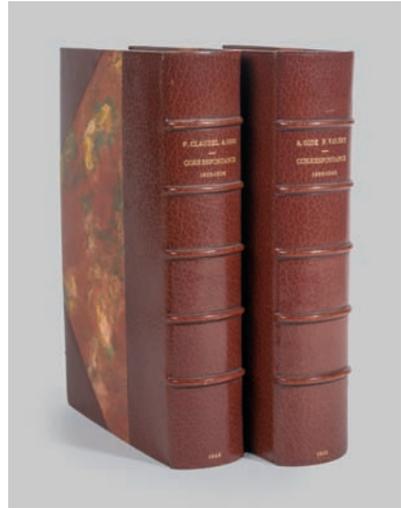
Élégant recueil de 36 lettres adressées à un bibliophile belge avec qui Gide va nouer dans les années 1920 une vraie relation de confiance et d'amitié, au point qu'il lui confie le soin d'aller chercher chez l'imprimeur Verbeke les épreuves anonymes de *Numquid et tu..?* ainsi que des exemplaires de *Corydon* ou de *Si le grain*. On savoure « l'exquise cordialité » de ces pages qui disent toute la chaleur et l'affection sincère que Gide pouvait témoigner, en dépit de son statut et de l'admiration qu'on lui portait.

156. GIDE (André) et VALÉRY (Paul). *Correspondance (1890-1942). Préface et notes par Robert Mallet.* Paris, Gallimard, 23 avril 1955, in-8, demi-maroquin havane à coins, dos à nerfs, plats de papier marbré ocre, tête dorée, non rogné, couvertures et dos conservés (Constantin), 558 pp., frontispice, index. **250 €**

Édition originale de cette intense correspondance entre deux des écrivains les plus doués de leur génération. Un des 87 exemplaires de tête numérotés sur Hollande Van Gelder.

La rencontre de Gide et Valéry en 1890 par l'intermédiaire de Louÿs est un coup de foudre amical. Leur correspondance, pendant dix ans, sera le ferment de leur apprentissage, où les deux jeunes gens partagent leurs rêves, rivalisent de confidences et aiguïsent leur ambition littéraire. Le style des premières années est d'ailleurs chargé du lyrisme quelque peu boursoufflé qui prévaut à l'époque. Ils sont enfin unis dans le culte de Mallarmé. À la mort de Valéry en 1945, Gide célébrera une « amitié de plus de cinquante ans, sans défaillances, sans heurts, sans faille... ». La réalité est plus nuancée : leur relation connut ses conflits (l'affaire Dreyfus), ses tabous (la sexualité de Gide) et les embarras de la jalousie. Leurs voies divergèrent entre l'académicien qui multiplie honneurs et fonctions et l'esthète rebelle qui s'aventure à Moscou...

Cette amitié fraternelle n'en a pas moins traversé les ans et se trouve consacré par leurs œuvres qu'ils se sont mutuellement dédiés : *La Jeune Parque* à Gide, le *Traité du Narcisse* à Valéry.



n° 156 & 122

157. MALLET (Robert). *Une mort ambiguë. Essai.* Paris, Gallimard, 31 mai 1955, in-12, demi-maroquin vert sapin à coins, dos à fins nerfs, plats de papier vert, doublures et gardes de papier vert, tête dorée, non rogné, couvertures et dos conservés (P.-L. Martin), 222 pp. **200 €**

Édition originale. Un des 40 exemplaires numéroté sur vélin pur fil Lafuma-Navarre, seul tirage en grand papier.

Éditeur de la correspondance Claudel - Gide et « interviewer » de Léautaud, Robert Mallet revient sur les relations intimes qu'il a tissés avec ces écrivains au soir de leur vie, leur rapport à la mort et ce qu'ils en attendent.

- 158. DELAY (Jean).** *La Jeunesse d'André Gide. Tome I : Gide avant « André Walter » (1869-1890). Tome II : D'André Walter à André Gide (1890-1895).* Paris, Gallimard, coll. « Vocations », 16 avril 1956 et 10 octobre 1957, 2 vol. in-8, bradels de toile marron, papier vert à damiers sur les plats et les dos lisses, pièces de titre de maroquin marron bronze, doublures de papier vert, gardes de papier gris perle, têtes dorées, non rognés, couvertures et dos conservés (Honnelaître), 602 et 680 pp., 16 planches hors-texte. **250 €**



Édition originale. Un des 30 exemplaires numérotés sur vélin pur fil Lafuma-Navarre, seul tirage en grand papier.

La somme du professeur Jean Delay allie la rigueur du scientifique et l'élégance du lettré, le tout guidé par son admiration pour Gide dont il fut le dernier médecin. C'est lui qui a recueilli sur son lit de mort cette parole ambiguë : « c'est toujours la lutte entre le raisonnable et ce qui ne l'est pas », qui fut interprétée par certains comme l'aveu d'une inquiétude du divin. Il a eu accès pour les besoins de son étude à tous les documents personnels de Gide, et notamment la correspondance avec sa mère, les cahiers de Madeleine, etc.

Pour le psychiatre et neurologue, « la jeunesse d'André Gide contient toutes les situations et tous les personnages du drame dont son œuvre sera le dénouement ». En écrivant ce qu'il appelle une « psychobiographie », Jean Delay va bien au-delà de la seule personnalité de Gide et réalise un modèle d'enquête humaine et clinique.

- 159. SCHLUMBERGER (Jean).** *Madeleine et André Gide.* Paris, Gallimard, 19 juin 1956, in-12, demi-marroquin brique à bandes, dos lisse, plats de papier reprographié blanc, brique et ocre, doublures de papier brique, gardes de papier marron, tête dorée, non rogné, couvertures et dos conservés (Honnelaître), 251 pp. **200 €**

Édition originale. Un des 16 exemplaires de tête sur vélin de Hollande, celui-ci hors commerce non numéroté. On joint une intéressante lettre autographe signée de Marie Dormoy adressée à Jacques Brenner et relative au couple Gide (2 p. in-4 obl., en-tête imprimé du « 6, avenue Paul Appell » à Paris, 14 septembre 1963). Elle le remercie pour son « *charmant article* » puis poursuit sur Madeleine que Brenner n'a connue que par Gide et Schlumberger, « *c. à dire aussi mal que possible (...) : Madeleine Gide a toujours offert à son mari de reprendre sa liberté. Rappelez-vous la lettre : ... la cage est ouverte... et comme le protestantisme admet le divorce, aucun obstacle ne retenait Gide. C'est lui qui voulait rester, tandis qu'elle, à plusieurs reprises, lui a offert sa liberté. Il y aurait encore beaucoup à dire sur tout cela, et aussi sur Catherine. Ce sera pour une autre vie.* »

À la mort de Madeleine, le jour de Pâques 1938, Schlumberger écrivit à Gide : « le tragique de sa destinée veut que l'ombre où elle aurait souhaité disparaître ne lui soit jamais accordée. Du moins, maintenant, ne peut-elle plus être blessée par aucune lumière. » Cinq ans après la mort de Gide, Schlumberger le fidèle compagnon, le gardien du temple, le voisin et familier de Cuverville, décide de défendre la mémoire d'André et de Madeleine en rectifiant le portrait qu'en fit Gide, qui était tantôt faux, tantôt incomplet, tant il est vrai que Gide était mauvais juge en l'espèce. L'ami Jean voulait en particulier témoigner de l'intensité et de la tendresse de leur amour au-delà de son étrangeté et de ses vicissitudes.

À la lecture du manuscrit, Martin du Gard écrira à Schlumberger le 11 août 1956 : « Comme on t'est reconnaissant d'avoir entrepris une pareille étude, de l'avoir accomplie avec tant de finesse, de tact, de probité ! De cette délicate, exceptionnelle et complexe histoire, tu n'as rien laissé dans l'ombre ! C'est l'œuvre d'un "juste". »

160. JOUHANDEAU (Marcel). *Correspondance avec André Gide.* Paris, Marcel Sautier, 19 janvier 1958, in-16, broché, non coupé, 89 pp. **150 €**

Édition originale. Un des 20 exemplaires du tirage de tête sur Chine, celui-ci hors commerce destiné à Mme Lambert Gide (Catherine Gide, fille d'André, épouse en premières noces de Jean Lambert).

Charmante édition qui rassemble près de 70 lettres et billets échangés par André Gide et Marcel Jouhandeau entre 1922 et 1946. C'est en octobre 1920, après la publication à *La NRF* du premier de ses textes, que Jouhandeau, alors âgé de 32 ans et professeur de lettres à Saint-Jean de Passy, rencontra Gide. Au lendemain de la mort de celui-ci, quelque trente années plus tard, il écrit joliment : « André Gide, ces quatre syllabes tintent à mon oreille depuis si longtemps comme une invitation à la vie. » (voir n° 139)

Échanges de livres et de compliments entre deux écrivains qui se comprennent. Dans une longue lettre du 3 juin 1930, Gide confie à Jouhandeau à quel point la lecture du *Parricide imaginaire* l'a bouleversé : « Vous me secouez tout entier, jusqu'à de terribles profondeurs... » Mais les deux hommes vont s'opposer sur la question de l'antisémitisme, que Gide dénoncera vivement après la nuit de Cristal lors d'un dîner chez Jouhandeau le 10 novembre 1938 rapporté par Claude Mauriac (voir n° 140). Après sept années de silence, la dernière lettre de Gide à Jouhandeau l'assure de sa « constante et fidèle affection, - en dépit de vos faiblesses et erreurs d'hier » ; sans abandonner son jugement critique, Gide laisse parler son cœur envers un écrivain admiré qu'il a soutenu.

161. LAMBERT (Jean). *Gide familial.* Paris, Julliard, 12 novembre 1958, in-8, broché, 203 pp., frontispice. **50 €**

Édition originale. Un des 50 exemplaires numérotés sur pur fil du Marais, seul tirage en grand papier avec quelques exemplaires d'auteur.

Dans ce livre de souvenirs, le gendre de Gide décrit un vieillard gentiment égoïste et gai, « incapable de se fixer longtemps où que ce fût ». « Et s'il est vrai que la vie et l'œuvre sont chez lui inséparables, et que l'une s'est nourrie de l'autre comme l'aigle de la chair de Prométhée, on aurait pu l'aimer, et l'admirer, sans qu'il eût écrit une ligne - et je ne sais pas plus bel éloge pour un écrivain ! »

162. GIDE (André) et SUARÈS (André). *Correspondance (1908-1920). Préface et notes de Sidney D. Braun.* Paris, Gallimard, 30 juillet 1963, in-8, broché, 111 pp., 2 portraits en frontispice et 4 pages de fac-similé. **100 €**

Édition originale. Un des 32 exemplaires de tête numérotés sur vélin de Hollande.

Brève correspondance de 45 lettres, essentiellement entre 1908 et 1912. Malgré l'admiration qu'il lui porte, Gide ne réussira jamais à s'entendre avec Suarès l'orgueilleux dont la susceptibilité entraînera la rupture avec le groupe de la N.R.F après la guerre. Faisant retour sur ses premières années, Gide note dans son *Journal* le 19 janvier 1948, quelques mois avant la mort de Suarès : « Valéry, Proust, Suarès, Claudel et moi-même, si différents que nous fussions l'un de l'autre, si je cherche par quoi l'on nous reconnaîtra pourtant du même âge, et j'allais dire : de la même équipe, je crois que c'est le grand mépris où nous tenions l'actualité. »

163. GIDE (André) et ROUVEYRE (André). *Correspondance (1909-1951).* Édition présentée et annotée par Claude Martin. Paris, Mercure de France, 27 février 1967, in-8, broché, couverture à rabats, 283 pp., 2 portraits hors-texte par André Rouveyre, index. **100 €**

Édition originale. Un des 30 exemplaires de tête numérotés sur vergé de Hollande de Montrévain.

Rouveyre (1879-1962) était un homme aux talents variés : peintre, romancier, critique au Mercure de France, il se lie naturellement avec Gide, et leur correspondance témoigne pendant une quinzaine d'années de leur franche camaraderie. Gide écrit à Rouveyre le 2 juin 1923 : « je ne sens pas, près de vous, ce terrible besoin de se contrefaire qui paralyse mon esprit et mon cœur en présence de tous mes contemporains. Je voudrais, malade, pouvoir me soigner près de vous. » Las, l'esprit chagrin, sarcastique et retors de Rouveyre va peu à peu l'éloigner de Gide, jusqu'à ce que la question de la publication éventuelle de leur correspondance ne dégénère en 1949 en une brouille définitive.

164. GIDE (André) et MARTIN DU GARD (Roger). *Correspondance : tome I (1913-1934) et tome II (1935-1954) Introduction par Jean Delay.* Paris, Gallimard, 1^{er} et 5 mars 1968, 2 vol. in-8, brochés, couvertures à rabats, 732 et 571 pp., 24 planches hors-texte. **250 €**

Édition originale. Un des 358 exemplaires numérotés sur vélin pur fil Lafuma-Navarre, enrichi d'un fragment de lettre autographe de Martin du Gard à Pierre Herbart donnant des nouvelles de Gide après avoir reçu sa lettre de Louxor du 24 février 1939 (1 page in-16). On joint le précieux volume d'index édité séparément par Gallimard en 1971 (in-8, broché, 56 pp.).

Quand Gide reçut en 1913 le manuscrit de *Jean Barois*, il fut totalement séduit, confiant aussitôt à Schlumberger : « j'approuve sans restriction. Celui qui a écrit cela peut n'être pas un artiste, mais c'est un *gaillard* ! » (tome I, p. 647). De là naquit une grande amitié littéraire, et un chef-d'œuvre de la correspondance. Les quelques neuf cent lettres échangées par André Gide et Roger Martin du Gard permettent en effet de partager la richesse, la chaleur et l'intensité d'un dialogue qui couvre toute la vie intellectuelle et politique entre 1913 et 1951. RMG s'impose comme un aiguillon affectueux qui attend le meilleur de son ami. Gide le surnomma d'ailleurs son « gros tournesol » car Roger lui avait expliqué : « je veux jouer le rôle du papier tournesol des chimistes. Vous me consultez et je vous donne ma réaction. A vous de l'interpréter » (tome I, p. 294).

C'est RMG qui dissuade Gide de la tentation académique dans une lettre truculente et passionnée du 22 janvier 1920 ; c'est encore lui, avec un culot monstre, qui l'exhorte à mieux faire le 22 juillet 1920 : « votre œuvre, si pleine et si variée, [n'est qu'] un pâle et pauvre reflet de vous-même ». RMG pousse Gide dans ses retranchements, contribuant à l'élaboration des *Faux-Monnayeurs*, qui lui sont légitimement dédiés. Aussi, quand Gide reçoit le prix Nobel, RMG peut écrire à son « collègue », le 14 novembre 1947 : « J'éprouve une grande joie, cher grand ami, à nous sentir tous deux isolés ensemble dans ce rare privilège ! (C'est comme une symbolisation, à l'échelle mondiale, de notre exceptionnelle entente, d'une affection qui n'a fait que croître depuis trente ans.) »

165. Bulletin des Amis d'André Gide. Du n° 1 au n° 189/190. Paris, Association des Amis d'André Gide, 1968-2016, 150 volumes in-8, brochés (les 14 premiers numéros réunis en un vol. in-4 broché). **50 €**

Série complète jusqu'au printemps 2016 provenant de la bibliothèque d'Henri Clarac. Excellente revue semestrielle, fondée en 1968 par Claude Martin et dirigée depuis 1992 par Pierre Masson. Chaque numéro, d'environ 150 pages, contient des documents inédits, des études critiques et l'actualité d'André Gide. Nombreux dossiers thématiques.

166. Cahiers André Gide. Du n° 1 au n° 22. Paris, Gallimard, 1969-2015, 22 volumes in-8, brochés, couvertures bleues. **250 €**

Tête de série, complète jusqu'au décès d'Henri Clarac, dont tous les volumes sont imprimés à son nom.

Les « Cahiers André Gide » recueillent les sources de l'exégèse gidienne, notamment ses correspondances ou des témoignages fondamentaux comme les *Cahiers de la Petite Dame*. Ils sont constitués en collection à part entière jusqu'au volume 14, avant d'intégrer celle des *Cahiers de la NRF* où ils font l'objet de tirages spéciaux sous couvertures bleues réservés aux membres de l'Association des Amis d'André Gide.

167. COCTEAU (Jean). Lettres à André Gide, avec quelques réponses d'André Gide. Préface et commentaires de Jean-Jacques Kihm. Paris, La Table Ronde, 25 avril 1970, in-8, broché, 216 pp., frontispice et fac-similé, index. **200 €**
Édition originale. Un des 20 exemplaires de tête numérotés sur Madagascar.

Recueil de 94 lettres, la plupart de Cocteau, entre 1912 et 1950. L'entente n'a jamais été cordiale entre ces deux écrivains qui ne font pas mystère de leur homosexualité. Des chicanes en tous genres altèrent leurs relations. Gide jalouse Cocteau, de vingt ans son cadet, pour sa faconde brillante et ses multiples talents artistiques, tandis que Cocteau le mondain est irrésistiblement attiré par le renom de Gide en dépit de la distance que celui-ci met entre eux et du peu d'égard qu'il lui témoigne.

168. Le Récit de Michel. Texte inédit présenté et annoté par Claude Martin. Neuchâtel, *Ides et Calendes*, « collection du Fleuron », 25 septembre 1972, in-12, couverture à rabats illustrée d'une vignette par Matisse, 51 pp. **50 €**
Édition originale. Un des 300 exemplaires numérotés sur vélin à la cuve, seul tirage en grand papier.

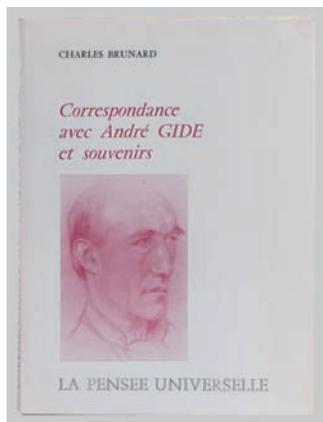
Le 11 janvier 1902, Gide dîne en tête à tête avec Jules Iehl (en littérature Michel Yell), qui fait partie des « aminches ». Rassemblé autour de Charles-Louis Philippe, ce groupe composé d'écrivains prolétaires a pour but de faire de la place, à côté de la littérature « bourgeoise » et précieuse, à la vie et au langage du peuple. Ce soir-là, Iehl raconte précisément à Gide, qui l'écoute fasciné, sa rencontre avec une toute jeune employée dont il s'est amouraché. Ce qui prenait une allure de blquette vire au tragique : les fuites et mystères de Marthe cachent en fait sa prostitution, ses vols...

Gide note dans le détail ce récit authentique des bas-fonds parisiens. On y rencontre aussi Marguerite Audoux (prix Femina 1910) qui est la tante de Marthe et la future compagne de Jules Iehl. Malgré les invitations de Gide, Iehl sera incapable d'écrire cette histoire qui lui est trop personnelle. Gide, manifestement tenté de faire quelque chose, reprendra brièvement ce récit en 1912 mais l'abandonnera. Claude Martin exhume soixante ans plus tard ce document absolument inédit qui témoigne de la fascination de Gide pour le monde des petites gens et des voyous, si éloigné de sa propre vie.

169. BRUNARD (Charles). *Correspondance avec André Gide et souvenirs.* Paris, *La Pensée universelle*, 1974, in-12, broché, couverture illustrée, 160 pp. **50 €**

Édition originale. Un des 20 exemplaires numérotés sur pur fil Lafuma, seul tirage en grand papier, celui-ci enrichi d'un envoi et d'une lettre autographe signée de l'auteur à Henri Clarac.

Né en 1906 dans une famille bourgeoise de Bruxelles, Charles Brunard rencontre André Gide en 1922 par l'intermédiaire de René M. (Michelet sans doute). S'ensuit une correspondance sur une dizaine d'années qui témoigne de la tendre attention de Gide pour un jeune homme inquiet... qui finira par se marier.



170. GHÉON (Henri) et GIDE (André). *Correspondance (1897-1944).* Texte établi par Jean Tipy. Introduction et notes d'Anne-Marie Moulènes et Jean Tipy. Paris, *Gallimard*, 12 avril 1976, 2 vol. in-8, brochés, couvertures à rabats, 1034 pp., portrait-frontispice, index. **250 €**

Édition originale. Un des 38 exemplaires de tête numérotés sur vergé blanc de Hollande Van Gelder.

La relation de Gide et de Ghéon (1875-1944) est littéralement coupée en deux. La première partie correspond à une phase de complicité amicale et littéraire quasi fusionnelle, qui se nourrit de leur même appétit sexuel. Ghéon et Gide seront des compagnons de virées à la recherche de partenaires, allant jusqu'à partager leurs amants. Il n'était pas étonnant dès lors que *L'Immoraliste* soit dédié à ce « franc camarade ». La devise de Ghéon « Beaucoup, de tout, deux fois » dit l'exubérance d'un homme enthousiaste, dont l'énergie porta Gide. Leur correspondance nous fait entrer dans l'intimité de Gide dont elle embrasse toute la vie littéraire jusqu'en 1915, Ghéon étant un critique avisé au *Mercur de France* avant de participer activement à l'aventure de *La NRF*.

Mais leur histoire commune se brise durant la Première Guerre mondiale quand Ghéon se convertit et abjure sa vie passé. La perte de cet ami fut douloureuse. Dans une lettre du 9 mai 1920, Ghéon prend acte : « Hélas ! Mon pauvre vieux, comment veux-tu qu'un certain silence n'ait pas tendance à s'établir une fois pour toutes entre nous ? Nous ne vivons plus sur le même plan. Ne pouvant plus pécher, je me tais. Le Ghéon que je fus et que tu regrettes, je l'abomine ; c'est peu dire, je le vomis. » (p. 972) Ghéon se consacra ensuite à une littérature religieuse édifiante, à mille lieux de Gide...

Curieusement, c'est à un prêtre du lycée Stanislas qu'il revint de publier cette correspondance, aussi sulfureuse qu'abondante : plus de 850 lettres ! Ghéon les avait conservées pour servir d'exemple : « mes malheureux frères (...) sauront d'où je suis sorti, où je suis entré et je sèmerai en eux un grain d'espoir qui se lèvera » (p. 129). Au décès de Ghéon en 1944, Gide ravive le souvenir du compagnon que Dieu lui avait confisqué, concluant : « Rien dans ma vie, et peut être aussi dans la sienne, ne fut égal ou comparable à cette première amitié. »

- 171. *Correspondance avec sa mère (1880-1895). Édition établie, présentée et annotée par Claude Martin.*** Paris, Gallimard, 4 octobre 1988, in-8, broché, couverture à rabats, non coupé, 775 pp., index. **250 €**

Édition en partie originale. Un des 52 exemplaires numérotés sur vélin pur chiffon de Rives, seul tirage en grand papier.

Juliette Gide, née Rondeaux en 1835, veuve en 1880, fut appelée à élever seule son fils unique qui n'avait rien d'un enfant facile... Leurs lettres régulières, intenses et familières, témoignent de leur attention et tendresse communes, même si les incidents sont multiples au sein du couple. Elles éclairent toute la jeunesse d'André, ses voyages, ses livres, et rétablissent la personnalité authentique d'une mère qu'il a représentée dans *Si le grain ne meurt* en femme autoritaire avec qui il fut en conflit permanent. Pour la postérité, il consacra sa mort, le 31 mai 1895, comme un moment de délivrance : « Lorsque son cœur cessa de battre, je sentis s'abimer en moi tout mon être dans un gouffre d'amour, de détresse et de liberté (...) Cette liberté même après laquelle, du vivant de ma mère, je bramais, m'étourdissait comme le vent du large, me suffoquait, peut-être bien me faisait peur. »

- 172. *Le Grincheux.*** Fontfroide, *Fata Morgana*, 22 novembre 1993, in-16, broché, couverture bleue à rabats, 31 pp. **50 €**

Édition originale. Un des 30 exemplaires de tête numérotés sur vélin du moulin de Piombé. Bien complet de la note critique par Claude Martin (8 p.).

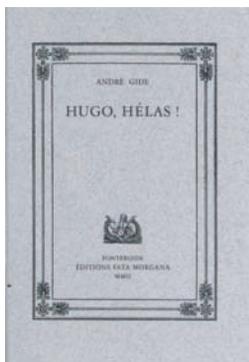
Cette nouvelle éminemment gidienne, sorte de « caractère » qui fait écho à ceux de La Bruyère, est éditée suite à la vente du Professeur Millot (1992) où figurait le manuscrit. Le récit débute par les plaintes du narrateur qui attend un ami ; son retard est le prétexte à se désoler de l'humaine condition, de son abjection... La chute est impitoyable : « L'embêtant, c'est qu'en rentrant le soir avec mon coryza, j'ai retrouvé sur ma table la lettre de rendez-vous que j'avais oublié de mettre à la poste. Je vous dis que tout cela est ridicule et que ce monde n'a pas de sens »... Tout est à l'avenant. Le grincheux se plaint encore que les hommes ne sont pas aussi malheureux qu'ils le devraient, ne supporte pas les fêtes de famille et ne recherche que la solitude. Ce portrait, riche en analyse psychologique, est un parfait exemple de l'ironie gidienne. Une mini sotie.

- 173. GIDE (André) et RIVIÈRE (Jacques).** *Correspondance (1909-1925).* Édition établie, présentée et annotée par Pierre de Gaulmyn et Alain Rivière avec la collaboration de Kevin O'Neill et Stuart Barr. Paris, Gallimard, 21 septembre 1998, in-8, broché, couverture à rabats, non coupé, 800 pp. **250 €**

Édition originale. Un des 52 exemplaires numérotés sur vélin pur chiffon de Lana, seul tirage en grand papier.

Gide rencontre Jacques Rivière (1886-1925) en décembre 1908. Séduit par l'intelligence et le dynamisme de ce jeune bordelais, il lui propose de collaborer à *La NRF* qu'il prévoit de relancer après le numéro de Monfort. Ainsi dès la première heure s'impose dans leur relation une revue où Rivière jouera un rôle essentiel : secrétaire de rédaction dès 1911, puis directeur au sortir de la guerre, jusqu'à sa mort de fièvre typhoïde à l'âge de 38 ans. Cette correspondance très suivie (581 lettres) témoigne aussi de multiples dissensions intellectuelles entre ces deux hommes qui partageaient la volonté commune de rester « de toute la force de notre amitié, des adversaires » (voir n° 77).

174. **Hugo, hélas !** Fontfroide, *Fata Morgana*, 22 mai 2002, in-16, broché, couverture gris clair à rabats, 30 pp. **50 €**



Édition originale. Un des 30 exemplaires de tête numérotés sur vélin Amatruda, bien complet de la notice critique par Claude Martin (8 p.).

Gide ou le choc des formules ! En 1902 à l'occasion du centenaire d'Hugo, Édouard Ducoté, directeur et de *L'Ermitage*, avait interrogé les écrivains français sur leur poète préféré. La lapidaire réponse de Gide : « Hugo, hélas ! » fit flores, jusqu'à devenir un sujet de baccalauréat. En quatre syllabes prenant la forme d'un tonique haïku, Gide faisait vaciller le monumental Hugo ! Un siècle plus tard, Claude Martin édite les pages préparatoires de la préface à *l'Anthologie de la poésie française* où Gide revient sur sa

boutade et explique enfin ses réserves : « systématique enflure, antithèses forcées, insincérité presque constante (...). Même ses plus beaux vers sentaient, me semblait-il, le procédé, la fabrique ; enfantés sans douleur et comme en jouant, en se jouant de nous. » (p. 12-13)

Cela n'empêcha évidemment pas Gide de consacrer plus de 50 pages aux poèmes d'Hugo au sein de son *Anthologie*, expression concrète et publique de son admiration.

175. **Le Ramier. Avant-propos de Catherine Gide. Préface de Jean-Claude Perrier. Postface de David H. Walker.** Pairs, *Gallimard*, 9 septembre 2002, in-12, broché, couverture à rabats, 69 pp. **200 €**

Édition originale de cette courte nouvelle érotique datée de 1907 et retrouvée par la fille de Gide. Un des 30 exemplaires numérotés sur vélin pur fil Malmenayde, seul tirage en grand papier.

Le Ramier est le récit authentique, intime, d'une nuit d'ivresse que connut Gide le 28 juillet 1907. Circonstance exceptionnelle dans le cas de Gide, le manuscrit de sept grandes feuilles est resté absolument inédit jusqu'à ce que Catherine Gide décide de publier ce « petit texte plein de joie de vivre », dénué de toute perversité et qui contredit les accusations de comportement orgiaque portées contre son père.

Jacques Copeau, à qui Gide lut son manuscrit dès le 9 août suivant à Jersey, le résume ainsi : « C'est l'aventure exaltée qu'il eut avec un jeune garçon de là-bas, presque vierge, et qu'il nomme le "ramier" parce que la volupté arrachait de sa gorge une sorte de roucoulement. Aventure telle qu'il n'en connut jamais de plus belle, de plus lyrique, de plus attendrissante, et dont il se trouva tout rajeuni » (p. 35-36).

Les aventures revendiquées de Gide avec des adolescents ne sont pas sans susciter malaise, inquiétudes, interrogations ou condamnations. Mais c'est tout l'intérêt de ce texte de permettre au lecteur d'éprouver la sensualité de Gide, qui relate sans crudité ni vulgarité aucune le déroulé d'une nuit initiatique. On y découvre un Gide d'une tendre sensualité, qui écarte les initiatives osées de Ferdinand : « je le retins dans son geste, peu vicieux moi-même et répugnant à gâter par quelque excès le souvenir qu'allait nous laisser à tous deux cette nuit. » Avec cet hymne à la joie on trouve une illustration authentique des *Nourritures terrestres*.

176. *Histoire de Pierrette*. Fontfroide, *Fata Morgana*, 19 février 2010, in-16, broché, couverture bleue à rabats, 28 pp. **50 €**

Édition originale. Un des 30 exemplaires de tête numérotés sur vélin Amatruda. Bien complet de la note critique par Claude Martin (8 p.).

Texte entièrement inédit, composé par Gide en 1921, à propos de sa femme de ménage en proie au délire, qui sombre dans la folie et l'illusion de la persécution. Loin de s'en inquiéter pour lui-même (alors qu'elle détient une arme), Gide mène son enquête en multipliant avec elle les conversations qui tournent inévitablement à l'absurde. Un avis publicitaire devient une menace et un tour de sorcière... On retrouve Gide passionné par l'exploration d'une folie envahissante, thème récurrent dans son œuvre depuis les *Cahiers d'André Walter*.



n° 5

En marge de ce catalogue, nous proposons également de nombreuses autres éditions et études critiques sur André Gide. Liste détaillée sur demande.

INDEX DES ŒUVRES

- L'Affaire Redureau*, suivie de *Faits divers* 74
Ainsi soit-il ou les jeux sont faits 142
Allocution prononcée à Pertisau le 18 août 1946 103
Amyntas 18
André Gide [Pages choisies] 40
André Gide. Études, portraits, documents, biographies 63
Anthologie de la poésie française 117
Antoine de Saint-Exupéry 129
L'Arbitraire 109
Bethsabé 31
Les Cahiers d'André Walter 1
Caractères 49
Les Caves du Vatican 34
Les Caves du Vatican (Farce) 126, 127
Charles-Louis Philippe 27
Congrès des écrivains 85
La Conque 2
Correspondance Gide - Claudel 122
Correspondance Gide - Ghéon 170
Correspondance Gide - Jammes 114
Correspondance Gide - Martin du Gard 164
Correspondance Gide - Rilke 150
Correspondance Gide - Rivière 173
Correspondance Gide - Rouveyre 163
Correspondance Gide - Suarès 162
Correspondance Gide - Valéry 156
Correspondance avec André Gide (Jouhandeau) 160
Correspondance avec André Gide et souvenirs (Brunard) 169
Correspondance avec sa mère 171
Corydon 45
 « Couleur du temps », manuscrit autographe in *Couleur du temps* d'Henri de Régnier 22
 « D'André Walter aux Caves du Vatican », manuscrits 29
De l'influence en littérature 12
Découvrons Henri Michaux 95
Deux préfaces 66
Dictées 66
Dindiki 57
Dostoïevsky (articles et causeries) 43
Dostoïevsky d'après sa correspondance 21
L'École des femmes 67
Egypte 1939 134
Éloges 111
Émile Verhaeren 62
Essai sur Montaigne 70
Et nunc manet in te, suivi de *Journal intime* 136
Eugène Dabit 66
Faits divers 59
Les Faux-Monnayeurs 53
Feuilles de route 10
Feuillets 66
Feuillets d'automne 119
Geneviève ou la confiance inachevée 67, 87
Goethe 66
Le Grincheux 172
Histoire de Pierrette 176
Hugo, hélas ! 174
L'Immoraliste 15
Incidences 47
Interviews imaginaires 97
Isabelle 28
Jacques Rivière 1886-1925 77
Journal, 1889-1939 94
Journal, 1939-1942 101
Journal, 1942-1949 101
Le Journal des Faux-Monnayeurs 55
Lafcadio 46
Lettre autographe signée à Paul Fort 30
Lettres (tirés à part) 64
Lettres. Marcel Proust et André Gide 65
Lettres à André Gide (Proust) 121
Lettres à André Gide, avec quelques réponses d'André Gide (Cocteau) 167
Lettres à Angèle 11
Lettres à Christian Beck 105
Lettres à un sculpteur 151
Lettres au docteur Willy Schuermans 155
Lettres de Charles Du Bos et réponses d'André Gide 125
Lettres inédites sur l'inquiétude moderne (collectif) 131
Les Limites de l'art 14
Littérature engagée 124
Morceaux choisis 39
Les Nourritures terrestres 7
Nouveaux Prétexes 17
La Nouvelle Revue française N° 1 23, 24
Les Nouvelles Nourritures 86
Nouvelles pages de journal (1932-1935) 83
Numquid et tu... ? 41

Œdipe 76
Œuvres complètes 81
Oscar Wilde 26
Pages de journal (1929-1932) 83
Pages de journal (1939-1942) 98
Pages retrouvées 66
Paludes 5
Paul Valéry 108
Perséphone 82
Philoctète - *Le Traité du Narcisse* - *La Tentative amoureuse* - *El Hadj* 9
Photographie de Gide dédiée 128
Les Poésies d'André Walter 3
Poétique 111
La Porte étroite 25
Préfaces 111
Prétextes 17
« Printemps » in *La Guirlande des années* 96
Le Procès 110
Le Prométhée mal enchaîné 8
Le Ramier 175
Le Récit de Michel 168
Réflexions sur quelques points de littérature et de morale 6
Rencontres 111
Retouches à mon Retour de l'U.R.S.S. 89
Le Retour 104
Le Retour de l'enfant prodigue 19
Retour de l'U.R.S.S. 89
Le Retour du Tchad 60
Robert 67
Robert ou l'intérêt général 118
Le Roi Candaule 13
Saül 16
La Séquestrée de Poitiers 73
Si le grain ne meurt 38, 48, 51
Souvenirs de la Cour d'Assises 33
Souvenirs littéraires et problèmes actuels 100
Suivant Montaigne 66
La Symphonie pastorale 37
Théâtre complet 106
Thésée 99, 102
Un esprit non prévenu 71
Voyage au Congo 60
Voyage au Congo (tirés à part) 56
Voyage au Congo, suivi du Retour du Tchad 69
Le Voyage d'Urien 4

Préfaces :

Armance ou quelques scènes d'un salon de Paris en 1827 de Stendhal 50
Avertissement à l'Europe de Thomas Mann 92
Catalogue de la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet 80
Catalogue de livres et manuscrits provenant de la bibliothèque de M. André Gide 52
Le Chancré du Niger de Pierre Herbart 93
Les Fleurs du Mal de Charles Baudelaire 35
Lamiel de Stendhal 107
Lettres du lieutenant de vaisseau Dupouey 42
Poésies complètes d'Emmanuel Signoret 20
La Sagesse de Goethe de Marcel Drouin 120

Traductions :

L'Offrande lyrique (Gitanjali) de R. Tagore 32
Typhon de Joseph Conrad 36

À propos de Gide et de son œuvre :

Béraud (Henri). *La Croisade des longues figures* 44
Bulletin des Amis d'André Gide 165
Cahiers André Gide 166
Claudel (Paul). Lettre autographe signée adressée à Henri Massis 72
Cocteau (Jean). *Gide vivant* 148
Combelle (Lucien). *Je dois à André Gide* 133
Davet (Yvonne). *Autour des Nourritures terrestres* 115
Delay (Jean). *La Jeunesse d'André Gide* 158
Derais (François) et Rambaud (Henri). *L'Envers du « Journal » de Gide* 130
Du Bos (Charles). *Le Dialogue avec André Gide* 68
Dubourg (Maurice). *Eugène Dabit et André Gide* 153
Grenier (Fernand). *Réponse à André Gide* 90
Herbart (Pierre). *À la recherche d'André Gide* 143
Hommage à André Gide (NRF) 139
Hommage à André Gide (Revue des Belles Lettres) 152
Iseler (Paul). *Les débuts d'André Gide vus par Pierre Louÿs* 91

Jammes (Francis). *L'Antigyde ou Elie de Nacre* 78

Jouhandeau (Marcel). *André Gide et MOI* 137

Lambert (Jean). *Gide familial* 161

Lime (Maurice). *Gide, tel que je l'ai connu* 146

Mallet (Robert). *Une mort ambiguë* 157

Martin du Gard (Roger). *Notes sur André Gide* 141

Martin du Gard (Roger). *Sur la mort d'André Gide* 144

Massis (Henri). *André Gide* 113

Mauriac (Claude). *Conversations avec André Gide (Extraits d'un journal)* 140

Mauriac (François). *La mort d'André Gide* 149

Maurras (Charles). *Réponse à André Gide* 112

Naville (Arnold). *André Gide* 147

Naville (Arnold). *Bibliographie des écrits d'André Gide* 123

Naville (Arnold). *Notes bibliographiques sur l'œuvre d'André Gide* 75

Nobécourt (R.-G.). *Les Nourritures normandes d'André Gide* 116

Œuvres d'André Gide (catalogue Michel Bolloré) 154

Paulhan (Jean). Manuscrit autographe de l'article « La mort de Gide n'a pas été si mal accueillie » 138

Pierre-Quint (Léon). *André Gide* 145

Rivière (Jacques). *André Gide* 54

Rouveyre (André). *Le Reclus et le Retors* 58

Rouveyre (André). *Si le grain ne germe* 135

Sachs (Maurice). *André Gide* 88

Schlumberger (Jean). *Ainsi soit-il ou les jeux sont faits* 132

Schlumberger (Jean). *Madeleine et André Gide* 159

Schow (René). *Le vrai drame d'André Gide* 79

Souday (Paul). *André Gide* 61

[Union pour la vérité]. *André Gide et notre temps* 84

Bibliothèque Henri Clarac, catalogues 82 & 83

François Mauriac



André Gide



**Deux collections à découvrir sur
notre stand B2-C1 au Grand Palais
Salon International du Livre rare
du 18 au 20 septembre 2020**

